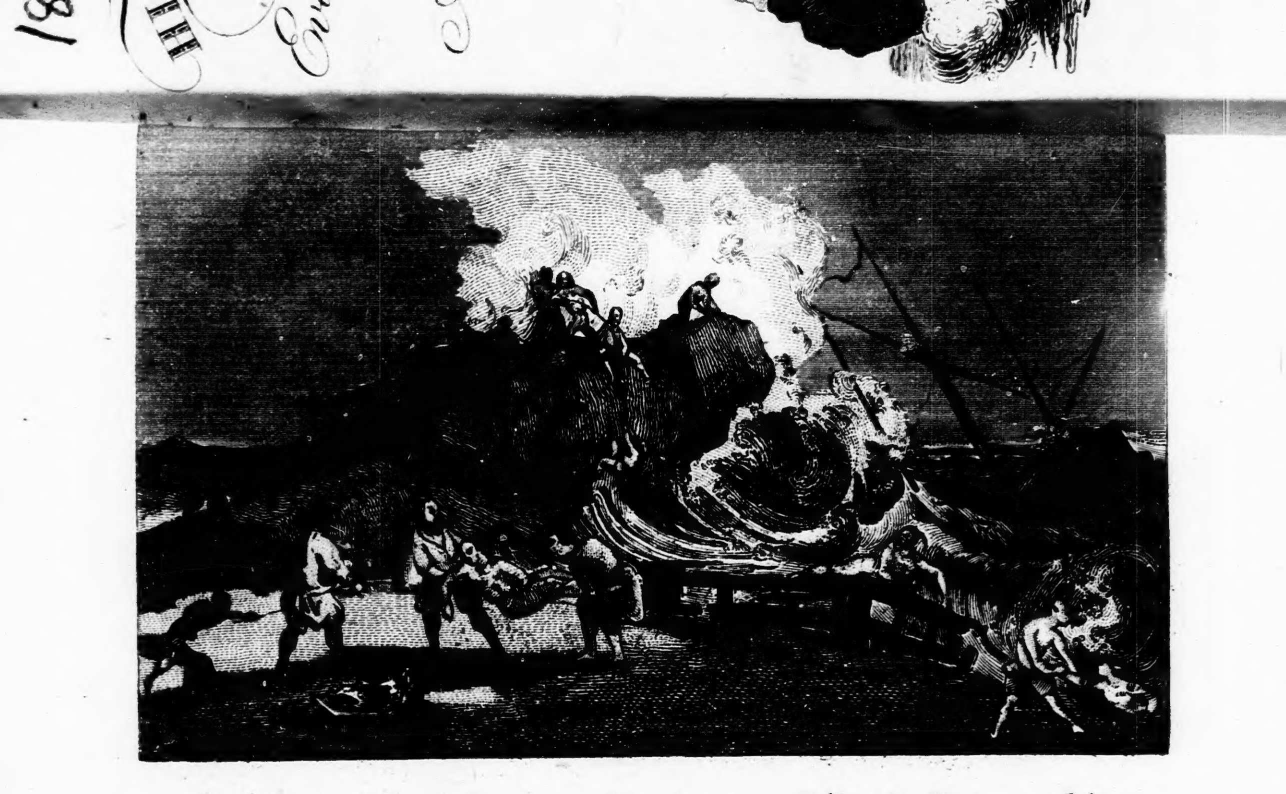
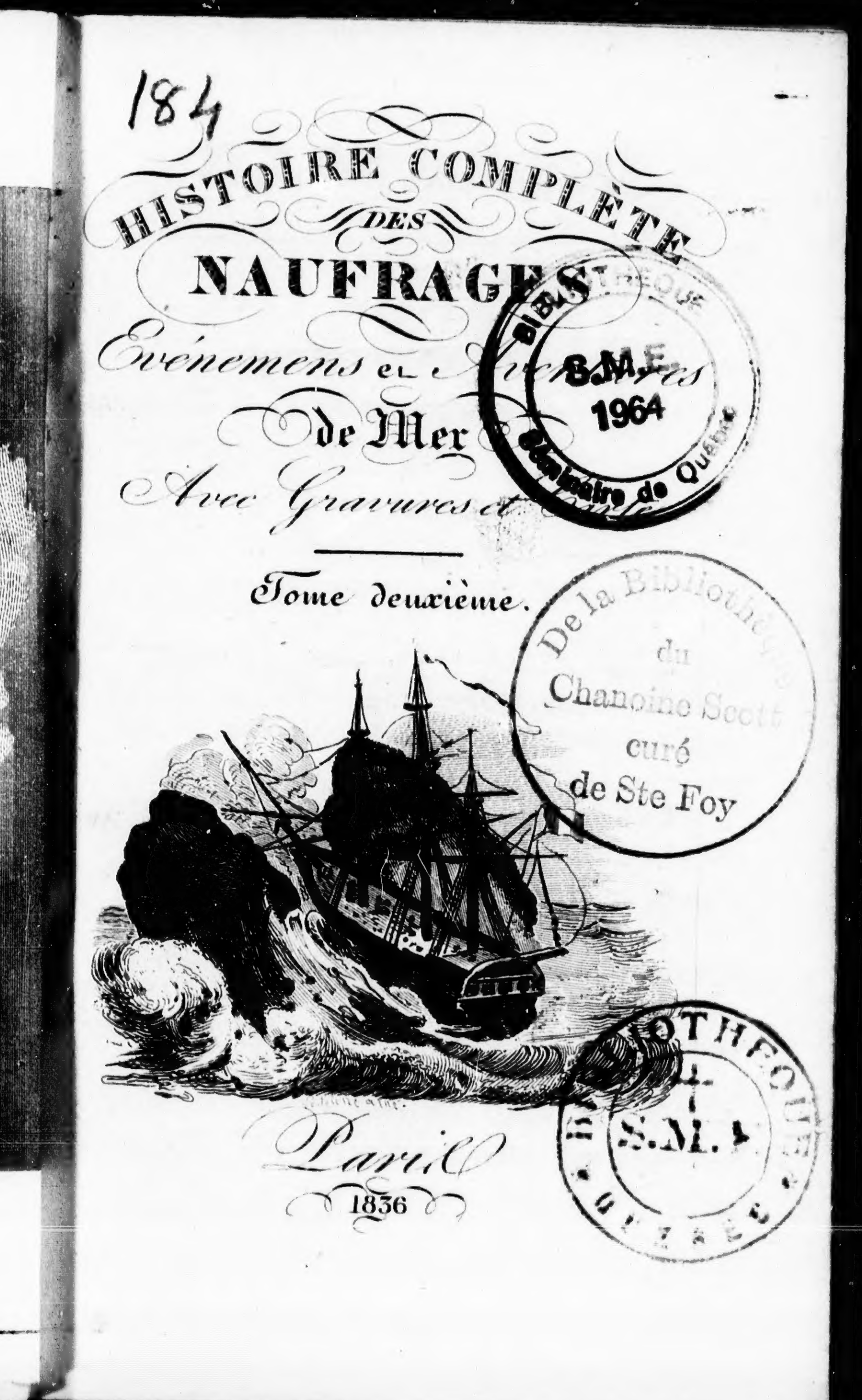


Naufrage d'une Jonque chinoise sur l'île de Nangasaki.



HISTOIRE COMPLÈTE DES NAUFRAGES

Evénemens et Aventures de Mer

Avec Gravures et [illegible]

Tome deuxième.

Paris

1836

Le
lèbres
dans l
à Nap
jonqu
Depui
d'aprè
à peu
pon. I
d'un l
sud-ou
que p
côté. A
argent
l'azur
d'opér

NAUFRAGES.

NAUFRAGE
D'UNE JONQUE CHINOISE
SUR LES COTES DU JAPON.
1830.

LE TAI-FOUNG, OU LE TYPHON.

Le capitaine Dumont d'Urville, l'un des plus célèbres navigateurs, après avoir passé quelque temps dans l'île japonaise de Liou-Tcheou, s'était embarqué à Napa-Kiang le 6 octobre 1830, à bord d'une jonque chinoise, pour gagner les terres du Japon. Depuis trois jours, dit-il, toute côte était loin, et, d'après mon estime, nous pouvions nous trouver à peu près à distance égale de Liou-Tcheou et du Japon. Le 9 octobre, au matin, le soleil sembla sortir d'un linceul de pourpre. La brise était encore au sud-ouest, mais molle, incertaine, ne soufflant que par risées; le ciel était bleu et serein de ce côté. A l'est, au contraire, des masses grises, noires, argentées, perlées, se festonnaient peu à peu sur l'azur mat du ciel, comme une de ces toiles d'opéra, descendues au sifflet du machiniste. Ces

paquets de nuages opaques arrivaient contre le vent, plus puissans que lui, destinés à le vaincre.

Des lueurs bizarres et soudaines traversaient ces corps flottans; on les voyait presqu'à l'œil nu, combinant leurs élémens divers, agglomérant toutes leurs forces, allant chercher çà et là, dans cette atmosphère, tous les atomes sulfureux et électriques qui devaient éclater en tonnerre, toutes les vapeurs qui devaient se condenser en pluie. L'œuvre du grand alchimiste, le travail aérien de l'alambic céleste ne se dérobait pas tout entier à l'analyse humaine.

Des pressentimens physiques ne manquaient pas non plus à la catastrophe imminente. Les pilotes pratiques de ces parages, les marins, chez qui l'aspect du ciel et des eaux éveille tant de révélations, les passagers eux-mêmes, à qui les impressions de l'ouragan sont presque toujours familières, trouvaient sans doute dans leur souvenir l'analogue de ces symptômes météoriques; mais à ceux qui n'auraient point eu cette expérience acquise, les appels du fluide électrique, le frisson de la chair, la vibration intérieure des fibres les plus déliées, auraient suffi pour dénoncer un éclatant et périlleux orage. Les oiseaux, éperdus, fuyaient devant lui, ou bien couraient à sa rencontre, comme pour savoir s'il n'avait pas apporté une trêve à ses colères.

Tchaou-Tsing (le patron de la jonque) ne s'y

trompa point; il comprit qu'il s'agissait de notre vie à tous. « *Taï-Foung!* » cria-t-il d'une voix que je ne lui connaissais pas. Le mot était si étrangement accentué, que pas un matelot de la jonque ne s'y trompa ; on l'entendit sur tout le pont ; on l'entendit dans les chambres, dans les cuisines ; il alla jusqu'au fond de la cale. Personne ne manqua à son poste ; le pont fut couvert en cinq minutes. « *Taï-Foung*, » répéta le capitaine, et toutes ces têtes, tournées du côté de l'ouragan, s'agitèrent par un assentiment machinal, et toutes ces lèvres, pâles d'effroi, s'ouvrirent pour murmurer : « *Taï-foung! taï-foung!* ou typhon, en terme plus français, c'est à dire tempête, ouragan (des deux mots chinois *taï*, grand et *foung*, vent).

Le taï-foung accourait sur nous; il accourait précédé d'un frémissement vague et inquiet, d'un bruit sourd, qui ne résultait ni du vent ni de la houle; il caressait déjà ces voiles, qu'il voulait ensuite dévorer lambeau par lambeau ; il soulevait ces longues nattes de nos marins chinois, qui, tout à l'heure, allaient cingler leurs visages ; il arrivait portant dans ses ailes puissantes un avenir inconnu, la perte en pleine mer, le bois sur la côte, ou bien, seulement, une voie d'eau et quelques avaries dans la mâture.

Dans de pareils dangers, on voit ce que c'est qu'un chef de navire, un capitaine, le maître après Dieu. A lui permis, quand il a des goûts in-

dolens et voluptueux, de se laisser bercer dans un hamac pendant les heures favorables, pourvu que le vaisseau glisse sur une mer clémente, avec ses voiles bien orientées et sa route faite. Oui, il peut alors quitter la dunette, s'en remettre à ses lieutenans, ouvrir la route à de jeunes apprentissages; mais, au moment où il s'agit de livrer la grande bataille aux élémens, il faut qu'il soit là, le général d'armée, qu'il prévienne l'ennemi, qu'il le combatte, qu'il le vainque; c'est une tâche bien belle et bien noble, croyez-moi. Debout sur l'arrière, le front nu, le porte-voix à la main, illuminé d'éclairs, ruisselant de l'eau du ciel et de l'eau de la mer, amarré près du gouvernail quand le flot surplombe le navire, se relevant, quand la lame a passé, pour commander une manœuvre, responsable de la vie de tous ces hommes, de l'avenir des familles qui les attendent, un capitaine de navire doit se grandir alors de toute la majesté de son rôle; il faut qu'il y ait de l'héroïque en lui, ne fût-ce que pendant l'orage; il faut qu'il soit le plus brave au milieu d'une foule de braves; s'il mollit, tout est perdu. Le courage, comme la peur, a son magnétisme. Qui oserait trembler quand un capitaine porte sa tête haute? qui ne se rassurerait quand le capitaine a confiance? qui pourrait désespérer, quand le capitaine espère encore?

Tchaou-Tsing était un bon marin; l'ouragan me révéla quelque chose de mieux en lui : une ame

d'acier, d'une trempe héroïque. Le premier mouvement de son équipage fut l'effroi ; quelques uns de ses matelots se jetèrent à plat-ventre sur le pont ; alors il courut vers eux, le fouet à la main, et, désignant le haut des mâts aux plus timides, il les força d'y monter pour serrer les voiles. Ses ordres brefs, précis, furent bientôt exécutés dans le plus profond silence. Les vergues furent recalées ; quelques basses voiles restèrent seules.

Le taï-foung éclata bientôt avec une violence effroyable. Ce rideau de nuées, d'abord ligne menaçante à l'horizon, s'était peu à peu arrondi en dôme, et le vent, fixé au sud-est, sifflait dans les vergues et dans les cordages. Il est rare que les dangers qu'on a personnellement courus ne paraissent pas d'une nature plus décisive et plus violente qu'aucun de ceux dont le récit seul nous parvient. Sans rien exagérer, je crois pouvoir dire, néanmoins, que jamais tempête pareille ne secoua ces parages, les plus orageux parages du globe. Quand je vivrais cent ans, le souvenir m'en resterait aussi présent qu'au jour où la chose arriva. Le ciel devint noir comme du charbon, si noir, que je m'étonnais d'en voir tomber des gouttes limpides ; des nuages passaient si bas, qu'ils couvraient de brume le haut de la mâture ; ils tourbillonnaient avec tant de rapidité, formaient au dessus de nous une mer suspendue, si bruissante, si confuse, si agitée, que ma tête se perdait, et qu'étourdi, hors

de moi, je ne savais plus me rendre compte ni du lieu où je me trouvais, ni des choses qui m'entouraient.

La pensée, d'ailleurs, n'avait guère de ressort et de jeu, quand toute la force physique se portait nécessairenent vers les soins du corps, quand il fallait, à chaque vague bondissante, se coucher à plat-ventre, se cramponner à un anneau de fer, à une corde, à une membrure du bâtiment.

Une heure après les premières rafales du taï-foung, la jonque chinoise offrait un spectacle de deuil et de désolation immense. Les deux mâts avaient craqué sous l'effort du vent; le seul qui restait, un petit mâtereau de pavillon, perché sur l'arrière, venait d'être coupé par les ordres du capitaine. A chaque minute, sur ce pont rasé, la mer venait s'essayer comme un bélier contre un rempart, avec la volonté d'enfoncer ces planches et de couler ce navire. Un pâté de cabines juchées sur l'arrière ne résista pas long-temps; à un moment donné, la mer tomba d'à-plomb sur ce petit appendice, l'ébranla fortement, l'arracha comme avec des tenailles, et le rejeta, déchiré à demi, an milieu du tourbillon. Deux mousses et cinq passagers se trouvaient enfermés là dedans; moi, je m'y appuyais, quand il céda et disparut; une corde seule me sauva.

Quelle situation! par la plus affreuse tempête, n'avoir sous ses pieds que le plancher d'une jon-

que, bâtiment frêle et informe, à demi vaincu et prêt à s'ouvrir. Mourir ainsi, loin des siens, sans pouvoir serrer une main amie, sans pouvoir dire un adieu, au moment du grand voyage, périr ignoré, sur un transport chinois, dont personne ne s'inquiètera plus ; laisser une famille en [illegible] entre l'angoisse d'une mort et l'espoir d'un retour. Oh ! c'était pour moi une horrible et poignante perspective! A ce moment, à cette solennelle minute, j'eus peur.

Je m'adossai à la lisse et regardai autour de moi; rien n'était changé : toujours la même mer, blanche à la crête, haute, longue, impitoyable, frappant quand on l'implorait; tordant le pauvre navire, jouant avec lui, comme le fort qui rit de l'agonie du faible ; toujours les mêmes nuées sourdes, sombres, ondoyantes de mille couleurs; toujours le même vent, tumultueux, discordant, rapide, forcené ; toujours la même pluie battante, la même écume salée, les mêmes éclairs flamboyans, le même cliquetis de foudre. Couché sur le pont, je voyais là haut des signes étranges et odieux ; des lettres de Balthazar, renouvelées à chaque seconde dans la nue; une mort inévitable, écrite dans un aspect inflexible et terne du ciel et de l'eau.

Le hasard fit qu'au milieu de ces visions accablantes, je portai mon regard sur l'arrière où se tenait Tchaou-Tsing. Sa vue me remit, atterré que

j'étais ; je trouvai sa figure si calme et si grave au milieu du péril, que je me pris à avoir pitié de mes faiblesses. Sa vie n'était-elle pas de l'enjeu comme la mienne ? Cet homme avait aussi une famille qui l'attendait au port ; des parens, des amis qui comptaient les jours de son absence ; une femme et des enfans qu'il soutenait ! Dès le moment que de pareils rapprochemens purent trouver accès daus ma tête, mes terreurs furent vaincues : je ne fus pas plus rassuré, mais plus résigné. C'était le ciel qui me secourait, car nous n'étions pas au bout de nos douleurs.

Depuis neuf heures, l'ouragan durait, toujours plus furieux et plus intense ; du sud-est, le vent avait passé peu à peu au sud, en poussant devant lui un océan éperdu ; on eût dit que ses eaux voulaient se promener dans l'air, tant l'équilibre était détruit, tant ce bassin, hors de son niveau, dressait au ciel d'aspérités écumeuses. Dans cette perpétuelle succession de montagnes et de vallées, tantôt la jonque semblait dormir comme l'alcyon au sommet de la vague ; tantôt, précipitée dans l'espace creusé entre deux lames, on eût dit qu'elle allait s'abîmer et se perdre.

Rien n'empirait, et c'était beaucoup. Sans mâts, partant sans voiles, nous fuyions devant ce désordre des élémens ; et qui sait ? à force de nous pousser si vite, peut-être allaient-ils nous mettre hors de leur portée ; peut-être dans une, deux, trois heures,

allions-nous trouver des cieux plus sereins et des eaux moins furieuses. Mes rêves en étaient là, quand un cri de détresse partit du fond du navire; je ne compris pas la valeur exacte de l'exclamation, mais j'en devinai le sens, on ne m'eût pas abusé : cela voulait dire : « Nous sommes perdus ! » Bientôt, en effet, cinq ou six matelots, se hissant à travers une étroite ouverture, s'élancèrent vers le gaillard d'arrière, et parlèrent vivement à Tchaou-Tsing.

Cette fois, une sorte de frayeur bouleversa son impassible visage; mais ce fut l'affaire d'une seconde; ensuite, il devint plus calme, plus admirable que jamais. Passant à mes côtés : « Monsieur, me dit-il en assez bon anglais, si vous voulez travailler maintenant, en voici l'occasion; il n'y a pas de bras inutiles à bord, quand il s'agit de faire jouer les pompes. »

Ce mot m'éclaira; je compris toute l'horreur de notre position. Oh ! quelle énergie se déploya en ce moment parmi ces hommes, mous jusqu'alors, regardant la mer, les bras croisés, et attendant qu'elle eût pris parti pour eux ou contre eux ! Une longue chaîne de marins s'établit sur le pont, et soit à l'aide de mauvaises pompes, soit avec de larges seaux, on chercha à vider l'eau qui se précipitait dans la cale par les bordages ouverts. Comme les autres, j'étais à l'ouvrage, faisant une incroyable besogne, cherchant à m'absorber en

elle, à fatiguer mon corps pour arrêter le travail de ma tête ; j'avais une force, une vigueur ! On ne sait vraiment ce que peuvent les muscles d'un homme dans de pareilles occasions.

Toute la nuit, nous pompâmes ainsi, mais au jour nos bras faiblirent ; huit heures d'incessante gymnastique, huit heures sans sommeil, c'était plus qu'il n'en fallait pour notre petit équipage. Loin de gagner sur la voie d'eau, elle gagnait sur nous, peu de chose sans doute, mais assez pour que nous pussions calculer qu'à une heure donnée, le navire s'abîmerait et nous abîmerait avec lui. Il ne fallait pas songer à nos canots par un tel vent et par une telle mer ; la mer et le vent les auraient submergés à la première vue.

Les marins sentirent donc que leur heure dernière était arrivée. Le capitaine criait encore qu'il fallait tenir les pompes en jeu ; ils ne l'écoutèrent plus ; le capitaine se courrouça, montra le poing, se précipita sur l'avant avec une longue lanière ; au lieu d'obéir, comme d'habitude, les marins murmurèrent et prirent un air si menaçant, que Tchaou-Tsing ne persista plus. Il retourna vers l'arrière, morne, silencieux, moins navré du sort qui l'attendait que de cette désobéissance inaccoutumée. Ses matelots, pourtant, livrés à leurs seules et dernières inspirations, se groupèrent autour d'une petite idole placée vers la proue de la jonque, une sorte d'Amphitrite chinoise, patrone des marins.

Quand ils furent tous agenouillés, l'un d'eux commença une espèce d'antienne, que les autres entrecoupaient de quelques répons ; puis, ayant brûlé sous le nez de la déesse deux ou trois paquets de papier doré, ils tuèrent une volaille en son honneur, et jetèrent dans l'eau ses entrailles, sa tête et ses pattes.

Pendant que ce sacrifice s'accomplissait sur le gaillard d'avant, je remarquai que peu à peu la ligne d'eau de la jonque s'abaissait. Plus chargée, elle ne filait plus avec la même vitesse ; quand elle s'abattait sur le flanc, la masse d'eau déplacée pesait sur un seul côté, et nous avions évidemment de la peine à nous remettre d'à-plomb. Nous mourions ainsi à petit feu ; pleins de vie, de santé, de jeunesse ; nous voyions se déclarer un à un tous les symptômes d'une fin prochaine ; nous suivions les lents progrès de notre propre agonie.

C'était alors le 10 octobre, vers midi ; la brume épaisse qui nous avait enveloppés jusque-là se dissipa vaincue par l'action du soleil ; une radieuse lueur partit du sein d'une nue d'argent, éclaira l'horizon, et son effet fut aussi magique que si l'on avait tiré un rideau devant nous. Une terre était là à quelques lieues, et nous ne l'avions pas vue ; une terre assez basse, habitée sans doute, car on apercevait quelques traces de culture.

O Providence ! que tes ressources sont grandes et

fécondes ! que tu gardes aux malheureux de consolations inespérées! Cinq heures encore, et de nous tous, un ne restait vivant, et de cette jonque bruyante et peuplée, aucun souvenir, aucune trace ne restaient. La jonque eût agrandi son sillon dans l'océan, jusqu'à ce que l'océan se fût replié sur elle. Engloutie et morte, tout finissait; il n'y avait pas même d'épitaphe pour elle sur l'abîme; rien qui indiquât l'endroit où elle laissait ses membres disjoints.

Mais voir la terre, ce n'était pas tout : à demi coulés, sans voiles, sans mâts, sans gouvernail, comment accoster le rivage, comment chercher un havre abrité? Ces pensées m'ayant saisi tout à coup, je me retournai vers mon intrépide capitaine. Tchaou-Tsing avait tout vu, tout pesé comme moi : la terre, la chance d'y arriver sain et sauf; il agissait déjà. Aux premières lueurs d'espoir, l'équipage était retourné aux pompes; il les agitait avec une frénétique vigueur. La mer, le vent ayant calmé, nous nous maintenions avec quatre pieds de bordage hors de l'eau. Poussés directement vers la côte, nous distinguions ses bouquets de bois encore feuillés, ses maisons éparses, ses criques peuplées de bateaux pêcheurs. Grace à quelques madriers liés ensemble, Tchaou-Tsing avait pu organiser un gouvernail volant, qu'un mâtereau faisait pivoter sur l'arrière. Une anse s'offrait alors à une demi-lieue de nous, silencieuse, recueillie, défendue contre la houle, par un long promontoire; nous allions y toucher, em-

brasser la terre que nous croyions perdue, prosterner nos fronts sur le sable du rivage.

Cruelle ironie du destin! Voilà qu'un déchirement horrible retentit dans nos oreilles, dans nos entrailles, dans la moelle de nos os, craquement sourd et prolongé, nouveau glas de mort quand nous renaissions à la vie.

La jonque venait de se perdre sur un banc de corail, à un mille du rivage, par la mer furieuse qui déferlait sur cet écueil; ce morceau de bois, déjà fatigué, allait être mis en pièces.

Il fallait hâter le sauvetage : de toutes les chaloupes, une seule restait; les autres avaient été enlevées par la tempête. On chercha à la dégager, à la soulever pour la mettre à flot; mais à peine s'ébranlait-elle que le bâtiment se coula sur le côté, et entraîna tout, hommes, appareil et embarcation.

Alors chacun dut songer à son salut personnel; parmi les matelots chinois, il y en eut qui se mirent à cheval sur les débris du navire, faisant des signes de détresse aux bateaux pêcheurs; d'autres qui se risquèrent sur-le-champ à parcourir à la nage la distance qui nous séparait de la terre. Assez bon nageur, je pris ce dernier parti; sur cet écueil, battu par la vague, ce ne fut pas chose facile que de se dégager des aspérités du roc, tantôt recouvert, tantôt laissé à sec. Au moment où je croyais pouvoir me soutenir sur l'eau, la mer me délaissait, et je retombais sur ces pointes de corail qui me déchiraient

la poitrine; enfin, moitié nageant, moitié marchant, je parvins à gagner les accores du récif, et je pris ma direction vers le rivage; malheureusement, j'avais déjà usé mes forces dans cette première lutte; mes bras, mes pieds, mon corps saignaient, et l'eau salée rendait ces blessures cuisantes. J'avançais pourtant; je gagnais du terrain; encore cinquante toises, et je touchais la grève. Mais ce long drame se serait dénoué d'une façon trop simple; mon étoile voulut qu'au moment d'aborder, un de nos marins, nageant à mes côtés, et ne se sentant plus de forces pour se soutenir, saisit une de mes jambes et m'entraîna au fond de l'eau.

Ce fut un instant affreux : j'avais encore assez de sang-froid pour comprendre le danger; mais point assez de vigueur pour le combattre. Saisi tout à coup d'une résignation passive, je me laissai couler avec l'opiniâtre Chinois, sans éprouver la volonté, sans entrevoir la possibilité de me défendre; ce qui se passa depuis cet indivisible instant jusqu'à l'heure où je revins à moi sur la plage, haletant, sauvé de l'asphyxie; cette angoisse, ce sifflement dans les oreilles, ce néant qui commence quand les artères battent encore; ce long sommeil sans rêve; tout cela forme une suite d'impressions qu'on ne saurait rendre avec des paroles humaines; j'allai, je crois, à ce moment, aussi près de la mort qu'il est possible d'aller.

Quand je retrouvai mes sens, plusieurs matelots

étaient à mes côtés sur la grève. Tchaou-Tsing, sauvé et debout, semblait avoir repris le commandement des naufragés. Les soins qu'on me donnait alors provenaient évidemment de son intervention bienveillante. On m'avait mis à nu, et l'on me maniait tous les membres pour rappeler quelque chaleur à la peau. A mesure que la vie affluait de nouveau en moi, je sentais courir dans mes veines un chatouillement, un bien-être inexprimable. Des sensations physiques, confuses d'abord, puis plus distinctes; des idées vagues et ensuite mieux arrêtées; une progression graduelle et ineffable vers la perception et vers la pensée; voilà ce que j'éprouvai dans ce double passage de la vie à la mort, et de la mort à la vie.

Cependant, à la vue de notre sinistre, des pêcheurs, des cultivateurs des environs étaient accourus. Nous ne savions guère en quel endroit nous nous trouvions : Tchaou-Tsing seul se croyait positivement sur l'île de Kiousou. Il ne s'était pas trompé ; les natifs nous apprirent que nous étions à six lieues à peu près de Nangasaki. Ainsi la tempête, soufflant du sud, nous avait poussés en route directe. Si la brume dissipée tout à fait nous avait laissé voir les hautes montagnes qui dominent le comptoir hollandais, nous aurions pu diriger mieux la jonque, et aller l'échouer dans sa rade. Le ciel l'avait voulu autrement.

Pendant que j'étais resté évanoui, un autre in-

cident avait eu lieu sur les bancs de roches, tombeau de notre pauvre navire. Les pêcheurs, pilotes familiers de ces parages, avaient pu accoster l'écueil par un endroit défendu contre la houle, et à l'aide d'un va-et-vient, une espèce de sauvetage de marchandises avait commencé. Le premier bateau chargé rapporta une grande portion de bagages laissés dans la chambre; et quelle fut ma joie quand je reconnus deux malles d'effets m'appartenant, et surtout une cassette à mon chiffre contenant mes papiers, mes lettres et une foule d'objets précieux! Non seulement tous mes souvenirs de France étaient là, mais là encore se trouvaient les moyens de soutenir mon pélerinage. C'était du bonheur dans le malheur; le capitaine, ayant reconnu mes effets, ordonna qu'ils me fussent remis, et mon premier mouvement fut de tirer de la cassette quelques pièces d'or que les patrons de la barque japonaise acceptèrent après force saluts. Je terminai mes largesses par les matelots qui m'avaient soigné. Couvert d'habits secs, remis de la secousse du naufrage, je me sentis encore asssez de cœur et de jambes pour me rendre à Nangasaki, le jour même.

RÉVOLTE SUR MER.

ÉTABLISSEMENT D'UNE COLONIE

DANS L'ILE PITCAIRN,

DÉCOUVERTE PAR LES RÉVOLTÉS DANS LA MER DU SUD.

Le 23 décembre 1787, le vaisseau anglais, *la Bienfaisance*, de 250 tonneaux, avec son équipage de 46 marins d'élite, leva l'ancre à Spithead et partit pour l'île célèbre d'Otaïti. Le capitaine Bligh le commandait; c'était un homme sévère, d'humeur irritable et d'un caractère inflexible; d'ailleurs, résolu, fertile en ressources, élevé sur le pont des navires et estimé de ses subordonnés. Il devait aller prendre, à Otaïti, une cargaison des fruits de l'arbre à pain, et essayer d'introduire cette plante nourrissante dans les îles de l'Inde-Occidentale peuplées d'esclaves africains. Le but de cette entreprise était louable; le terme en fut malheureux. *La Bienfaisance* était réservée à la plus étrange destinée dont les annales maritimes aient conservé la mémoire.

Le 5 janvier, après une navigation difficile, le vaisseau se trouva en vue du pic de Ténériffe;

après trois mois de lutte contre l'Océan, le capitaine relâcha au cap de Bonne-Espérance, d'où il ne repartit que le 1er juillet. Il jeta l'ancre le 20 août dans la baie de l'Aventure, terre de Van-Diémen, en repartit le 4 septembre, et aborda, le 26 octobre, à Otaïti. Le vaisseau, battu de tant de vents contraires, avait fait plus de 9,000 lieues. Cette traversée de dix mois avait désemparé le navire et harassé l'équipage. L'extrême sévérité du capitaine avait rendu l'expédition plus pénible encore ; tantôt il supprimait une partie des rations ; tantôt, sur le plus léger prétexte, il faisait enchaîner aux mâts et battre de verges les officiers et les mousses. Soit que l'indiscipline de ses hommes ou leur indolence le forçât d'avoir recours à ces moyens de terreur et de châtiment ; soit que son caractère impétueux, et les violences qu'il se permettait sans cesse, eussent nui à son autorité, le capitaine était aussi mécontent des matelots que les matelots étaient irrités contre le capitaine. On avait vu des commandans de navire faire peser sur leurs hommes une justice plus inexorable ; mais jamais officier n'avait, par des invectives aussi cruelles, et par des punitions aussi honteuses, humilié son équipage. Ses menaces continuelles et féroces eussent suffi pour aliéner tous les esprits, quand même la rigueur de ces actes n'aurait pas augmenté la haine qu'il inspirait.

Telles étaient les dispositions morales du navire,

quand *la Bienfaisance* toucha les parages d'Otaïti. Bligh, sous prétexte de réparer son vaisseau, passa dans cette île six mois entiers, pendant lesquels les matelots échangèrent leurs habitudes d'activité et de subordination contre les habitudes d'une vie molle et oisive. On va voir par quels désastres cette faute grave fut expiée.

La nuit du 28 avril était une des plus belles nuits du tropique. *La Bienfaisance* voguait paisiblement sur une mer calme; une brise rafraîchissante succédait à la chaleur du jour. Bligh qui, le matin même, avait accablé d'injures son lieutenant Christian, et qui, comme tous les hommes aveuglés par une colère passagère, s'était calmé après le paroxisme, et avait reconnu son tort, vint, avant de se coucher, causer sur le pont avec le contre-maître. Cette conversation fut courte : Bligh était plus doux et plus patient qu'à l'ordinaire; il ne voyait qu'avenir heureux et récompenses assurées à son courage, à sa persévérance. Il se félicitait d'avoir triomphé de tous les obstacles et vaincu les difficultés d'une traversée longue et dangereuse. La lune allait éclairer sa route et guider le navire dans le détroit de l'*Entreprise*. C'était cependant la dernière fois que l'infortuné capitaine devait jeter le regard du maître sur le vaisseau qu'on lui avait confié.

Christian méditait, depuis deux jours, les moyens d'échapper à cette tyrannie qui lui était

devenue insupportable. Né d'une famille honorable, plein d'ardeur et d'ambition, incapable de souffrir une injure, Christian avait entendu Bligh le traiter de voleur, l'accuser de mensonge et de bassesse, en présence de tout l'équipage. Il voulait, non usurper le commandement du vaisseau et assassiner Bligh, mais fuir de la prison où l'autorité du maître le condamnait à un supplice perpétuel. Dans l'espace d'une nuit, Christian construisit un radeau, sur lequel son intention était de s'embarquer seul. Il plaça dans un sac plusieurs ustensiles nécessaires, un cochon grillé, des clous, un marteau, et se prépara à cette étrange et aventureuse expédition.

L'Océan pouvait engloutir une embarcation si fragile; mais, aussi, le hasard pouvait favoriser Christian; peut-être parviendrait-il à débarquer sur la côte de Tofoa, île dans les eaux de laquelle le vaisseau se trouvait alors.

Il y avait trop de monde et de mouvement sur le pont pour que Christian pût exécuter son dessein. La nuit suivante, comme il était de quart, il s'aperçut, avec surprise, que le pont était libre; Heyward, son compagnon de garde, s'était endormi sur le coffre aux armes; M. Haller, qui devait veiller avec eux, était descendu dans l'entre-pont. Alors, par une de ces inspirations subites qui décident souvent les grandes entreprises ou les résolutions désespérées, il songea, pour la première

fois, à s'emparer d'un navire dont le capitaine sommeillait, et dont l'équipage tout entier nourrissait contre son chef les sentimens d'une haine invétérée. A peine Christian a-t-il conçu ce projet, qu'il éveilla Mathieu Quintal et Isaac Martin, deux matelots dont les corps meurtris portaient encore l'empreinte des lanières sanglantes dont Bligh les avait fait frapper. Ils applaudirent à sa proposition admirable, l'approuvèrent de tout leur pouvoir et appelèrent Charles Churchill, autre victime des vengeances du capitaine. Trois de leurs camarades, Alexandre Smith, Jean Williams et Guillaume Mac-Key, adhérèrent au complot. Tous ces matelots avaient formé, dans l'île d'Otaïti, des liaisons qui avaient laissé chez eux de vifs regrets ; la beauté des femmes otaïtiennes, leur sensibilité délicate, qui semble avoir deviné de la civilisation tout ce qu'elle a de plus exquis, prêtaient à ces souvenirs une séduction puissante. Dès qu'ils lui eurent promis leur concours, Christian, se précipitant dans l'entre-pont, demanda à l'armurier la clef du coffre aux armes, sous prétexte d'y prendre un mousquet pour tuer un requin. Une fois maître de cette clef, il arma ses hommes, distribua des pistolets et des poignards à d'autres, matelots qui ne savaient pas encore quel était son dessein, et se dirigea vers la chambre du capitaine.

Réveillé violemment par les conspirateurs, Bligh vit les yeux menaçans de Christian se fixer sur les

siens. On le saisit ; on lie ses mains derrière son dos ; on le menace d'une mort prompte, s'il ose appeler du secours ; il crie cependant, mais personne n'accourt à sa voix. Des sentinelles étaient postées à la porte de sa chambre ; tous les officiers qui auraient pu prendre son parti étaient gardés à vue. Le reste de l'équipage était prêt à seconder Christian. Charles Churchill, caporal, Jean Miller, canonnier, Burkett, matelot, appuyaient le bout de leurs fusils sur la poitrine du capitaine ; on l'entraîna sur le pont, où, les mains toujours attachées, il resta debout sous le mât de misaine, entouré de ses gardes, dont Christian, armé d'un coutelas dirigeait les mouvemens. En vain demandait-il compte aux assaillans de cette violence ; on refusait de lui répondre. Bientôt les conjurés s'emparèrent du contre-maître, du canonnier, de M. Elphinstone et de M. Nelson. De nouvelles sentinelles furent distribuées par Christian ; il était déjà le maître du vaisseau.

Bligh, dont l'humeur impérieuse faisait naguère trembler encore tout ce qui l'entourait, se trouvait maintenant à demi nu, enchaîné, exposé aux risées et aux outrages de ceux qu'il avait si souvent menacés et punis. — « Pourquoi vous conduisez-vous
» ainsi envers moi, Christian? s'écriait-il en ver-
» sant des larmes de rage. — Tu as fait de ton vais-
» seau un enfer; subis ton supplice! ce que tu souf-
» fres n'est rien ; c'est une faible partie des maux

» que nous avons soufferts sous tes lois. » — « A » moi, matelots, enfans, sauvez-moi! »

Personne ne répondait. Christian, élevant la voix, répétait de temps à autre ces paroles : silence, ou la mort!

— « Qu'on en finisse avec lui, disaient les au- » tres; et s'il ne veut pas se taire, que sa cervelle » saute! — » Bosseman, cria le chef de la conspi- » ration, mettez la chaloupe à la mer, et si l'on » résiste, la mort. »

Alors, sous les yeux du capitaine, la chaloupe fut mise à la mer; on força deux aides-marins, Hattere et Hayward, d'y descendre avec M. Samuel, teneur de livres. Bligh prévoyait déjà le sort qui lui était réservé. Il redoublait d'efforts pour échapper à ses bourreaux; la sueur ruisselait de tout son corps, Christian, forcé de lutter, s'empara d'une baïonnette, et serrant avec force la corde qui tenait les mains du capitaine enchaînées, appuie la pointe de l'arme sur la poitrine de ce dernier : dix-huit personnes étrangères à la révolte, et dont leurs camarades voulaient se débarrasser; deux quartiers-maîtres, deux cuisiniers, un mousse, un boucher, un botaniste, un maître, le bosseman, un charpentier, deux aides-marins, furent entassés dans la chaloupe. On leur permit de faire des provisions de voiles, de cordages, d'eau, de rhum, de pain; on leur donna un quart de cercle et un compas; mais on leur défendit de toucher à rien autre chose.

Christian fit distribuer de l'eau de vie à ses matelots, et ils s'écrièrent en chœur : *à bas le capitaine! à mort le capitaine!* Le malheureux Bligh vit que tout espoir de salut lui était enlevé. Isaac Martin, l'un des hommes qu'on avait chargés de le garder, lui ayant témoigné de l'intérêt, fut envoyé à une autre porte. Martin demanda qu'on lui permît de partir avec son capitaine et de monter dans la chaloupe; cette grace ne lui fut pas accordée; et trois autres hommes de l'équipage, Norman, Joseph Coleman et Macintosh, ayant manifesté le même désir, on les força de rester sur le vaisseau; Samuel trouva le moyen de sauver les papiers les plus précieux de son capitaine; le charpentier reçut à grand'-peine la permission d'emporter ses outils.

— « Pourquoi, criaient quelques matelots, leur » laisser les moyens de nous braver et de rire de » notre vengeance? Avec tout ce qu'on leur abandonne, ils auront construit, en moins d'un mois, » un nouveau navire. » — « C'est vrai! c'est vrai! » criaient leurs camarades. »

Depuis ce moment, on n'accueillit aucune nouvelle demande des exilés; la barque était pleine; il fallut que le capitaine y descendît, après avoir long-temps et vainement lutté contre ceux qui le tenaient captif. Quand il fut prêt à mettre le pied dans la chaloupe, des larmes jaillirent de ses yeux, il se retourna vers Christian, et lui dit : — « Je vous ai fait avancer » en grade, Christian; c'est à moi que vous devez

» vos connaissances nautiques et votre rang. — » Vous avez placé l'enfer sur ce navire, capitaine, » je vous le répète, on était en enfer avec vous ! — « Mais souvenez de mes services et de mes bien- » faits... — Oui, oui, capitaine ; mais les fers, » le fouet, les injures, les privations que vous in- » fligiez à votre équipage, vous les rappelez-vous ? » — Je vous donne ma parole d'honneur, ma pa- » role de capitaine, de matelot, devant Dieu, à la » face du ciel, de tout oublier, si vous voulez ne pas » persister dans votre dessein. — Impossible, » répondit Christian, qui semblait ému ; tout est » fini ; marchez ! — Au nom de ma femme, de » mes malheureux enfans !... — Il est trop tard ; » que ne songiez-vous à eux, quand vous étiez le » tyran du navire ? — Sur l'honneur, je jure... — » L'honneur vous défendait de battre de verges » Martin, de tenir Leygard six semaines à fond de » cale, de me traiter de voleur, de menteur et de » misérable, moi, votre lieutenant ; vous vous êtes » conduit en lâche ; nous n'avions en vous qu'un » bourreau, soyez puni ; c'est assez de vous laisser » vivre. »

On précipita Bligh dans la barque ; et cette embarcation surchargée d'hommes, surmontée d'une faible voile, fut lancée loin du bâtiment. Des éclats de rire partirent du pont ; cette inhumaine gaieté glissa sur les flots et alla frapper les oreilles de ceux que l'on jetait ainsi à l'aventure sur la vaste mer.

Tels furent les adieux de Christian et de ses compagnons à leur capitaine.

Le drame dont nous avons commencé le récit va, pour ainsi dire, se doubler : la destinée du navire et celle de la chaloupe s'environnèrent d'un intérêt également tragique, également puissant.

La barque du capitaine Bligh avait vingt-trois pieds de long, emportait dix-neuf hommes et des provisions; elle bravait une mer dont la navigation est peu connue; et Timor, le premier point de relâche qu'elle pût atteindre, était situé à plus de 1,200 milles du point d'où elle partait; son poids l'enfonçait dans les flots, et elle prenait tant d'eau, que, même par un temps calme, on devait craindre de la voir périr.

Le premier soin de Bligh fut d'examiner l'état de ses ressources : elles consistaient en 150 livres de biscuit, 32 livres de porc, 6 pintes de rhum, 6 bouteilles de vin, 28 gallons d'eau et 4 barriques vides. L'île de Tofa n'était pas fort éloignée ; ces infortunés essayèrent d'y aborder, mais les habitans les chassèrent à coups de pierres. La plupart des compagnons de Bligh furent légèrement blessés ; on s'éloigna, à force de rames, de cette contrée inhospitalière. La nuit survint, et cette circonstance malheureuse leur apprit combien leur situation était désespérée.

Séparés de Timor par une distance si considérable, ils acceptèrent, sans hésiter, la proposition que leur fit le capitaine de se contenter d'une once de pain

et d'un quarteron d'eau par jour. Bligh leur fit jurer de ne jamais rien demander de plus.

Le 2 mai, une brise fraîche emporta le petit navire. Bligh créa ses officiers de marine, distribua les emplois et les postes. Le lendemain, le soleil se leva rouge et embrasé, présage certain d'une violente tempête. En effet, la mer devint houleuse; le vent souffla avec fureur; telle était l'élévation des flots, que, lorsque l'esquif se trouvait entre deux vagues, la voile retombait et ne prenait plus de vent. Il fallait vider continuellement la chaloupe, que l'eau remplissait de minute en minute. Jamais aventuriers de l'Océan n'avaient vu la mort de plus près; cependant le courage ne manquait pas aux matelots; Bligh lui-même s'étonnait de leur confiance. Le biscuit se moisissait, parce que la chaloupe, trop chargée, prenait trop d'eau; on jeta les habits à la mer; tous, ils se mirent presque nus; la pluie les inondait; leurs membres frissonnaient; le sang se glaçait dans leurs veines; une cuillerée de rhum et un petit morceau de fruit de l'arbre à pain composaient leurs meilleurs repas; l'espérance seule les soutenait.

La sévérité de Bligh l'avait perdu sur le vaisseau; elle sauva la chaloupe: un ordre parfait régna sur le petit navire; chacun fut de quart à son tour. Les hommes fatigués d'un service si dur se couchaient au fond du bateau, pendant que leurs camarades exécutaient les manœuvres nécessaires et soutenaient un combat inégal contre une mer furieuse. A peine

ces malheureux pouvaient-ils remuer ou étendre leurs bras. Une île verdoyante se montrait-elle à leurs yeux, ils n'osaient y aborder; l'expérience leur avait appris quelle hospitalité leur était réservée.

Le 9 et le 10, un orage, accompagné d'éclairs et de tonnerre, redoubla les périls des navigateurs; le 11, ils étaient tous malades; la pluie continuelle qui tombait du ciel les privait même du repos qu'ils auraient pu goûter. Le mauvais temps ne cessa que le 24.

Lorsqu'un rayon du soleil, traversant les épais nuages dont le ciel était voilé, vint ranimer l'équipage; quand tous ces membres frissonnans, toutes ces poitrines glacées sentirent l'influence de la chaleur, ce fut un moment de joie universelle. Les uns étendaient leurs vêtemens au soleil, les autres, dont les habits, usés par la pluie, étaient tombés en lambeaux, jouissaient avec délices de cette chaleur bienfaisante qui, depuis si long-temps, les avait abandonnés. Quelques oiseaux de mer qu'ils parvinrent à saisir varièrent leurs repas, et, le 28 au matin, le bruit des brisans qui se heurtent sur la barre de la Nouvelle-Hollande vint frapper leurs oreilles. Bligh, que sa persévérance et son courage avaient soutenu au milieu de tant de périls, chercha à découvrir un passage; un courant rapide entraîna l'esquif, qui bientôt vogua dans des eaux tranquilles. Tous ils tombèrent à genoux; pauvres êtres, qui avaient à peine figure humaine, décharnés, affamés, exténués, et qui rendaient grace à Dieu, dont la main

venait de les sauver. Quelle prière pourrait être plus touchante!

Le soir, ils abordèrent une petite île sablonneuse dont les rochers étaient couverts d'huîtres excellentes; les matelots se crurent sauvés; alors, pour la première fois, quelques symptômes d'insubordination se manifestèrent; on se révolta contre la sévérité du capitaine, qui distribuait les provisions d'une main économe. Bligh, le pistolet à la main, força ses sujets d'obéir; et l'on continua la traversée. En côtoyant les plages de la Nouvelle-Hollande, ils recueillirent quelques fruits, des oiseaux, des racines nutritives; cependant la santé de l'équipage s'altérait de plus en plus, tous les compagnons de Bligh avaient les jambes énormement grosses, la peau verte et ridée, une fièvre continue et un besoin de dormir insurmontable, qui semblait annoncer une mort prochaine. Le 12 juin, les parages de Timor surgirent à leurs yeux. « Je ne pourrais, dit le capitaine Bligh
» dans son rapport, décrire les sensations de bon-
» heur que l'aspect de la terre nous fit éprouver.
» Mes hommes pleuraient de joie; quelques uns à
» genoux, et la tête cachée dans leurs mains, étaient
» incapables de proférer une parole; un vieux ma-
» rin, nommé Lebogue, qui, depuis trois journées,
» n'avait pas bougé, poussa un long cri, et expira. Il y
» avait quarante-un jours que les révoltés de *la Bien-*
» *faisance* nous avaient lancés sur cette mer; nous
» avions franchi 1,200 milles; une telle traversée

» dans une chaloupe découverte, et avec si peu de
» provisions, tenait du miracle. Quand les habitans
» de Coupang virent approcher du rivage notre fra-
» gile embarcation, dont quelques fantômes te-
» naient les rames et dirigeaient la voile, ils accou-
» rurent en foule sur la rive. Ces yeux, où la faim
» et la souffrance faisaient étinceler une flamme
» morbide; ces têtes dépouillées de cheveux, ces
» ossemens à peine recouverts d'une peau ridée
» et jaune; ces misérables, qui se traînaient en
» s'appuyant l'un sur l'autre, et qui n'avaient pas
» la force de parler, étaient, pour les habitans
» de Coupang, un objet de terreur et de surprise.
» L'humanité des indigènes nous offrit des alimens
» et un asile : quelques uns d'entre eux portèrent le
» cadavre de Lebogue; d'autres nous soutinrent et
» nous aidèrent à marcher. »

Après deux mois de séjour à Coupang, le capitaine Bligh partit pour l'Angleterre, à bord d'un paquebot hollandais, qui le débarqua, le 14 mars 1790, dans le port de l'île de Wight. De dix-huit hommes qui avaient partagé son exil et sa destinée, sept avaient péri, depuis leur arrivée à Coupang.

Le récit de cette étrange aventure excita, en Angleterre, un puissant intérêt, une foule empressée vint à la rencontre du capitaine. L'indignation publique accabla Christian et ses complices de malédictions. Un vaisseau, *la Pandore*, fut armé en course

et chargé de se saisir des coupables, et de les amener devant une cour martiale.

La Pandore, frégate de 24 canons, commandée par le capitaine Edwards, et portant 160 hommes, jeta l'ancre à Otaïti, le 23 mars 1791. Les matelots qui s'étaient révoltés à la voix de Christian furent cruellement punis de leur crime, seize d'entre eux qui étaient restés à Otaïti, tombèrent dans les mains du capitaine de *la Pandore*, à l'exception de deux, qui périrent assassinés. Les autres, après avoir erré dans les îles voisines, conduits par Christian, finirent par débarquer dans l'île Pitcairn, où quelques habitans d'Otaïti les suivirent : ce fut le noyau de la colonie nouvelle. Plusieurs fois, les sauvages conspirèrent la ruine des Européens ; mais leurs femmes ourdirent une autre conjuration destinée à sauver ceux que les indigènes voulaient perdre. Une nuit, lorsque les Européens dormaient, les femmes se mirent à chanter en chœur : « L'homme noir aiguise sa hache ; homme blanc, ne dors pas : » cet avertissement ne fut pas inutile; mais le complot, étouffé dans le sang de ses auteurs, renaquit bientôt, et l'île eût ses vêpres siciliennes. Christian fut tué ; William, Mills, Martin, Brown périrent ; Adams fut blessé à l'épaule ; on lui fit grace de la vie ; Maclkoy et Quintal se réfugièrent dans les montagnes. Mais les femmes indigènes dont les maris européens avaient été massacrés formèrent, à leur tour, un complot, dont le chef fut le jeune Young, qu'elles

étaient parvenues à sauver. Les noirs tombèrent victimes de cette nouvelle conspiration, Quintal et Mackoy revinrent au village. Mackoy, qui, dans sa jeunesse, avait été apprenti pharmacien, ne s'occupa plus que d'extraire quelque liqueur alcoolique des racines du dragonnier de la Chine; ses essais furent heureux, et depuis le moment de sa découverte, il vécut dans un état d'ivresse constante qui le conduisit au tombeau. Quintal, ayant perdu sa femme, voulut forcer un de ses compagnons de lui céder la sienne; sur le refus qu'on lui opposa, il tenta de les assassiner tous les deux. Adams et Young le tuèrent, sans autre forme de procès, et restèrent souverains de l'île. De longues années s'écoulèrent avant que le hasard révélât leur existence aux voyageurs européens.

Quant aux révoltés qui n'avaient pas quitté Otaïti, ou que le capitaine Edwards, envoyé à leur poursuite, parvint à capturer, leur sort fut aussi déplorable que celui de leurs complices. Le premier d'entre eux, Joseph Coleman, armurier de *la Bienfaisance*, vint à bord et se rendit volontairement prisonnier. Heywood, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, mais que les révoltés avaient forcé de rester avec eux, ne tarda pas à suivre Coleman; les autres avaient construit un *schooner*, sur lequel ils étaient partis la veille; Edwards envoya deux lieutenans de marine à leur poursuite, et se rendit maître de leur personne.

A peine les prisonniers se trouvèrent-ils à bord de *la Pandore*, que les habitans d'Otaïti, dont ces Anglais avaient épousé les filles ou partagé le repas hospitalier, se montrèrent pour sauver leurs amis et leurs gendres. Tous les jours, des scènes touchantes avaient lieu sur le vaisseau : les jeunes femmes apportaient des vivres à leurs maris, qu'elles allaient perdre et que l'on menait à l'échafaud.

L'une d'elles, fille de l'un des chefs de l'île les plus influens, nourrissait une fille qu'elle avait eue de Stewart, et habitait avec lui la cabane de son père. Quand *la Pandore* toucha le rivage d'Otaïti, Peggy (tel était le nom que lui avait donné Stewart), portant son enfant à la mamelle, monta sur un canot, et vint se jeter dans les bras de son mari. L'entrevue de ces malheureux fut si déchirante, que tous les officiers, navrés de ce spectacle, furent incapables de le soutenir; Stewart, lui-même, dont les larmes de sa femme brisaient le cœur, demanda, comme une grace, qu'on ne la reçût plus à bord. On l'arracha des bras de son mari pour la conduire à terre, où elle resta longtemps sans mouvement; quand elle apprit qu'il lui était défendu de revoir Stewart, elle tomba dans un marasme complet, qui attaqua rapidement les organes de sa vie. En deux mois, la consomption l'emporta, et cette jeune femme, pleine de santé, mourut victime de cet amour si réel et si profond.

Les indigènes, touchés du malheur des prison-

niers, résolurent de couper les câbles de *la Pandore*, au premier coup de vent qui l'agiterait sur ses ancres; le capitaine Edwards en fut instruit, et, depuis ce moment, toute communication entre les indigènes et les prisonniers fut rompue. Une cabine ronde, pratiquée dans l'entre-pont, et qui recevait un peu de jour par en haut, les renferma tous, chargés de menottes et de chaînes, dans un espace de 11 pieds carrés. Cette *boîte de Pandore*, comme l'appelaient les matelots, n'avait qu'une entrée, qui servait aussi de fenêtre. Une sentinelle, placée auprès de l'entrée, avait ordre de faire feu à l'instant même, non seulement sur le premier Otaïtien qui essaierait de parler aux prisonniers, mais sur tout prisonnier qui causerait avec ses compagnons dans la langue d'Otaïti.

La plupart des prisonniers n'avaient pas pris à la révolte une part active, cependant on les chargea de chaînes; privés de l'usage de leurs membres et forcés de conserver toujours la même attitude, ces malheureux, auxquels il était défendu de quitter leur tanière, n'entendaient autour d'eux que des malédictions; leurs repas, leur sommeil, tous les actes de leur vie, se passaient dans le même endroit, et sans qu'il leur fût permis de chercher un peu de soulagement dans un changement de posture.

Après avoir vainement visité les îles voisines, dans l'espérance d'y trouver le reste des mutins,

la Pandore perdit, dans la traversée, sa chaloupe et deux canots ; trois mois furent consacrés à cette exploration inutile ; une brume épaisse couvrait la mer, et le 29 août, le vaisseau venant à frapper la barre de corail qui borde la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, ne tarda pas à faire eau de toute part. Enfoncée et comme clouée dans cette barre de corail, *la Pandore* tournait sur elle-même, et battait alternativement le rocher de tribord et de babord, à mesure que le flot la frappait. On fit jouer les pompes, mais le navire fut bientôt fracassé. Les prisonniers avaient, dans leur désespoir, rompu leurs fers, et, au moment où le capitaine passait près de l'ouverture qui leur servait de fenêtre et de porte, ils le supplièrent de les laisser libres dans ce moment terrible, et de leur permettre au moins de concourir, autant qu'il serait en eux, au salut du navire. Edwards fut assez cruel pour ordonner que les prisonniers fussent de nouveau chargés de fers. Cette situation dura jusqu'au matin ; pendant que le navire oscillait régulièrement avec les vagues et se détruisait lui-même en frappant le banc de corail, les prisonniers n'avaient devant les yeux que la mort ; l'espérance d'échapper au naufrage, par quelque accident imprévu, leur était même arrachée. Tous les préparatifs d'Edwards et des officiers étaient faits pour abandonner le navire prêt à périr ; nul n'avait encore songé aux malheureux que renfermait le cachot de l'entre-pont.

Cependant, leurs cris aigus ayant attiré l'attention de quelques matelots, on pria le capitaine d'avoir pitié d'eux. Il choisit, parmi ces prisonniers, trois des plus vigoureux, Norman, Macintosh et Coleman, et leur ordonna de sortir pour aider leurs camarades et travailler aux pompes; les autres ne purent obtenir la même grace; on doubla, au contraire, les sentinelles, et on leur intima l'ordre de faire feu sur le premier qui tenterait de s'échapper. Le vaisseau sombrait, et ces malheureux allâient périr dans leur cachot, quand un matelot, chargé de la garde des clefs, eut compassion des prisonniers; avant de se jeter à la mer, il laissa tomber dans la *boîte de Pandore* les clefs des cadenas qui attachaient les chaînes. Un mousse, nommé William Moulter, leur porta secours au péril de sa propre vie; il les aida à travers les barreaux, en s'écriant: « Ou je les tirerai d'ici, ou j'irai au fond avec eux! »

Stewart, Jean Summer, Richard Kinner, Henri Hillbrant, périrent chargés de leurs menottes. Déjà l'on n'apercevait plus que la pointe des mâts, quand dix des prisonniers, et entre autres le jeune Heywood, parvinrent à saisir quelques planches et quelques agrès brisés qui les jetèrent sur un petit banc de sable, à peu de distance de l'écueil. Quatre-vingt-neuf matelots de *la Pandore* avaient péri; le reste se trouvait réuni sur le banc de sable.

Ce fut là que l'on parvint à construire, avec les

débris, de nouvelles chaloupes. La chaleur du soleil, sa réverbération sur les sables, la soif ardente qui dévorait les matelots, la fièvre qu'excitait chez eux l'eau salée qu'ils avaient bue, rendaient leur situation insoutenable. Plusieurs matelots moururent dans d'affreuses convulsions. Quatre canots, fabriqués par eux, emportèrent à la fois les débris de l'équipage et ceux des prisonniers qui survivaient; ils avaient à faire une traversée d'environ 330 lieues; ils l'accomplirent non sans peine et sans fatigue. Le 7 novembre, ils débarquèrent à Batavia; les prisonniers n'y furent pas mieux traités qu'ils ne l'avaient été à bord. On les tint rigoureusement enfermés dans un cachot humide, d'où ils passèrent à bord d'un navire hollandais. Pendant tout ce temps, on ne leur donna pas de vêtemens; ils ne couchèrent que sur des toiles à voile, presque toujours mouillées; à peine quelques alimens malsains leur furent-ils accordés; et ce long supplice ne se termina que pour se changer en une captivité de quatre mois à Spithead, d'où ils sortirent pour paraître devant la cour martiale.

Cette cour s'assembla, le 12 septembre 1792, sur le pont du vaisseau de guerre *le Duc*. A l'exception du jeune Heywood, issu d'une famille honorable, et dont l'éducation avait été élégante et soignée, les accusés inspiraient peu d'intérêt au peuple, qui attendait avec anxiété le résultat du jugement.

Trois d'entre eux, Norman, Coleman et Macintosh, avaient été forcés, malgré une résistance obstinée, de rester sur le pont; Bligh avait déclaré qu'ils étaient innocens, leur salut était certain; les autres avaient trempé certainement dans un complot que la voix publique réprouvait avec horreur. C'était sur Heywood que tous les regards se fixaient: il résulta de la déposition de tous les témoins que, pendant l'action à laquelle il était accusé d'avoir pris part, Heywood, frappé d'une espèce de stupeur, était resté immobile et tremblant; que la crainte de s'embarquer sur une chaloupe près de périr l'avait empêché de manifester, dès le commencement, le désir d'accompagner son capitaine; mais qu'ensuite les révoltés s'opposèrent au dessein qu'il venait de former trop tard. Un jeune sous-lieutenant, rival de Heywood, fut le seul dont le témoignage l'accusât de complicité avec Christian. Le capitaine Bligh aussi l'accusait; lors de son débarquement à Portsmouth, la mère de Heywood lui avait écrit pour savoir de lui quelle part son fils avait pu prendre à la révolte de *la Bienfaisance*. Sa lettre, dictée par la tendresse et les angoisses d'une mère, n'avait pu toucher le cœur du capitaine qui, dans sa vie, ne s'est jamais démenti, et que les plus rudes leçons n'ont pas corrigé de cette inhumanité, si cruellement punie par Christian et ses complices. Il avait répondu à la veuve Heywood

que son fils était coupable, et qu'il mourrait de la mort des malfaiteurs si la marine anglaise parvenait à le saisir.

Pierre Heywood, malgré sa défense ferme, modeste, calme, pleine de dignité et de candeur, fut condamné à mort, ainsi que Morisson, Ellison, Burkitt, Millwards et Muspratt; les autres furent acquittés. La sentence portée contre Heywood parut généralement sévère jusqu'à la barbarie; des réclamations et des requêtes nombreuses demandèrent sa grace; les juges eux-mêmes signèrent une supplique en sa faveur. Le roi fit grace à Heywood, Morisson et Muspratt; le jeune Heywood, rendu à sa famille, passa depuis vingt-sept ans sur mer, donna des preuves multipliées de bravoure et d'habileté, et mourut capitaine en activité, en 1831, au moment où un nouveau grade allait lui être conféré. Les condamnés furent pendus aux trois mâts du vaisseau de guerre *le Brunswick*.

Vingt ans s'étaient passés; Christian, ses complices et son crime étaient oubliés quand un vaisseau américain fut jeté contre une de ces îles entourées d'écueils, dont la mer Pacifique est remplie. Le vaisseau échappa au naufrage; mais quel fut l'étonnement du capitaine quand il trouva une colonie anglaise, établie dans l'île Pitcairn! Trente-sept personnes, y compris les enfans et les femmes, composaient une république patriarcale, dont le chef était John Adams (jadis Smith), l'un des ré-

voltés de *la Bienfaisance*. Le capitaine américain communiqua aux autorités anglaises ce curieux document, auquel on fit peu d'attention ; la guerre contre Napoléon absorbait toute l'énergie du gouvernement britannique.

En 1814, la frégate anglaise, *le Breton*, trouva la colonie augmentée de trois personnes. « Quelle » qu'ait été la conduite de John Adams, dans la » malheureuse révolte de *la Bienfaisance*, dit le ca- » pitaine anglais, c'est aujourd'hui un vieillard » vénérable, dont la conduite est digne d'admira- » tion. »

Peu de temps après, le capitaine de la frégate *le Tage*, M. Pipon, crut découvrir une île nouvelle lorsqu'un bâtiment fut en vue de l'île Pitcairn, mal indiquée dans toutes les cartes (*). Après avoir jeté l'ancre, l'équipage se disposait à mettre pied à terre ; au milieu de plantations régulières et de jardins bien dessinés, le capitaine aperçut plusieurs indigènes, portant leurs canots sur leurs épaules, et descendant du sommet d'une colline ; bientôt l'un de ces canots fut à flot ; deux bras vigoureux agitèrent les rames, et l'esquif toucha le flanc du navire. Alors le rameur, jeune homme de la plus belle figure et de proportions athlétiques, s'écria

(1) Cette île est située dans la mer du Sud, par les 135° 41' de longitude et les 25° 2' de latitude ; elle est à 150 lieues de l'île de la Pentecôte.

d'un ton décidé et en excellent anglais : « Allons, » braves gens, jetez-moi un câble, s'il vous plaît ! »

Les matelots, extrêmement étonnés d'entendre un indigène des îles de la mer Pacifique leur adresser la parole dans leur langage, s'empressèrent de lui jeter un câble ; il le saisit, s'élança sur le pont, et se trouva au milieu des matelots et des mousses qui ne pouvaient revenir de leur surprise : « Qui » êtes-vous ? lui demanda-t-on de toute part. » — « Je me nomme Mercredi-Octobre Christian, fils » de Fletcher Christian et d'une mère otaïtienne ; » je suis né le mercredi, 6 octobre, et l'on m'a » donné pour nom de baptême la date de ma nais» sance. »

Conduit devant le capitaine, ce jeune homme entra dans de longues explications, et donna des renseignemens sur le sort des autres révoltés de *la Bienfaisance*. Il avait alors vingt-quatre ans. Le capitaine, se fiant à lui, le pria de le conduire dans l'intérieur de l'île, dont les abords sont si difficiles, que la plus légère chaloupe se glisse avec peine à travers le dédale de roches aiguës qui lui servent de rempart.

Le capitaine débarqua, sous la direction de Mercredi-Octobre Christian, et fut accueilli par le vieux John Adams, de la bouche duquel il apprit les détails que nous avons donnés plus haut sur les compagnons de Christian, leurs querelles sanglantes et leur mort funeste. Cette colonie se

composait alors de quarante-six personnes. Le capitaine Pipon, après avoir rassuré John Adams sur la crainte qu'il avait qu'on l'arrachât à sa famille, quitta l'île, émerveillé du spectacle offert par une population paisible, naïve et vertueuse.

En 1830, il y avait soixante-dix-neuf personnes dans l'île. On ne peut s'empêcher de ressentir un vif intérêt pour cette colonie naissante, dont le terrain fut arrosé du sang humain, dont le massacre et la révolte ont jeté les premiers fondemens, et dont le développement, favorisé par le hasard, a transporté au sein de la mer Pacifique le langage et les arts de l'Europe. Ce qui doit surtout étonner, dans ces étranges combinaisons de la Providence, un meurtrier aura jeté les bases de ce nouvel empire; un matelot révolté contre un capitaine sera le père, le bienfaiteur et le législateur vénéré d'une société laborieuse, active, paisible, dont la destinée future peut l'environner de puissance et de grandeur.

INCENDIE

DU VAISSEAU ANGLAIS LE KENT.

1825.

Ce fut le 19 février, par un vent frais du sud-est et une belle matinée d'hiver, *le Kent*, navire de la compagnie des Indes, passa en vue des créneaux de Sandow et de Walmer, dans les Dunes. Vingt officiers et trois cent quarante hommes du 31e régiment, soixante-six enfans, quarante-trois femmes, vingt passagers et cent quarante-huit marins, encombraient son bord. Mais ce magnifique bâtiment, du port de treize cent cinquante tonneaux, bondissant fièrement sous l'éperon de la manœuvre et au commandement de Henri Cobb, s'avançait, toutes voiles dehors, dans la Manche, et glissait avec majesté vers l'Atlantique. Ce premier élan ne s'arrêta que dans le golfe de Biscaye, où le mauvais temps, ordinaire à ces parages dans l'équinoxe, surprit et fatigua *le Kent* de manière à le forcer de mettre à la cape huit jours après son départ. La tempête se montra même si furieuse, que les grandes voiles furent carguées, ainsi que les vergues de perroquet.

On ferma les fausses fenêtres de poupe; on tendit un cordage sur le pont, et les soldats de quart y furent attachés. Le 2 mars, à midi, les chaînes de haubans plongeaient déjà de plusieurs pieds dans la mer.

A ce moment du danger, et par un très fort roulis, il arriva qu'un officier, accompagné de deux matelots, descendit à fond de cale, une lampe de sûreté à la main, pour faire sa ronde. La lampe brûlait mal : s'étant aperçu qu'une des barriques d'eau de vie était dérangée, il ordonna aux marins de chercher des coins pour la caler; mais, pendant leur absence, le vaisseau ayant éprouvé une violente secousse, l'officier de quart laissa malheureusement échapper sa lampe, et, dans son empressement à la ramasser, lâcha la barrique. Cette pièce s'effondra; la liqueur baigna la mèche de la lampe, et les flammes s'allumèrent.

D'abord l'évènement n'alarma personne. Malgré les légers tourbillons qui sortaient de l'écoutille, M. Spence, le lieutenant de quart, le capitaine Cobb et les autres officiers donnèrent avec tranquillité leurs instructions à l'équipage pour qu'on éteignît promptement l'incendie. Les marins et la troupe y travaillèrent sans relâche; on joua des pompes; on inonda l'entre-pont; on y jeta des voiles mouillées et des hamacs; tout cela fut inutile. L'eau semblait alimenter l'ardeur des flammes; les voiles et les hamacs brûlaient malgré leur humidité. Les barriques défoncées remplirent bientôt la cale d'un feu

liquide ; aux vapeurs bleuâtres de l'eau de vie succédèrent des torrens d'une fumée épaisse et noire qui se fit jour sous les pieds mêmes des travailleurs épouvantés ; les quatre écoutilles devinrent les quatre bouches de cette fournaise, et d'un bout à l'autre du vaisseau la fatale nouvelle serra tous les cœurs. Une voix sinistre s'écria : « Le feu aux câbles ! » Ce fut le coup de grace. Une forte odeur de goudron qui se répandit sur le pont du navire signala la dernière crise du danger. Il ne restait plus aucune espérance.

Dans cette terrible extrémité, le capitaine Cobb n'hésita pas un seul instant à pratiquer des voies d'eau, à déblayer les écoutilles et à ouvrir les sabords de la batterie basse, afin de mettre le feu aux prises avec la mer. Rien d'épouvantable comme le bouleversement qui suivit l'exécution de cet ordre. A peine les sabords étaient-ils ouverts, que les flots, s'engouffrant avec rage entre les flancs du vaisseau, le déchirèrent dans ses entrailles, le secouèrent effroyablement et long-temps comme une frêle embarcation ; les cloisons furent brisées et emportées, ainsi que les caisses les plus lourdes, des cadavres violemment ravis aux derniers embrassemens. Pénétrés d'horreur, prévoyant à ce spectacle une explosion prochaine ou un naufrage anticipé, se débattant dans l'eau, étouffant au milieu de la fumée, ou se tordant sous les flammes, les hommes du *Kent* voyaient, repoussaient, acceptaient la mort de

toute part et sous toutes les formes. Ce n'était plus une lutte, un combat; c'était une agonie lente, calculée, impitoyable. Mais le navire s'en allait si rapidement, que le capitaine préféra l'explosion au naufrage. On referma les sabords, on boucha les écoutilles, la mer fut chassée de partout; elle se retira en grondant, et le feu reprit son empire. L'incendie rongeait en silence.

Alors commença une scène de désolation inexprimable. Le pont était couvert d'une foule de six à sept cents créatures humaines, haletantes, éperdues; celles-ci tourmentées encore par le mal de mer, celles-là presque nues; les unes cherchant un père, un mari, un enfant; les autres ne les retrouvant plus, et se roulant dans la douleur. Il y en avait, parmi ces hommes, de résignés, d'immobiles, de stupides; il y en avait de frénétiques et de railleurs. Quelques femmes étaient agenouillées dans les chambres, où elles priaient avec leur jeune famille et lisaient l'Écriture Sainte. Les repentirs, les abjurations, les confessions, les aveux, se récitaient et s'exhalaient tout haut, comme si les pécheurs étaient en démence. Les soldats les plus éprouvés et les plus vieux matelots se taisaient, mais d'un air sombre; ils se rapprochaient de la soute aux poudres. Là, l'explosion ne manque jamais un homme. On n'y saute pas, on y disparaît. Les caractères doux, les ames tendres, avaient un désespoir plus pieux et plus réfléchi. On vit un jeune

officier, plein d'espérances, prendre une boucle de cheveux dans un porte-feuille, et la placer sur son cœur. Un autre, s'étant procuré du papier, écrivit à son père quelques lignes, qu'il renferma soigneusement dans une bouteille. Chacun se préparait à la mort, et la mort s'approchait.

Cependant un matelot, perché au petit mât de hune, dévorait la surface de l'Océan, et cherchait avidement les traces d'un navire. Tous les regards étaient fixés sur cet homme. Mais voilà qu'il agite son chapeau, que sa main s'étend à l'horizon, et du mât de hune, ce cri inespéré tombe à la foule : « Une voile sous le vent ! » Cette voile, c'était *la Cambria*, capitaine Cook, petit brick de deux cents tonneaux, en route pour la Vera-Cruz, ayant à bord une centaine de mineurs du comté de Cornouailles, et les employés de la compagnie anglo-mexicaine ; cette voile, c'était un vaisseau anglais comme *le Kent*, un équipage anglais comme l'équipage du *Kent*. *Le Kent* allait au Bengale, en Chine ; *la Cambria* voguait lestement vers l'Amérique. A cette nouvelle, les naufragés, ou plutôt les incendiés, hissent le pavillon de détresse ; on tire le canon, on aperçoit le brick en vue, sous le misaine et les trois huniers. A son tour, *la Cambria* hisse le pavillon anglais ; elle s'émeut aux tourbillons de fumée qui s'échappent du volcan ; elle déploie toutes ses voiles au vent, elle accourt au bruit du canon d'alarme. Bientôt, pour éviter le feu des

batteries qui partaient au fur et à mesure de l'incendie, pour éviter l'explosion que tout le monde attendait à genoux, on la voit se mettre en panne à distance, et tendre les bras au malheureux équipage du *Kent*. Les circonstances du transbordement furent déchirantes.

Le capitaine Cobb, le colonel Fearon et le major Mac-Grégor tenaient conseil sur la dunette ; un lieutenant vint leur demander dans quel ordre les officiers quitteraient le vaisseau. « Dans l'ordre des funérailles, » répondit le major. Vers deux heures donc, une procession lugubre s'avança des chambres d'arrière sur les abords; on n'entendait pas un cri, on prononçait à peine une parole ; les plus petits enfans même cessaient de pleurer.

Les officiers étaient debout, l'épée nue à la main, auprès des canots, et protégeaient l'embarquement de la foule. Le sauvetage ne s'établit que très difficilement, pour tenir les premières embarcations en équilibre sur les lames furieuses, et donner toute facilité aux rameurs, les femmes et enfans furent entassés pêle-mêle sous les bancs au risque de les noyer. A leur retour, ne pouvant accoster *le Kent* bord à bord, les canots recevaient les victimes au moyen d'un cordage qui partait du haut de la poupe ; mais, comme la violence du tangage était extrême, les pauvres créatures plongeaient dans la mer, et souvent même ne reparaissaient plus. Là, un grand nombre d'enfans périrent ; une jeune femme ayant refusé d'a-

bandonner son père, que le devoir retenait au poste de l'honneur, faillit payer cher son dévouement, et disparut cinq ou six fois dans les vagues. Un soldat qui n'avait aucune famille se fit attacher autour du corps trois des enfans de ses camarades, et plongea dans la mer ; il échoua dans ses efforts pour gagner le canot, et on le hissa de nouveau à bord ; mais les enfans étaient morts. Un marin tomba du cordage dans l'écoutille, et fut à l'instant dévoré par les flammes ; un autre eut l'épine dorsale si complètement rompue, qu'il demeura plié en deux par la force du coup. Sur les six embarcations, trois furent submergées et brisées.

Le jour tombait, et les flammes augmentaient d'intensité. On suspendit encore à l'extrémité du gui de brigantine un second cordage, le long duquel les hommes devaient se glisser eux-mêmes pour atteindre les canots. Dans cette manœuvre, ils s'exposaient à être écrasés sur les plats-bords. Cemme l'explosion devenait imminente, on construisit aussi des radeaux avec des planches, des cages à poulets, des palans ; chaque marin ou soldat eut ordre de se ceindre les reins d'une corde, afin de pouvoir s'y amarrer. Au milieu de tous ces préparatifs, on admira la naïveté d'une recrue irlandaise, qui, ne trouvant pour amarre que la corde du hamac de son officier, par esprit de subordination, n'osa pas s'en servir ; ses scrupules étaient rares : la grande chambre qui, très peu d'heures avant la catastrophe, était le théâtre d'une

conversation amicale et d'une douce gaîté, offrait maintenant le plus douloureux spectacle ; on n'y voyait plus que des misérables, dont les uns étaient étendus sur le plancher dans un état d'ivresse brutale, tandis que les autres pillaient et buvaient encore. Les sofas, les commodes, les meubles les plus élégans, étaient brisés en mille morceaux épars, des oies et des poulets échappés de leur cage couraient çà et là, et un cochon qui avait trouvé moyen de sortir de son étable sur le gaillard devant se vautrait sur le tapis de Turquie magnifique dont la chambre du conseil était décorée.

Vers la fin de cette scène tragique, on remarqua que les malheureux qui restaient à bord, loin de manifester l'impatience de partir, témoignaient, au contraire, une répugnance invincible à suivre leur périlleux, mais dernier moyen de salut. Six heures du soir approchaient ; les ombres de la nuit rendaient plus éclatante la lueur du feu, et cependant *le Kent* n'était pas encore désert. Le bâtiment s'était déjà enfoncé de neuf à dix pieds au dessous de la ligne de flottaison, et à cette heure il baissait de deux pieds par voyage au brick. Malgré cet horrible avertissement, inactifs et pusillanimes, les traînards hésitaient ; il est vrai que les chances de l'embarquement étaient affreuses. Le gui de brigantine d'un vaisseau de la grandeur du *Kent*, dépassant la poupe de quinze à dix-sept pieds en ligne horizontale, se trouve, dans sa position naturelle,

à dix-huit ou vingt pieds au dessus de la mer; mais la furie des vagues et du tangage le relevait jusqu'à la hauteur de trente à quarante pieds. Il fallait donc atteindre la corde suspendue à l'extrémité du gui, et cette manœuvre exigeait autant de vigueur que d'adresse. La moitié des retardataires succomba dans la tentative.

Enfin, lorsque le dernier bateau, portant le capitaine Cobb, eut touché *la Cambria*, tous les sentimens demeurèrent comme suspendus au dénouement de la catastrophe. Ce spectacle ne se fit pas attendre. Les flammes, qui avaient gagné le pont supérieur et la dunette, montèrent avec rapidité au sommet de la mâture. Tout le bâtiment ne forma plus alors qu'une seule masse de feu dont le ciel semblait embrasé, et qui se réfléchissait sur les visages consternés de la foule, à bord du brick. Les pavillons de détresse, hissés le matin, flottèrent au milieu des flammes jusqu'au moment où les mâts qui les retenaient s'écroulèrent comme des rochers majestueux. Dans la nuit, le feu ayant gagné le magasin aux poudres, *le Kent* sauta, et les débris brûlans de l'un des plus beaux vaisseaux de l'Angleterre furent lancés dans l'espace. L'obscurité qui succéda à cet état funèbre sembla fermer sur les deux équipages réunis les portes d'un immense tombeau.

Il y avait un tel entassement à bord de *la Cambria*, que la vapeur des haleines fit craindre, un instant, que le vaisseau ne fût en feu, tandis que

l'impureté de l'air y était si forte, que la flamme d'une bougie s'y éteignait à l'instant. Sur le pont, les naufragés étaient obligés de rester, nuit et jour, dans l'eau jusqu'à la cheville du pied, à moitié nus et transis de froid. Des femmes et des enfans tombèrent en convulsions ; un retard de quelques jours en mer aurait infailliblement amené sur le brick la famine et des maladies pestilentielles. Heureusement, la violence du vent continua ; au risque de rompre ses mâts, le brave capitaine Cook pressa si noblement sa marche, que *la Cambria* fila bientôt neuf à dix nœuds à l'heure. Dans l'après-midi du jeudi, 3 mars, on entendit partir du haut de la hune le cri joyeux de : *Terre à l'avant !* Dans la soirée, on prit connaissance des Sorlingues, et, longeant rapidement la côte de Cornouailles, à minuit, le capitaine Cook jetait l'ancre dans le port de Falmouth.

NAUFRAGE

DU NAVIRE FRANCAIS L'OLYMPE

SUR LE RIVAGE DU DÉSERT DE SAHARA.

1827.

Le capitaine Quesnel, commandant le navire français *l'Olympe*, monté par vingt hommes d'équipage, partit du port de Brest, au commencement de septembre 1827, affrété par une maison de commerce du Havre, pour transporter à Buénos-Ayres des passagers embarqués au compte de cette république; ces passagers étaient au nombre de deux cent soixante-treize : c'étaient des familles d'artisans engagées par une société parisienne; elles portaient leur industrie à l'étranger, après avoir souscrit à la condition de payer, sur le produit de leur travail, le passage, dans le cours de cinq années, à dater de leur arrivée sur le territoire buénos-ayrien.

Le vendredi, 21 septembre, fut le jour fixé pour le départ du Havre; le vent soufflait de la partie sud-ouest. Le capitaine Quesnel fit embarquer tous

les passagers, et ordonna les préparatifs nécessaires pour appareiller; la joie était peinte sur le visage de quelques uns des passagers; ils rêvaient la fortune; d'autres, moins confians en ses faveurs, se dérobaient aux regards des curieux. L'équipage et les passagers halèrent le navire entre les portes du bassin, où le bateau à vapeur vint le prendre à la remorque pour le conduire jusqu'à la petite rade.

Nous appareillâmes, dit l'auteur de cette narration, témoin oculaire des évènemens que nous allons rapporter, avec une brise très fraîche; le capitaine fit serrer les perroquets, et nous louvoyâmes sous nos huniers et nos basses-voiles, pour nous tenir écartés de la côte. Pendant la nuit, le vent souffla avec violence de la partie du nord-ouest, ce qui nous obligea à rentrer le lendemain dans le port du Havre. Notre relâche ne dura que quatre jours, qui furent employés à remettre tout en ordre à bord, et à rétablir les passagers, dont la plupart avaient été très incommodés du mal de mer.

Le 26, nous sortîmes du port avec une bonne brise qui nous éloigna bientôt du rivage. La nuit approchait, et le froid commençant à se faire sentir, les passagers descendirent dans l'entre-pont, pour se mettre à l'abri : des cabanes y avaient été préparées pour les recevoir.

Le 27, nous eûmes connaissance de l'île d'Oues-

sant; nous la perdîmes de vue avant la nuit. Cette île était la dernière terre de France; nous lui fîmes nos adieux avec cette émotion qu'on éprouve en quittant sa patrie.

Le 10 octobre, le nombre des passagers se trouva augmenté par la naissance d'un enfant qui fut baptisé au milieu des tempêtes. Cet évènement fit quelque diversion à la monotonie du voyage.

Nous eûmes pendant sept jours une navigation pénible.

Le 17, nous aperçûmes les îles de Palme et de Fer. Nous gouvernâmes alors dans l'espoir de prendre connaissance de l'île Saint-Antoine.

Le 21, nous passâmes le tropique du Cancer avec beau temps. Un second baptême eut lieu; mais, cette fois, il fut presque général. Les passagers, qui jusqu'alors avaient été malades, commencèrent à se réjouir. Tout le monde prit part aux cérémonies dont le *bon-homme Tropique* faisait les honneurs; la nuit vint trop tôt mettre un terme au premier jour serein dont nous avions joui depuis notre départ. A regret on quitta le pont pour se livrer au sommeil! le ciel était si pur, la nuit si fraîche! Bientôt, pourtant, aux jeux les plus bruyans succéda le plus grand silence.

Le second, M. Caubrière, avait pris le quart. Le navire faisait bonne route, et il n'y eut rien de remarquable pendant ce laps de temps. A minuit,

M. Caubrière quitta le pont pour aller se reposer : il ne tarda pas à s'endormir ; mais ce sommeil fut de courte durée... Vers deux heures du matin, on crut apercevoir la terre ; une frayeur subite s'empara des matelots ; on courut à la chambre du second, et l'on ouvrit sa porte avec fracas, en criant : *La terre est devant nous!* Réveillé par ces cris, ce jeune homme se lève précipitamment, et vole sur le pont, tremblant que cette terre ne fût la côte d'Afrique, sur laquelle nous aurions été jetés, ou par les courans, ou par une déviation de boussole. Ses craintes n'étaient que trop bien fondées ; il reconnut que le danger était inévitable et que toute manœuvre devenait impossible et n'aurait pu nous soustraire au péril qui nous menaçait.

Le capitaine, éveillé en sursaut, courut aussi sur le pont pour reconnaître la cause de ce bruit épouvantable et pour rétablir l'ordre ; mais quel fut son étonnement en apercevant la terre à un mille de distance!

Atterré par un semblable contre-temps et voyant la perte presque certaine de son navire, il commanda quelques manœuvres qui furent inutiles : il était trop tard.

Bientôt le navire donna un coup de talon, un second s'ensuivit, et, malgré la promptitude que l'on mit à amener les voiles et à mouiller une ancre, l'erre que portait le navire le mit bientôt

dans les brisans du plain, où notre gouvernail se rompit...

A ce terrible choc, tous les passagers montèren en foule sur le pont, remplis d'effroi, et demandant la cause de cette violente secousse; ils ne tardèrent pas à apprendre qu'ils étaient échoués sur les côtes d'Afrique...... La terreur s'empara de tous les esprits.

Il s'ensuivit une de ces scènes de désespoir, d'autant plus affreuse, que trois cents personnes se voyaient menacées dans leur existence. Puis à cette scène de tumulte et d'horreur succéda un moment de silence, calme trompeur que pourrait confondre avec la résignation celui qui ne connaîtrait pas le cœur humain.

On parvint, non sans beaucoup de peine, à calmer un peu les plus timides, en leur montrant la terre qui était auprès de nous, et en leur faisant entendre que nous gagnerions le rivage à l'aide de nos embarcations, sans courir les risques de perdre la vie.

Le jour commençait à poindre lorsque nous découvrîmes les sables brûlans de l'Afrique. Le capitaine releva la position sur sa carte, et reconnut que nous avions été entraînés sur un banc, à l'entrée du golfe Saint-Cyprien, dans le désert de Sahara. On ne tarda pas à s'apercevoir que le navire était crevé, et que les deux pompes qui jouaient avec force ne pouvaient pas franchir l'eau qui y entrait :

ce fut alors que nous perdîmes tout espoir de le relever.

Le capitaine fit assembler les hommes de l'équipage, et demanda l'avis de chacun. Le second, qui jusqu'alors avait insisté et fait ses efforts pour qu'on relevât le navire, se rendit à l'opinion générale, qui était de songer aux moyens les plus sûrs et les plus expéditifs de gagner la terre, et par conséquent de sauver les passagers. La plus grande difficulté était de mettre les embarcations à flot par une mer si houleuse.

En attendant le jour, nous dépassâmes les mâts de catacois et de perroquet pour soulager le navire qui déjà donnait la bande sur tribord ; la mâture pouvait le faire coucher entièrement. Vers cinq heures du matin, tout fut disposé pour mettre la chaloupe à la mer, qui était alors si grosse, que chaque lame passait par dessus le pont. Le second, accompagné du maître d'équipage, s'y embarqua, et, après avoir croché les caliornes, on la mit à l'eau. A peine y était-elle, qu'elle fut remplie par une lame qui manqua d'enlever plusieurs hommes de dessus le pont. Cependant on parvint, non sans peine, à la faire dériver sous le beaupré, où on l'amarra fortement après l'avoir vidée.

Le capitaine, ayant résolu de faire un radeau, nous appela pour aider à le construire; nous remontâmes à bord pour accélérer ce travail. Tandis que nous étions occupés sur le pont, le capitaine s'aperçut

que la chaloupe se remplissait; il le dit au second, qui fut encore obligé de se jeter à la nage, avec un matelot, pour aller la vider.

Le radeau fut construit sur-le-champ avec des mâts de hune, de perroquet, des vergues, etc.; nous clouâmes dessus des planches, qui produisirent un très mauvais effet; car, aussitôt qu'il fut lancé en mer, elles furent enlevées par la force des lames.

Le second descendit sur le radeau avec quelques hommes qui savaient nager, pour le faire dériver sous le beaupré. Afin de le consolider pour qu'il pût résister aux vagues et aux courans, on envoya du bord des barriques, des mâtures de rechange, pour le faire flotter à fleur d'eau. Les hommes qui étaient dessus couraient le plus grand danger; à chaque instant, ils étaient couverts par les vagues, et sur le point d'être tués par les matériaux que nous jetions du bord, et que l'impétuosité de la mer renvoyait sur eux avec violence. Un espar tomba sur la tête du second et faillit l'écraser; il fut obligé de remonter à bord avec le secours de quelques personnes.

L'ardeur et le courage dont ce jeune homme était animé lui firent prendre à peine le temps de panser sa blessure. La vue des femmes éplorées qui l'entouraient, le sort affreux auquel tant d'infortunés étaient exposés, doublaient son énergie, et lui ôtaient le sentiment de sa propre douleur. Déjà il était sur l'avant du navire, lorsque les deux grelins cassèrent,

et le radeau fut jeté sur le rivage avec les huit hommes qui le montaient, et qui furent asssez heureux pour gagner la terre sans accident.

Cette fatale circonstance fit renaître le désordre parmi les passagers; tout notre espoir avait fui avec le radeau. Il ne nous restait plus d'autre ressource que d'envoyer à terre un va-et-vient au moyen de la chaloupe: nous essayâmes de le faire. Presque tout le reste de l'équipage s'embarqua dans la chaloupe, que nous laissâmes dériver au gré des flots, sur une bonne amarre que nous tenions à bord du navire. Lorsque nous la vîmes presque arrivée à terre, le calme se rétablit, et l'espérance commença à renaître. On reprit courage : les hommes, les femmes et les enfans travaillaient, à l'envi l'un de l'autre, à faire leurs préparatifs pour débarquer. Tout à coup, au moment d'aborder, une lame prit la chaloupe par le travers, cassa l'amarre que nous tenions à bord, et la fit chavirer. La chaloupe et les hommes furent jetés au plain.

Il est impossible de peindre ce que nous éprouvâmes en voyant nous échapper ce dernier moyen de salut. Cette perte nous fut plus sensible que la première, attendu qu'à l'aide de cette embarcation, nous aurions pu, sans danger, débarquer tout le monde; il fallut aviser à d'autres expédiens.

Le capitaine et le second, dans cette circonstance, conservèrent le plus grand sang-froid, et encouragèrent les passagers par leur exemple. En ce moment,

toutes nos ressources étaient épuisées, et il semblait impossible que le canot de porte-manteau qui était encore à bord pût nous être d'un grand secours. Nous essayâmes cependant, et nous le mîmes à la mer, monté par deux hommes de l'équipage; mais ce fut peine inutile : cette embarcation était trop faible pour résister à une mer si affreuse, elle chavira, et les matelots furent jetés à terre comme ceux de la chaloupe. Nous la halâmes sous le beaupré pour la vider. Le second y descendit, et voulut y essayer de nouveau, espérant mieux réussir que les autres; mais le capitaine s'y opposa, et le pria de remonter à bord, attendu que sa présence y était indispensable.

On fit embarquer un novice, le seul homme de l'équipage qui restait à bord, après nous être assurés qu'il savait nager, et un passager nommé Roche, qui demanda à l'accompagner; ce ne fut pas sans répugnance que nous y consentîmes; le canot étant bien amarré, nous le laissâmes dériver. Hélas! ce faible esquif, jouet des flots en fureur, ne tarda pas à éprouver le même sort que la première fois : le novice gagna la terre à la nage; mais le passager, moins heureux, se trouvant pris sous le canot, périt à nos yeux, sans qu'il fût en notre pouvoir de lui porter secours.

Cette perte fut vivement sentie.

Persister à se servir de cette embarcation, c'était exposer à une mort certaine quiconque y descendrait;

aussi nous l'abandonnâmes pour construire un second radeau. Le mât d'artimon fut coupé et jeté à la mer. Le second fut obligé de monter *en haut*, puisque nous n'avions plus de matelots à bord, pour envoyer la grande vergue, qui, à l'aide de quelques personnes, fut lancée à l'eau; ensuite il descendit sur la vergue pour l'amarrer avec le mât d'artimon. Cet ouvrage achevé, il remonta à bord. Tandis que tout le monde s'occupait à amener la vergue du grand hunier, un passager descendit furtivement sur le mât d'artimon, coupa les amarres de la grande vergue, et se laissa dériver dessus; nous ne nous en aperçûmes que lorsqu'il ne fut plus temps de la retenir à bord. Après avoir été long-temps ballotté par la mer, il arriva à terre sain et sauf.

Le capitaine, s'étant aperçu que l'aussière qui tenait le mât d'artimon était presque coupé, fit descendre le seond pour l'assujétir. Comme la journée s'avançait, il résolut de se servir seulement du mât d'artimon pour envoyer tout le monde à terre. Cet expédient faillit coûter la vie à plusieurs personnes; mais, avant de se hasarder sur ce mât, le second attacha des cordes de distance en distance pour amarrer chaque personne, de crainte qu'elles ne fussent enlevées par les vagues. Cette besogne ne se fit pas sans beaucoup de peine; car à chaque lame il était soulevé et jeté entre le mât et le navire, où il fut tellement froissé, qu'il avait le corps tout meurtri. Au moment de finir ces préparatifs, il reçut un

coup qui le renversa, et l'on n'eut que le temps de le monter à bord. Nous lui prodiguâmes tous les soins que la reconnaissance peut inspirer à des malheureux qui comptaient sur l'adresse et le courage de ce jeune homme pour conserver leur existence.

Il y avait encore beaucoup à craindre pour ceux qui s'exposeraient sur ce mât, sans cesse agité par une mer en courroux, et dont le peu de solidité ne donnait pas beaucoup d'assurance aux hommes même les plus hardis. Comment donc débarquer des femmes et des enfans, et les y attacher, puisque le second, qui était un marin éprouvé, n'avait pu y résister ? Il fallait cependant essayer. Alors quatre hommes se hasardèrent à descendre et à s'attacher sur le mât d'artimon. Cette mesure, bien que nécessaire, faillit leur coûter la vie; car le poids de leurs corps fit aussitôt chavirer le mât, et ils auraient tous infailliblement péri, si l'intrépide Caubrière ne se fût jeté à la mer pour les secourir.

Le capitaine ne voulut exposer la vie de personne : il chercha encore à envoyer un va-et-vient. Tandis qu'il s'occupait à installer ce qui était nécessaire, le second descendit dans la chambre pour y prendre quelques alimens.

Un des passagers, nommé Guilbert, profita de ce moment pour attacher sa femme et ses deux enfans sur un panneau d'écoutille, et les mettre à la mer, dans l'espérance qu'ils seraient poussés par les vagues sur le rivage. Ce malheureux père fut

trompé dans son attente : il eut la douleur de voir périr sous ses yeux ce qu'il avait de plus cher au monde. A cette nouvelle, le second sortit précipitamment de sa chambre pour aller les secourir ; mais il était trop tard : le panneau était déjà chaviré, et trop loin du navire pour qu'il fût possible de les sauver. Les cadavres des trois victimes de cette imprudence furent jetés à terre sans aucun mouvement. Les passagers et les marins qui étaient sur le rivage cherchèrent à les rappeler à la vie ; mais ils avaient cessé d'exister !

Dans une semblable position, l'homme n'est pas tellement égoïste que le malheur d'autrui ne vienne exciter sa sensibilité ; mais les momens en sont de courte durée. Une larme fut donnée à ces infortunés, et chacun reprit son travail ; car la nuit approchait, et les ténèbres sont ce qu'il y a de plus affreux dans un naufrage.

Le capitaine ayant réussi à envoyer un va-et-vient à terre, le maître d'équipage l'amarra sur la chaloupe, qui fut de rechef lancée à la mer, et que nous halâmes à bord.

Il fallut procéder à l'embarquement, ce qui était très difficile. Pour cela, nous rentrâmes le bout dehors du grand foc, que nous inclinâmes sur l'avant du navire, pour servir à embarquer le monde. Comme nous l'avons dit plus haut, il n'y avait plus de matelots à bord : le second fut obligé de descendre dans la chaloupe pour y recevoir les passa-

gers ; les enfans étaient enfermés dans des sacs. La frayeur et leurs cris alarmaient vivement leurs mères : plusieurs d'entre elles, oubliant toute prudence, voulaient se précipiter dans la chaloupe, malgré les efforts qu'on faisait pour les repousser : c'était une confusion épouvantable.

Cependant, à force de remontrances, le capitaine parvint à rétablir l'ordre. Dans la précipitation de l'embarquement, plusieurs personnes tombèrent à la mer, et ne durent leur salut qu'au courage du second, qui se jeta à la nage pour les ramener à la chaloupe.

Après onze voyages successifs, M. Caubrière fut obligé de descendre à terre : il venait de recevoir un coup à l'œil droit, et l'excès de la fatigue le rendait incapable de continuer son service. Le maître d'équipage, qui le remplaça, ne fit que trois voyages, après lesquels il embarqua un matelot qui n'eut pas le courage d'en faire plus d'un. Il retourna dire au second de faire embarquer qui bon lui semblerait : il ne voulait plus s'en charger, parce qu'il y avait de trop grands risques à courir.

Le second allait encore se rembarquer, lorsque le capitaine fit haler la chaloupe à bord. Un inconvénient que cet officier n'avait pas prévu, c'est que les femmes et une partie des hommes ne pouvaient pas s'embarquer seuls dans la chaloupe : il fut donc obligé lui-même d'y descendre pour les recevoir, afin de continuer l'embarquement, qui devenait de

plus en plus pénible et difficile par l'obscurité et le manque d'hommes accoutumés à cet ouvrage. Son dévouement faillit lui coûter la vie ; car à peine avait-il le pied dans la barque, qu'une lame déferla par dessus le navire, fit casser l'amarre du va-et-vient par le tangage (ou coup de ressac), et la chaloupe fut jetée au plain avec le capitaine et cinq passagers qui s'y étaient embarqués. Ils furent cependant assez heureux pour ne recevoir aucune blessure, quoiqu'ils courussent le danger d'être écrasés contre le navire.

Comme il était alors tout à fait nuit, nous amontâmes la chaloupe, nous promettant de finir le débarquement le lendemain.

La plus grande agitation régnait parmi les passagers à bord. Ils craignaient que nous ne les abandonnassions sur le navire, qui menaçait à chaque instant de s'ouvrir. Ses craquemens, le mugissement des flots, les lamentations et les cris des femmes et des enfans, au milieu d'une nuit obscure, tout portait dans notre ame une frayeur mortelle ! Un père appelait son fils à son secours ; une mère, ses enfans qui pleuraient sur le rivage; une femme, à genoux sur le pont, et tremblante sur le sort de son mari, lui adressait un dernier adieu !

Pendant que cette scène d'épouvante et d'effroi se passait à bord, une autre, non moins triste, avait lieu sur le rivage. Le second avait fait creuser des trous dans le sable brûlant, pour y déposer les

restes de madame Guilbert, ceux de ses deux enfans et d'un autre passager qui venait d'expirer sur le rivage. Ce devoir religieux fut rendu à ces infortunés avec le plus profond recueillement. La consternation était peinte sur tous les visages.

J'étais du nombre des personnes débarquées à terre. Le capitaine avait exigé que j'y fusse pour faciliter le débarquement. Je distribuai entre mes compagnons d'infortune les provisions que le flot nous apportait du navire déjà tout crevé : chacun deux fut suffisamment pourvu pour faire un repas.

Nous avions le plus grand besoin de repos : le lieu où nous nous trouvions n'était guère propre à nous en faire goûter les douceurs. A la chaleur la plus ardente avait succédé le froid le plus vif ; nos vêtemens, mouillés d'eau de mer, glaçaient nos membres engourdis par la fatigue : il fallut se résoudre à se coucher sur le sable, auprès des feux que nous avions allumés.

Cette nuit fut cruelle. Le lendemain, au point du jour, nous nous approchâmes du capitaine en lui demandant à délibérer sur le parti que nous devions prendre.

Il fallait nécessairement adopter une prompte détermination : chacun manifesta librement sa pensée. En faisant route vers le nord pour atteindre l'une des villes du royaume de Maroc, nous ne pouvions éviter d'être pris par les Maures, qui nous auraient fait souffrir des tourmens mille fois

plus redoutables que la perte de notre existence, en nous réduisant à un affreux esclavage.

Si nous tournions nos pas vers le sud pour gagner le Sénégal, nous avions des rivières et des déserts immenses à traverser, des montagnes à gravir, des peuplades à combattre, la faim et la soif à redouter.

Ce dernier parti était celui qui offrait le plus de chances favorables : nous l'aurions adopté, malgré tous ces obstacles, si nous n'avions eu avec nous des vieillards, des femmes et des enfans, incapables de supporter tant de fatigues.

Quel est l'homme assez fort, assez courageux pour entreprendre un voyage de deux cents lieues, sans vivres et sans eau, sous un soleil brûlant, et dans des sables où l'on est, à chaque instant, menacé d'être englouti ?

Cette réflexion nous fit renoncer au projet de franchir cet immense espace, et nous décidâmes, presqu'à l'unanimité, que le capitaine s'embarquerait dans la chaloupe avec six hommes pour aller au Sénégal y rendre compte de notre position, et qu'il expédierait de là un ou plusieurs bâtimens pour nous transporter où il jugerait convenable. Ce moyen nous paraissait d'autant plus facile, que nous pouvions recueillir assez de provisions sur le bord pour vivre pendant son absence.

Nous avions encore à craindre que la nouvelle de notre naufrage ne se répandît dans l'intérieur, et que les Maures ne vinssent nous attaquer. De

crainte de surprise, nous nous armâmes le mieux qu'il nous fut possible. On verra, par la suite, que cette précaution aurait pu ne pas être inutile.

Aussitôt qu'il y eut possibilité de le faire, le second se mit à la mer pour aller à bord du navire, qui s'était beaucoup approché pendant la nuit : il ne perdit fond qu'à une très petite distance du bâtiment. Dès qu'il y fut arrivé, il fit jeter à la mer une grande partie des effets et des vivres ; ensuite il disposa en forme de radeau quelques espars et des planches qui étaient restés dans l'entre-pont. Nous ne cessions de regarder dans le lointain, espérant toujours découvrir quelque navire. Au moment où nous nous disposions à mettre le radeau à la mer, nous distinguâmes au large une voile qui venait vers nous. Nos yeux, attachés sur ce bâtiment, le suivaient avec anxiété ; déjà nous nous voyions sauvés, nos cœurs bondissaient de joie, et l'espérance brillait sur le front de tous les naufragés. Intimement persuadés qu'on nous avait vus, nous regardions notre délivrance comme certaine : nous bénissions Dieu de nous avoir envoyé ce secours inespéré. On mit les pavillons en berne pour signaler notre détresse. Le second, après avoir fait lancer le radeau, vint rendre compte au capitaine de la position du navire, et lui demander à faire réparer la chaloupe ponr tâcher d'aller à la rencontre du bâtiment que nous avions

aperçu. Notre espérance fut cruellement déçue : au bout d'une demi-heure, il changea de direction, heureusement pour peu de temps; car nous le vîmes bientôt mettre en panne, et, un instant après avoir fait cette manœuvre, deux de ses embarcations se dirigèrent vers nous. Comme elles ne pouvaient aborder au lieu où nous avions fait naufrage, elles firent voile vers un point de la côte éloigné de nous d'une demi-lieue environ, parce que la mer y brisait moins que sur la plage où nous étions. Le capitaine s'y rendit aussitôt, et il apprit que le navire en vue était la goëlette de pêche *la Foi*, de l'île de Palme, qui, nous ayant aperçus, était venue nous porter secours. Le capitaine se fit porter à bord pour parler au commandant de la goëlette, qui nous promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour nous être utile ; il ajouta qu'il ne pouvait nous prendre à l'endroit où nous nous trouvions, parce que la mer y était toujours grosse, mais que nous devions nous rendre, sans différer, à un petit havre nommé *la Roquette*, situé à huit lieues plus au sud ; que là nous pourrions nous embarquer facilement, et sans courir aucun risque.

Le capitaine Antonio (c'était le nom du commandant de la goëlette) nous envoya sur-le-champ deux Espagnols de son bord, pour nous rendre compte de ce qui avait été décidé, et nous servir de guides. Ils nous invitèrent à partir sans délai, afin de ne pas retarder l'embarquement.

Tout fut disposé pour ce voyage. Nous voulùmes faire prendre des vivres à chacun ; ils nous en détournèrent, en disant qu'il serait imprudent de nous charger trop, parce que le chemin était très pénible, et qu'il y avait à craindre les attaques des Maures. Pour rendre notre cortége plus imposant en cas d'agression de la part des féroces habitans de ces contrées, nous donnâmes aux femmes des habits d'homme dont elles se vêtirent, et, nous étant armés le mieux qu'il nous fut possible, nous nous mîmes en route sans penser à ce qui pourrait arriver en chemin.

Nous partîmes au nombre d'environ deux cents, laissant au camp du navire le maître d'équipage et quelques passagers qui s'occupaient à ramasser les vivres que le flot jetait sur le sable. Ils ne parvinrent à débarquer ceux qui étaient restés à bord que quatre jours après notre départ. Nous marchâmes toute la journée, et la nuit nous fûmes obligés de nous arrêter ; car les femmes et les enfans étaient excédés de fatigue. Nous passâmes le reste de la nuit sur une petite hauteur. Au point du jour, on se remit en route, et vers midi nous arrivâmes à l'endroit indiqué. Là, nous trouvâmes les deux embarcations de la goëlette qui nous attendaient ; une vingtaine d'enfans furent aussitôt embarqués : ils partirent tout de suite ; on leur recommanda de prier le capitaine Quesnel de nous envoyer de l'eau, car nous souffrions horriblement de la soif.

Au même instant, nous vîmes accourir un jeune homme qui venait nous apprendre qu'à une demi-lieue de nous se trouvaient deux femmes qu'il avait laissées mourantes ; il nous pria instamment d'envoyer quelqu'un à leur secours. Le second retourna sur ses pas, accompagné du jeune homme ; après une demi-heure de marche, ils arrivèrent à l'endroit où ces deux infortunées gisaient sans connaissance, exposées à l'ardeur du soleil. A l'aide d'un peu d'eau de Cologne qu'ils leur firent respirer, elles revinrent à la vie, se relevèrent avec beaucoup de peine, et s'acheminèrent lentement vers nous. A peine avaient-ils fait la moitié du chemin, qu'ils rencontrèrent, au détour d'un monticule de sable, quatre hommes revêtus de peaux, et armés de lances et de poignards. A cette apparition aussi soudaine qu'imprévue, le premier sentiment qu'ils éprouvèrent fut celui de la frayeur, parce qu'ils n'avaient aucun moyen de défense contre ces brigands. M. Caubrière, plus prompt à secourir l'humanité qu'à penser à sa sûreté personnelle, avait laissé au camp une paire de pistolets et un poignard dont il s'était armé en partant du navire. Mais les craintes furent bientôt dissipées : lorsque les Maures furent tout à fait près d'eux, ils déposèrent leurs armes à terre, et se mirent à genoux en leur faisant des signes d'amitié. Cet acte d'humilité rassura nos voyageurs ; ils continuèrent leur route, laissant derrière eux un petit paquet contenant deux robes

et d'autres effets de femmes, que les Maures ramassèrent, et dont ils parurent très satisfaits.

A leur arrivée, ils nous racontèrent cet évènement : plusieurs hommes voulurent courir après les Maures pour s'en emparer, de peur qu'ils ne portassent la nouvelle de notre naufrage dans l'intérieur, ce qui n'eût pas manqué de faire arriver quelques centaines de ces barbares. Comme nous n'étions que soixante-trois hommes armés de bâtons et de quelques poignards, M. Caubrière forma huit escouades, mit un chef à la tête de chacune d'elles, et nous assigna les postes que nous devions occuper en cas d'attaque.

Ces dispositions étaient terminées, quand arriva une embarcation qui remit à M. Caubrière une lettre du capitaine Quesnel, conçue en ces termes :

« Je vous envoie un peu d'eau ; je vais appareiller à l'instant pour aller chercher un autre navire, afin de pouvoir emporter le monde, et je serai de retour après demain. Prenez courage, soyez persuadé que je ne vous abandonnerai pas. Envoyez chercher des vivres à bord. Je vous recommande surtout d'être toujours armés, et de ne marcher qu'en force, de crainte des Maures qui sont dans l'intérieur. Les côtes ne sont habitées que par des pêcheurs qui ne sont pas à craindre. Tout à vous. »

Après la lecture de la lettre de M. Quesnel, nous prévîmes les maux qui allaient nous accabler : deux

cents personnes étaient abandonnées sur une plage stérile, et n'avaient pour toutes provisions, après deux jours d'abstinence, que trois barils d'eau.

Quelques uns étaient d'avis de retourner au navire ; mais les femmes et les enfans étaient trop fatigués pour faire de nouveau la route, ils auraient infailliblement succombé en chemin ; d'ailleurs il eût fallu revenir au bout de quelques jours. Le second nous proposa d'aller lui-même au camp du navire avec six hommes, pour y chercher des vivres ; mais nous le suppliâmes de rester avec nous : son courage et son beau caractère nous inspiraient une confiance sans bornes, et notre malheur nous eût semblé plus grand s'il nous eût abandonnés. Cinq hommes des plus robustes s'offrirent à lui pour ce voyage ; ils partirent en promettant de revenir avec des vivres et de l'eau pour soulager nos souffrances.

Ils se mirent en chemin au coucher du soleil, pour jouir de quelques momens de fraîcheur. L'un d'eux, nommé Hens, harassé de fatigue et épuisé par la soif, ne pouvant plus suivre ses compagnons, s'arrêta pour se reposer ; les autres continuèrent à marcher, croyant qu'il ne tarderait pas à les suivre : mais on n'a plus revu cet homme, quelques recherches que nous ayons faites pour découvrir sa retraite. Égaré, il aura été surpris par les Maures, quoiqu'il fût armé d'un fusil à deux coups, ou bien il sera tombé dans un des précipices qui bordent la route.

La nuit se passa assez tranquillement ; tout le

monde était à son poste. Vers six heures du matin, on vint nous prévenir qu'un enfant venait de mourir, de faim, sans doute. On l'inhuma dans un trou que nous avions fait inutilement dans le sable pour y chercher de l'eau.

La rosée du matin tombait abondamment. M. Caubrière nous fit étendre tout le linge que nous avions, afin de recueillir cette manne précieuse; ce moyen réussit, à notre grande satisfaction. Le nommé Pierre accourut vers nous avec de l'eau qu'il avait extraite de son linge en le tordant. Cet homme avait donné la veille quelques signes d'aliénation, attribuée à une longue exposition au soleil brûlant de cette contrée. Sa joie était si exaltée, qu'il devint fou sur le champ; il fut pendant deux jours dans un état affreux et difficile à dépeindre : nous pouvions à peine le contenir; il avait déchiré tous ses vêtemens, et, dans un état de nudité complète, il courait çà et là sur le rivage, en faisant mille extravagances. Plus de vingt fois il se jeta à la mer; il en fut toujours retiré par M. Caubrière. Enfin, le troisième jour, il nous échappa et disparut. Malgré toutes nos recherches, nous ne pûmes savoir ce qu'il était devenu; plusieurs passagers ont dit l'avoir vu s'enfoncer dans l'intérieur.

Toute cette journée se passa, comme la nuit précédente, dans les tortures de la soif et de la faim.

Le lendemain, 26 octobre, fut plus pénible encore.

Nous usâmes du même stratagème que la veille pour avoir de l'eau; mais la rosée ne tomba pas. Il y avait déjà cinq jours que nous n'avions mangé, et les femmes et les enfans mouraient d'inanition.

Un chien, compagnon fidèle de nos infortunes, nous avait suivis du bord, et languissait étendu sur le rivage ; la crainte qu'il ne devînt enragé nous fit résoudre à le tuer. A peine fut-il mort, qu'on le regarda avec des yeux de convoitise. M. Caubrière le coupa en morceaux et le distribua à chacun de nous ; en un instant, il fut dévoré tout sanglant ! ! !.... Mon cœur se soulève en pensant à ce mets exécrable.

Quelques heures après ce repas, qui nous parut délicieux, nous aperçûmes une embarcation qui venait le long de la côte, et qui se dirigeait vers nous. D'abord nous crûmes que c'étaient des naturels du pays qui venaient à la pêche dans la baie ; mais, en approchant, nous reconnûmes que c'était le canot d'une goëlette espagnole. Le capitaine Quesnel avait rencontré ce navire le soir même de son départ de la baie, et il avait prié le capitaine de nous procurer des vivres ; fidèle à sa promesse, il nous envoya douze livres de poisson salé, dont exacte distribution fut faite à l'instant même.

Les matelots espagnols repartirent tout de suite pour aller à bord de *l'Olympe* ; mais, en arrivant, l'embarcation chavira à deux encâblures du navire, et ils eurent beaucoup de peine à gagner la terre.

Quelques hommes furent envoyés à la découverte dans l'intérieur pour chercher de l'eau : ils firent inutilement plusieurs trous ; le sable était brûlant à plus d'un pied de profondeur.

Ils aperçurent dans le lointain la hutte d'un sauvage, qui prit la fuite à leur approche ; comme le jour était sur son déclin, ils résolurent de passer la nuit dans cette cabane, où ils ne trouvèrent pas même de l'eau. Le lendemain matin, ils en repartirent, emportant avec eux quelques ustensiles de chasse et une vieille marmite. En arrivant au camp, le second leur conseilla de reporter ces objets, qui ne nous seraient d'aucune utilité, et dont la soustraction pourrait exciter la colère des naturels : ils obéirent à cet ordre. Ces excursions furent sans résultat, car on ne vit que des loups et des chèvres sauvages dont on ne put s'emparer.

Vers le soir, cinq hommes arrivèrent du camp de *l'Olympe*, apportant du pain et deux bidons de vin. Ils nous apprirent la perte de Hens, et la désunion qui régnait au camp du navire.

Tandis que nous étions en proie aux horreurs de la faim et de la soif, ceux de nos compagnons qui ne nous avaient pas suivis se battaient pour se rendre maîtres des vivres et du vin que le maître d'équipage était chargé de surveiller, et se livraient à tous les excès de l'intempérance.

Le 27 au matin, nous reçûmes encore des vivres du bord ; ceux qui s'étaient chargés du vin l'avaient

bu en chemin. Ce secours nous fut inutile. Nous primes alors le parti le plus sûr ; ce fut d'aller nous-mêmes chercher du vin et de l'eau. M. Caubrière partit vers onze heures du matin avec douze hommes ; ils arrivèrent au camp de *l'Olympe* avant le coucher du soleil.

Ils rendirent compte de la position où nous nous trouvions, ce dont on fut très étonné, attendu la quantité de vin et d'eau qui nous avait été envoyée. On remplit des bidons et des barils, et on repartit sans délai. M. Caubrière revint au camp à une heure après minuit ; son arrivée fut pour tout le monde un vif sujet de joie.

Au point du jour, on fit une distribution de pain, de vin et de fromage ; il nous arriva encore de l'eau et du vin, ce qui nous permit de faire une seconde distribution vers le soir.

Le 29 se passa sans évènement remarquable.

Le 30 fut le jour de notre délivrance. Le second monta sur une petite hauteur qui dominait la mer, à l'extrémité de la pointe où nous étions campés ; il découvrit bientôt à l'horizon quatre goëlettes mouillées au large. Il descendit promptement nous apporter cette nouvelle. Tout le monde courut sur la hauteur ; nous vîmes sept embarcations qui se dirigeaient de notre côté, et nous reconnûmes le capitaine Quesnel.

Lorsqu'elles furent arrivées à terre, on concerta sur les moyens les plus prompts d'embarquement ;

et, tout étant disposé, on expédia, dans un premier voyage, les femmes et les enfans. Le capitaine resta à terre jusqu'au retour des embarcations, qui ne tardèrent pas à revenir, et qui prirent encore des passagers et le capitaine. Huit hommes seulement et le second ne purent s'embarquer; ils se mirent en route pour retourner au camp de *l'Olympe*, où les goëlettes devaient les recevoir avec le reste des passagers.

Les goëlettes appareillèrent dans la nuit, et vinrent mouiller à deux lieues au large de *l'Olympe*. Dans la matinée, les embarcations abordèrent à la roche où le capitaine s'était embarqué la première fois. Les Espagnols ne voulurent pas nous laisser emporter les effets que nous avions sauvés; ils forçaient les passagers, au fur et à mesure qu'ils s'embarquaient, à laisser leurs paquets, de crainte, disaient-ils, de trop charger les embarcations. Mais ce n'était qu'un prétexte pour s'en emparer; car tout ce qui avait été sauvé du naufrage fut mis dans la dernière chaloupe, et, malgré toutes nos réclamations en arrivant à bord, ils ne voulurent pas nous le rendre.

Les embarcations ne pouvant prendre tout le monde dans un seul voyage, quarante-deux hommes restèrent sur le rivage. Dans la nuit, deux goëlettes firent voile pour les îles Canaries.

Le lendemain, 1er novembre, vers sept heures du matin, les chaloupes revinrent à terre. Ceux qui

les montaient se mirent en chemise pour venir nous trouver ; mais à peine eurent-ils marché pendant cinq minutes, que nous les vîmes retourner en toute hâte à leur bord et prendre le large. Cette fuite était causée par l'arrivée d'une bande de Maures, qui s'avançaient vers notre camp.

Arrivés à l'endroit indiqué, nous fîmes signe aux Espagnols de venir promptement nous chercher ; ils abordèrent enfin. Là une altercation très vive s'éleva entre M. Caubrière et le capitaine Antonio, qui ne voulait pas laisser embarquer avant qu'on eût été chercher, pour lui être remis, un hunier qui nous avait servi de tente auprès du navire. Le second voyant l'obstination et la rapacité de cet Espagnol, se détermina à y aller avec quelques passagers, malgré le danger qu'il courait en s'exposant au milieu des Maures, qui étaient déjà en grand nombre sur le rivage : « Allons, mes amis, dit M. Caubrière ; » marchons : il vaut peut-être mieux périr de la » main d'un Maure, que d'être sauvé par celle d'un » Espagnol ! » Ces mots, prononcés avec un ton fier et le sentiment d'une vive indignation, décidèrent le capitaine à nous laisser embarquer.

En abandonnant cet affreux désert, nous avions à déplorer la perte de huit de nos compagnons d'infortune.

Arrivés à bord des goëlettes, on appareilla et on fit route pour l'île de Ténériffe, où nous arrivâmes le 8 novembre.

Le consul français pourvut à nos premiers besoins. Il fréta un navire anglais pour nous transporter à Marseille, où nous fûmes débarqués dans un état complet de dénuement.

La nouvelle de notre naufrage se répandit bientôt dans la ville; tous les habitans s'empressèrent de nou tendre une main secourable. M. le maire nous fit donner des vivres et des logemens, et ouvrit, en notre faveur, une souscription qui, en deux jours, s'éleva à 4,000 fr. Cette somme fut distribuée avec une grande équité.

Je ne terminerai pas ce rapport sans me justifier auprès de mes lecteurs dans la prévention défavorable qu'un moment d'exaltation a pu faire naître dans leur esprit contre le capitaine Antonio.

Le capitaine Antonio s'est montré généreux en envoyant son canot à notre secours et en nous donnant des provisions. La manière amicale avec laquelle il accueillit le capitaine Quesnel et les enfans qui furent envoyés à bord de sa goëlette est un titre assez grand à notre reconnaissance pour nous faire oublier un moment d'erreur.

L'empressement que je mets à lui rendre la justice qu'il mérite est le plus sûr garant de la sincérité de ma narration.

Quant au brave et généreux Caubrière, je puis me dispenser de faire son éloge; il est écrit dans chacune des pages que je viens de tracer.

Le gouvernement lui a accordé une médaille d'or;

M. Caubrière méritait mieux... Des hommes de ce caractère savent trouver, dans la conviction intime d'avoir fait plus que leur devoir, le prix d'un généreux dévouement; mais pour quels services sont donc instituées les hautes récompenses nationales, si l'étoile de l'honneur ne brille pas sur la poitrine d'un Caubrière?

NAUFRAGE

DU NAVIRE DU HAVRE, LA JEUNE EMMA.

1828.

Le 21 novembre 1828, *la Jeune Emma*, du port du Havre, emportée par les rafales d'un vent variable, de l'ouest au sud-ouest, courait sous sa misaine, son petit foc et ses huniers au bas ris, à travers une mer dont les lames fatiguaient autant sa carène que la tourmente sa mâture. Malgré le peu de toile qu'elle avait dehors, son sillage était de près de huit nœuds.

L'eau, qui à chaque instant montait davantage sous le vent de la chambre, faisait redouter que cette marche fatigante n'eût provoqué une voie d'eau dans l'arrière. Bien que le navire comptât plus d'un mois de loch depuis son départ de la Martinique, comme les nuages, qui depuis le 17 avaient constamment voilé le ciel, n'avaient permis de faire aucun calcul astronomique, ce n'était que d'après les présomptions d'une estimation incertaine que l'on jugeait le navire sur les attérages de France.

Cependant, le ciel ayant été ce jour-là moins chargé, l'on avait pu faire quelques observations. La différence qu'avaient donnée les résultats obtenus par le capitaine et le second excitait une discussion entre eux, lorsque la voix d'un matelot, appelé par la rectification de la manœuvre dans la mâture, vint la terminer par une solution qui les surprit également l'un et l'autre.

« Terre ! terre ! s'écria-t-il d'une voix assez forte pour que la violence du vent ne pût l'empêcher de parvenir aux oreilles des deux officiers.

» — Dans quelle aire? s'écria le second en portant ses regards sur l'avant.

» — Tenez ! est-quart-sud-est... sous notre bossoir de tribord. »

Le capitaine descendit rapidement dans sa chambre, d'où il revint aussitôt avec une longue-vue.

« Effectivement, M. Letion, voilà bien une terre seule sous le vent à nous... Çà doit être quelque île de la côte de France, à moins pourtant que ce ne soit une hauteur qui ne nous paraisse isolée que parce que la ligne d'horizon nous cache encore le reste de la rive.

» — Voulez-vous me permettre, capitaine ?

» — Voyez ! »

Et le capitaine lui céda la lunette.

« Cela ne peut être qu'une île, reprit le second après un instant d'observation.

» — Mais laquelle ?

» — C'est ce que je ne pourrais vous dire à cette distance. Je crois, capitaine, qu'il serait prudent de laisser arriver dessus pour la reconnaître.

» — C'est aussi ce que je vais faire tout de suite. »

Et les ordres du capitaine firent manœuvrer de manière à ce qu'il fût possible de préciser, par un relèvement exact, quelle était cette plage inconnue.

Loin que l'aspect de cette terre, en sortant du vague dont, surtout à travers ce ciel épais, avait dû l'entourer la distance, pût éclairer les doutes où son apparition imprévue avait placé le capitaine et le second de *la Jeune-Emma*, il ne vint que rendre leurs suppositions encore plus flottantes. Ce ne fut qu'après avoir rapproché plusieurs accidens géographiques, qu'ils s'arrêtèrent à voir dans cette terre l'île d'Ouessant.

Pour que l'on ne puisse nous accuser de juger avec sévérité une erreur sur laquelle l'infortune cruelle de ses auteurs appelle toute l'indulgence, nous nous faisons un devoir de citer textuellement la partie du rapport de M. Letion, où cet officier réunit les considérations qui peuvent faire excuser cette méprise.

« Notre point nous mettait, à midi, à l'estime de 49° 55′ de latitude nord, et 6° 30′ de longitude ouest. La terre que nous aperçûmes était l'île de Lundi, que nous primes pour l'île d'Ouessant.

» Les marins qui ont vu l'une et l'autre pourront

peut-être nous juger sévèrement ; mais avec le temps brumeux qu'il faisait et la manière dont nous la découvrîmes, elles ont entre elles une très grande ressemblance ; de plus, nous ne pouvions la comparer à aucune autre île de la Manche. »

C'est cette erreur qui fut cause de leur perte.

Le capitaine, voulant se soustraire aux dangers dont un frais aussi violent eût entouré le navire au milieu des récifs dont est hérissée la plage bretonne, fit gouverner pour s'élever à mi-chenal de la Manche.

Cette manœuvre exécutée, les hommes de quart seuls restèrent sur le pont.

L'après-midi s'écoula sans qu'aucun autre incident que le développement continuel de la tempête vînt alarmer l'équipage. L'ombre, hâtée par la brume épaisse dont était enveloppé le ciel, descendit sur la mer sans que l'on changeât rien et à la voilure et à la direction de la marche.

Il pouvait être sept heures et demie, lorsqu'un des matelots, placé sur l'avant, signala, d'une voix altérée, des brisans dans les eaux que le navire sillonnait alors. Le capitaine n'en eut pas plutôt pris connaissance, que, se reportant sur l'arrière, le cri d'alarme *en haut tout le monde !* appela le reste de l'équipage sur le pont.

On ne pouvait en douter ; une grave erreur avait été commise : quand on n'eût point aperçu cette vaste étendue de mer moutonnante, dont la phos-

phorescence jetait dans la nuit une lueur blanchâtre, le mugissement des lames, se brisant et rebondissant sur les récifs, eût seul annoncé le voisinage d'une côte de rochers.

Pendant que les matelots qui se trouvaient encore dans l'entre-pont se hâtaient de venir joindre leurs efforts à ceux des hommes de service, pour conjurer le danger, le capitaine donnait et faisait exécuter les ordres les plus urgens.

« Attrape à carguer la misaine ! » s'écria-t-il d'une voix que l'émotion rendait plus vibrante.

Quelle que fût l'ardeur avec laquelle les hommes se portèrent à cette manœuvre, elle n'avait encore pu être exécutée, que le navire, talonnant violemment sur les cailloux, leur en révéla toute l'inutilité.

« Nous sommes perdus ! »

Ce fut un seul cri que formèrent toutes les voix. Les passagers, éveillés en sursaut par cette terrible secousse, s'élancèrent tout épouvantés de leurs cadres, ne devinant que trop clairement de quel malheur ils étaient menacés, et se hâtèrent de gagner le pont, où ils apparurent tous à peine vêtus.

Leur présence porta à un degré qu'il n'est guère possible de décrire la terreur dont l'étendue et l'imminence du danger avaient même frappé les matelots. Ce fut un tumulte, une confusion où les cris des uns ne faisaient qu'exalter l'épouvante des autres.

« Je n'essaierai pas de dépeindre, dit M. Letion,

la scène effroyable que j'eus alors sous les yeux ; elle serait trop au dessous de la vérité. Quel tableau que celui de dix-neuf personnes en proie aux angoisses de la mort la plus terrible, sans espoir de salut, suspendues à un frêle appui sur un élément en furie, dont les abîmes ouverts laissaient entrevoir le trépas sous ses formes les plus épouvantables ! Ce qui ajoutait à l'effroi général et nous glaçait de terreur, c'étaient les cris d'une jeune personne de quatorze ans, mademoiselle Coquelin, cherchant son père et l'appelant avec des cris déchirans que le danger arrachait à la tendresse filiale. »

L'officier auquel nous empruntons le récit de cette scène déchirante, apercevant que l'espèce de vertige dont l'effroi avait frappé tous ces malheureux détruisait les chances de salut qui leur restaient encore, s'élança vers le capitaine, et lui représenta que toute tentative d'arracher le navire à un danger inévitable ne pourrait avoir d'autre résultat que d'en faire le tombeau de ceux qui le montaient ; que le vent, en les poussant sur une partie de la côte où les lames ne se brisaient que sur des hauts-fonds, ne leur avait point ôté tout espoir de gagner la rive ; qu'en s'empressant de mettre les embarcations à la mer, on pouvait arracher les hommes, du moins, à ce désastre.

Et sans attendre la réponse de celui-ci, ayant appelé le charpentier, il lui ordonna de couper les

saisines de la chaloupe pour que l'on pût en disposer aussitôt.

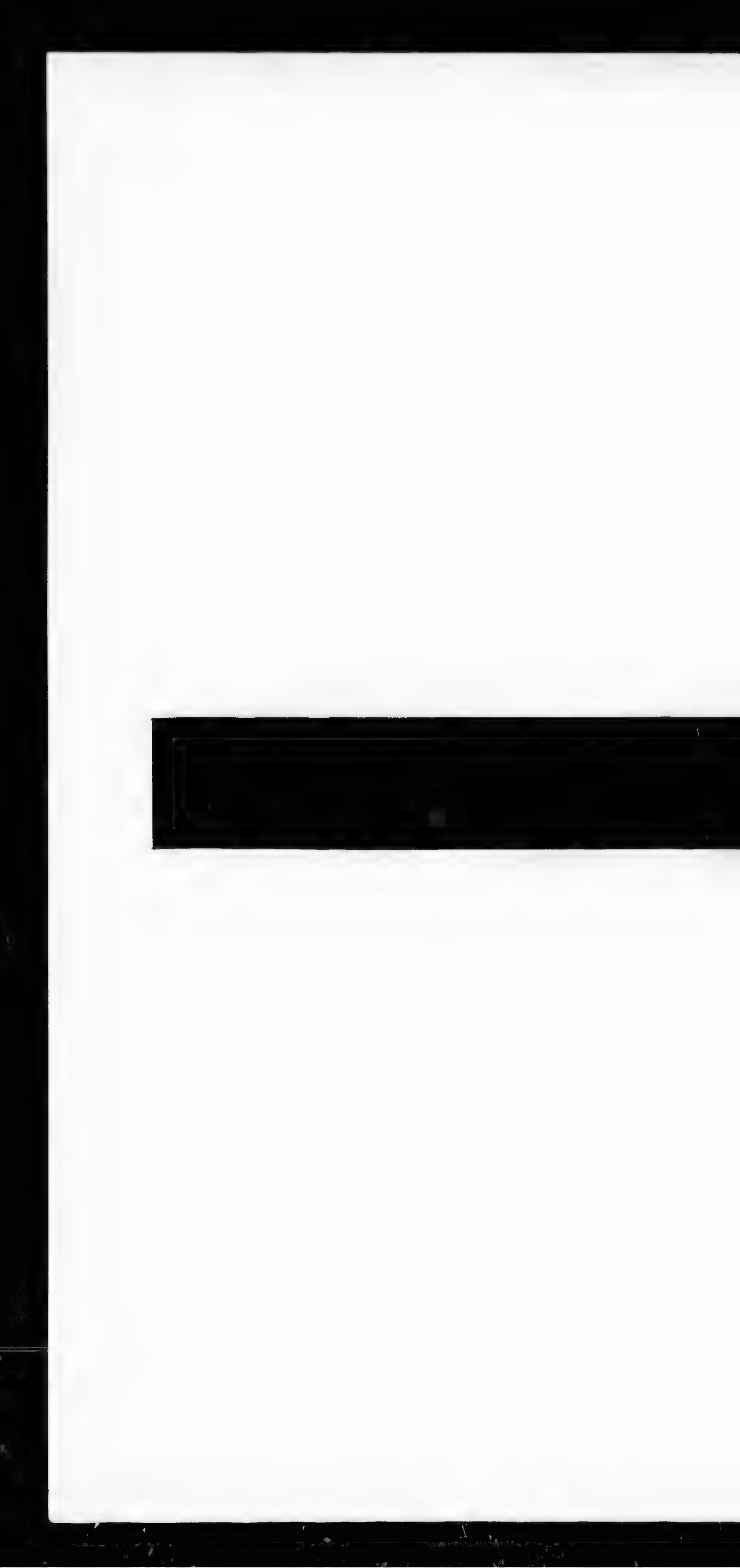
Quelque affreuse que fût la position où, dans ce moment, se trouvaient placés ces malheureux, le drame auquel ce bâtiment battu par les flots devait servir de théâtre était loin d'avoir offert ses épisodes les plus terribles.

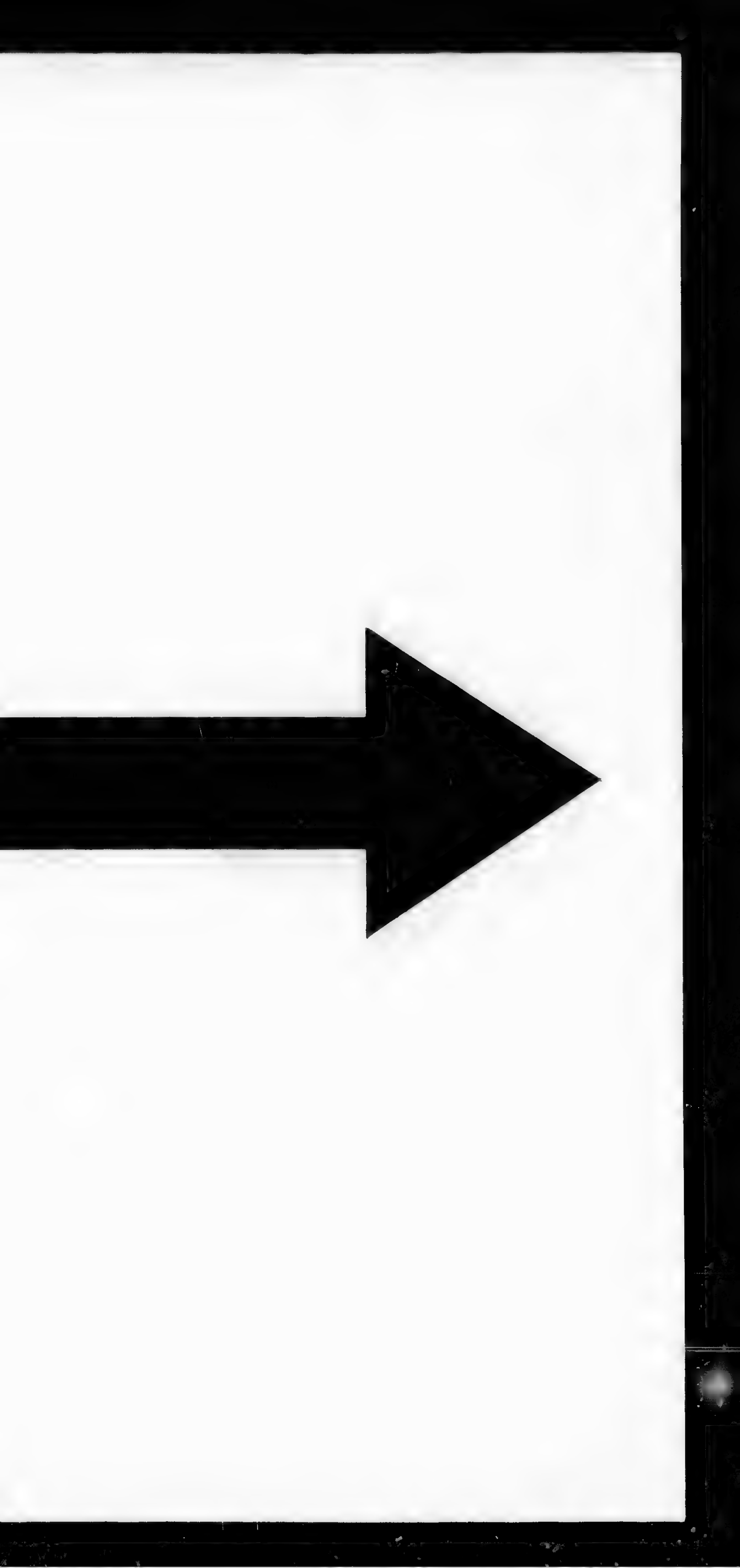
L'opération qu'avait ordonnée l'officier n'était pas achevée, qu'une lame violente, prenant le navire en travers, le coucha horizontalement sur les flots.

Tout ce qui se trouvait sur le pont, hommes et objets, fut jeté à la mer. Chacun, étourdi par cette chute violente, fut un instant ballotté par les lames furieuses au milieu des débris de la mâture et du bord ; mais, la plupart ayant pu se prendre à quelques parties du gréement, des supplications et des cris de désespoir se mêlèrent bientôt au fracas des vagues et au sifflement de la tourmente.

Ceux qui, plus forts ou plus adroits, étaient parvenus les premiers à sortir du danger, s'empressèrent d'arracher, par tous les moyens, et en s'exposant eux-mêmes, leurs compagnons à la mort. Tous ceux qui avaient pu se tenir accrochés à quelques débris furent ainsi tour à tour hissés sur le flanc du navire, seul refuge où il fût possible de résister aux assauts incessans des lames.

Mais cette position était tellement incertaine, que tous sentirent la nécessité de se créer d'autres moyens de salut, ou de se résigner à une mort dont





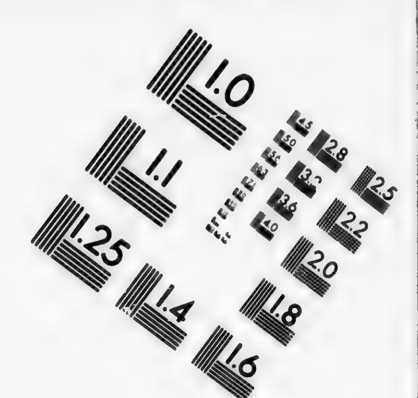
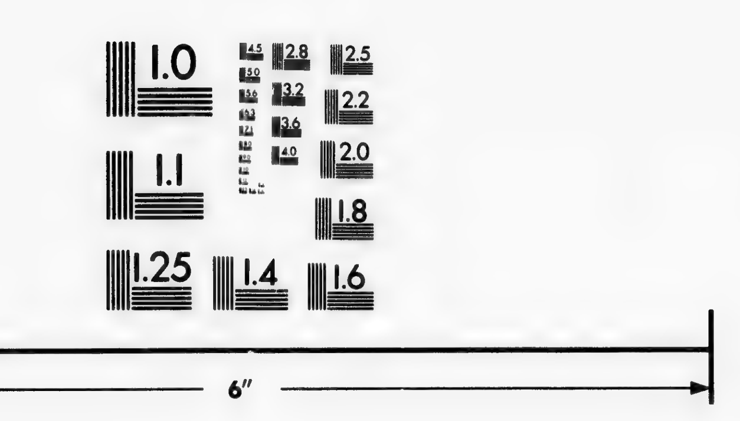


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

tout effort n'eût pu que prolonger l'agonie. Battu sans cesse par les flots, le bâtiment abandonnait à chaque vague ou un homme ou un débris. L'écume des lames était un suaire qui pouvait à tout instant passer pour jamais sur lui.

Cette pensée, dont le craquement du navire que rongeait la mer proclamait hautement l'urgence, détermina le second officier, que son dévouement avait déjà fait s'exposer avec tant d'abnégation pour secourir ses compagnons d'infortune, à faire une dernière tentative, soit qu'il pût dégager la chaloupe chavirée et enclavée sous le grand mât, soit qu'à son défaut on construisît un radeau sur lequel on franchît les deux lieues de mer qui séparaient du rivage.

Il s'efforça donc de ranimer le courage de ces infortunés et d'obtenir leur concours à l'exécution d'un projet pour lequel ses efforts isolés étaient de toute impuissance.

Il fallut renoncer à la première idée. La chaloupe, qui résista long-temps aux tentatives que l'on fit pour la dégager, fut enlevée et portée au large par une lame. Tous les espoirs se portèrent donc sur la construction d'un radeau.

L'exécution de cette mesure était loin de présenter une tâche aisée. Le bâtiment n'était pas tellement brisé que l'on pût, sans instrument, en arracher les planches et la membrure. Les mâts, eux, tenaient bon. Letion ne se laissa effrayer ni abattre

par ces difficultés ; l'espoir de sauver du naufrage ces infortunés qui, sans cesse baignés par les vagues, se cramponnaient, glacés moins par le froid du vent et de la mer que par l'épouvante, à un fragile amas de débris, lui donna le courage et la force de surmonter tous les obstacles.

Aidé par quelques matelots que soutenaient ses paroles et son exemple, tantôt glissant le long des mâts d'où pouvaient les arracher et où pouvaient les briser les lames, tantôt se jetant à la mer pour aller chercher à la nage quelques débris, il parvint, malgré l'obscurité et la tempête, à former un radeau qui fut amarré sur l'avant du navire.

Un malheur dont on ne tarda point à se convaincre, c'est que ce radeau, pour lequel on avait réuni tout ce qu'il avait été possible d'arracher au navire, ne pouvait porter plus de huit personnes.

Que faire ? abandonner sur le bâtiment prêt à disparaître, ceux que l'on ne pourrait prendre ; renoncer à ce moyen de salut plutôt que de livrer, par cette action, des compagnons d'infortune à leur désespoir ?

Plusieurs des matelots qui avaient concouru avec le plus d'intrépidité et le plus de zèle à l'établissement de ce plancher flottant, répétaient qu'il valait mieux se sauver à six que de s'ensevelir tous ensemble ; mais le second capitaine se prononça avec tant de force, qu'il fut convenu que l'on garderait ce radeau comme dernier refuge, en cas que le bâ-

timent ne pût résister à l'action des lames jusqu'au moment où, le jour ayant révélé leur danger aux habitans de la côte, il serait possible d'en recevoir des secours.

Il suffisait de voir les progrès de destruction que cette mer turbulente et convulsive faisait de moment en moment sur le bâtiment, pour sentir s'évanouir l'espoir d'une longue lutte.

Déjà tout l'avant était couvert par les flots. La disparition de quelques unes des parties du navire qui les protégeaient contre les lames laissa tous ces malheureux exposés au choc des vagues, qui déferlaient sur eux en nappes d'écume, jusqu'à ce qu'une plus furieuse, tombant sur cette embarcation à demi submergée de tout le poids de sa montagne d'eau, couvrit la mer de débris.

Des marins et des passagers qui se trouvaient encore sur la coque de *la Jeune-Emma*, six, emportés par cette lame, parvinrent à gagner le radeau qu'elle avait arraché du navire. Deux restèrent sur la partie de la carène qui avait résisté au dernier choc. Les autres n'avaient plus à lutter contre ces chances destructives, qui semblaient encore inévitables.

Cependant les sept hommes réfugiés sur le radeau, dont la largeur était à peine de deux pieds, sans vivres, sans voiles, sans avirons, s'abandonnent aux caprices des lames.

Assis sur ce frêle esquif, que dans cette position même ils pouvaient à chaque instant faire chavirer,

plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils ne pouvaient qu'être engloutis par une vague, lorsque le hasard apporta près d'eux une planche des pavois, qui leur permit de maintenir leur radeau, le bout à la lame.

Ce fut ainsi que, ballottés par une mer sur laquelle leur existence était une question de chaque instant, ils parvinrent, après six heures d'angoisses, glacés, engourdis, défaillans, à demi morts, à atteindre la plage anglaise, où les accueillit tout ce que l'humanité la plus pieuse peut inspirer de sollicitude et de soins touchans.

Quelques jours après cette nuit terrible, six marins français, la tête inclinée, le cœur brisé, suivaient, accompagnés d'une population triste et recueillie, neuf cercueils qu'un ministre protestant précédait vers le temple de *Paimbray*.

Ce qui frappait surtout dans ce convoi, c'était, au milieu des draps funèbres, draps noirs à larmes d'argent, une espèce de cénotaphe blanc, sur lequel étaient placées une robe virginale et une couronne de *roses uniques*. Ce cercueil, autour duquel se pressaient une foule de jeunes filles vêtues de blanc et blanches voilées, était celui où reposait la dépouille mortelle de mademoiselle Coquelin, à qui les jeunes miss de la ville avaient voulu rendre les derniers honneurs.

Elle fut déposée dans la même tombe que son père.

INCENDIE,

EN PLEINE MER, DU NAVIRE LE GOÊLAND.

1829.

Il était huit heures du soir. Assis sous le vestibule de la chambre, je contemplais, avec une admiration mêlée d'un peu de frayeur, cet orage qui venait d'éclater sur notre navire, quand un éclair embrasa l'horizon ; il était accompagné d'un roulement dans l'air ; un bruit épouvantable précéda la foudre qui vint frapper *le Goëland*, et tua sur le coup deux matelots occupés sur le gaillard d'avant. Je courus à la chambre pour m'assurer des effets de cette terrible explosion, et j'entrevis le lieutenant qui était dans l'entre-pont s'écrier de toutes ses forces : *Le feu est dans la cale ! le feu est en bas !* L'étincelle électrique avait pénétré dans la cargaison et l'avait enflammée. Cette nouvelle fut répandue en une seconde ; la confusion, les gémissemens, le désordre qui en furent la suite, amenèrent des scènes de désespoir plus horribles, peut-être, que le danger qui nous menaçait. Momens affreux qui

restent profondément gravés dans notre mémoire, et dont le souvenir nous poursuit long-temps après que le péril a cessé.

Tout le monde était sur le pont : on apporta des seilles ; les pompes furent gréées de manière à donner en abondance de l'eau pour jeter sur la fournaise ; les passagers, l'équipage, tout ce qu'il y avait à bord de bras disponibles fut mis à l'œuvre pour le salut commun. Vains efforts, peine inutile : la cargaison était composée en partie de spiritueux, et les moyens pour arrêter les progrès de l'incendie semblaient lui donner plus de développement et d'intensité. Enfin le navire devait s'engloutir, et s'engloutir prochainement. Il n'était au pouvoir d'aucune force humaine de le soustraire à cette catastrophe : la flamme et la fumée en sortaient comme d'un volcan, et l'horreur de ce spectacle s'augmentait encore par les éclats de la foudre qui grondait sur nos têtes, et qui jetaient des débris çà et là autour de nous. O nuit épouvantable ! quel pinceau pourrait te peindre ! quelle langue a des mots pour exprimer de telles angoisses ! Une planche, déjà brûlante sous nos pieds, nous sépare d'une fournaise ardente ; de tous côtés des abîmes sans fond, une atmosphère empoisonnée de soufre, les coups redoublés du tonnerre, des éclairs fréquens, et la terre ! la terre au loin ! Nul secours possible dans un si pressant danger.

Les pompes furent abandonnées ; on courut aux

embarcations. Le canot était suspendu sur un des côtés du bâtiment ; mais nous l'eussions infailliblement perdu, si un des passagers n'avait menacé le charpentier de lui brûler la cervelle. Cet homme, étourdi par la frayeur, avait apporté une hache pour couper les palans et le laisser tomber sur l'eau. Restait la yole ; mais il y avait de grandes difficultés à surmonter pour la mettre à la mer, parce qu'elle était placée la quille en l'air sur la grande chaloupe, pour servir d'abri aux animaux vivans qui étaient parqués dans cette embarcation. On fit d'inutiles efforts pour la déplacer ; vainement on coupa les saisines pour la faire chavirer au roulis. Déjà le feu avait gagné la chaloupe, et les flammes sortaient par la grande écoutille avec une rapidité effrayante. Il n'y avait plus à délibérer : quelques minutes de retard pouvaient compromettre l'existence de toutes les personnes qui se trouvaient à bord. En ce moment, un fort roulis détacha la yole, qui partit sans qu'on sût comment, et se trouva lancée à la mer avec une violence qui surprit tous les matelots. Malgré cet heureux accident, le capitaine me donna la triste assurance que les deux embarcations seraient insuffisantes pour recevoir les passagers et l'équipage. Dans toute autre circonstance, on n'eût osé le tenter ; mais alors !!! Deux passagères furent descendues dans la yole ; elles furent suivies par un grand nombre de compagnons d'infortune, et je m'y jetai moi-même. Elle était

si chargée, qu'elle coula à fleur d'eau. Le capitaine et le reste de l'équipage se précipitèrent dans le canot ; le second capitaine, M. André, qui mérite ici une mention honorable, resta courageusement à bord du *Goëland*, indiquant, avec un sang-froid admirable, le meilleur arrangement possible dans les embarcations.

Ce brave marin nous fit passer une foule d'objets qui pouvaient nous être très utiles dans le périlleux voyage que nous allions entreprendre ; il retira de l'habitacle deux compas (boussole) ; ensuite il nous envoya quelques chandelles, une bouteille de vin, une nappe, un couteau ; il chercha aussi à nous procurer du biscuit ; mais l'incendie avait fait de tels progrès, et les flammes dévoraient si rapidement le corps du navire, que M. André en fût immédiatement devenu la proie s'il eût persisté dans sa généreuse et téméraire résolution.

Travailler aux pompes, mettre les embarcations à la mer, réunir, pour les sauver, toutes les personnes du bord, les déposer dans les canots et dans la yole, tout cela s'était fait en quelques minutes ; car il y avait à peine une demi-heure que la foudre nous avait frappés.

La pluie tombait par torrens ; les éclairs qui sillonnaient la nue éblouissaient par intervalles, et nous laissaient ensuite dans la plus affreuse obscucurité ; mais ces ténèbres momentanées ne durèrent pas long-temps : les flammes qui s'échappaient du

navire ne tardèrent pas à répandre leur clarté rougeâtre sur les eaux de la mer ; de longs jets de feu, mêlés avec des tourbillons de fumée, sortaient par les écoutilles, et la fuite, la fuite la plus prompte pouvait seule nous soustraire à l'effroyable sort qui semblait nous être réservé; car il y avait des poudres à bord du *Goéland*, et l'explosion qu'elles devaient causer ne pouvait tarder de couvrir la mer de ses débris calcinés ; mais notre yole n'avait pas de gouvernail ; trois avirons seulement avaient été jetés dans le canot ; un bout de corde nous fut envoyé de cette embarcation, qui voulut bien nous prendre à la remorque, et, à l'aide de quelques espaures trouvées dans le fond de la chaloupe, nous parvînmes à faire un peu de chemin, et à nous éloigner du théâtre de l'incendie.

Notre position était encore affreuse ; mais le cœur de l'homme est tellement disposé à s'ouvrir à l'espérance, que la plus faible diminution du péril qui le menace lui cause une sensation de joie inexprimable. La mer était très calme, et c'est dans ce calme que gisait l'espoir du salut ; la brise la plus légère aurait coulé bas nos frêles embarcations chargées d'un nombre d'hommes bien supérieur à celui qu'elles eussent pu supporter à la moindre agitation des flots. Après une heure de navigation, nous tombâmes dans un courant qui nous remit dans les eaux du navire en feu ; le canot s'en approcha de si près, qu'une de ses voiles s'enflamma

subitement avant qu'on eût eu le temps de l'amener : ainsi cet effroyable incendie nous poursuivait jusque dans nos derniers retranchemens. Je ne connais pas de situation comparable à celle de malheureux naufragés, poussés par une force irrésistible sur un élément qui va les dévorer, et luttant vainement, avec des efforts inouïs, contre cette puissance infernale. J'ai vu, dans les vastes forêts du Brésil, un oiseau, chassé par un orage, se réfugier sur les branches d'un palmier qu'un énorme serpent enveloppait de ses replis, depuis la racine jusqu'au tronc : l'oiseau tremblant aperçoit le reptile dont les yeux brillent comme l'escarboucle : il cherche à fuir ; il déploie ses ailes, il vole, décrit d'abord un grand cercle autour de son ennemi dont la gueule haletante s'est ouverte pour l'engloutir ; puis, après avoir tourné long-temps sans pouvoir suivre dans son vol une ligne droite qui le tirerait de peine, le cercle devint de plus en plus petit, jusqu'à ce que, vaincu par une force attractive, l'oiseau tombe enfin, et devient la proie du monstre.

Quelques coups d'aviron nous éloignaient de cinq ou six brasses ; mais le courant nous reportait aussitôt avec une rapidité désespérante sur *le Goëland* enflammé.

Vers dix heures du soir, nous vîmes tomber et s'éteindre dans les eaux de la mer une colonne ardente ; c'était le grand mât ; les côtés du navire nous parurent brûlés jusqu'à sa flottaison ; le spectacle

de cet incendie était majestueux et admirable pour qui l'eût vu d'un peu plus loin et d'un autre lieu que le bord d'un abîme. Il y avait sur *le Goéland* des moutons, des chèvres, des chiens et d'autres animaux : à mesure que le feu gagnait leur dernière retraite, on entendait des hurlemens et des beuglemens affreux ; l'instinct de leur conservation, qui rarement les abandonne, ne les porta point à se jeter à l'eau ; un chien seul courait çà et là sur le pont ; mais il semblait plutôt chercher son maître que penser à s'échapper.

Le silence le plus profond régnait à bord de nos embarcations. Malgré l'horreur de sa position, nul ne se plaignait, nul ne semblait effrayé de sa destinée dans ces momens solennels où il se trouvait si près de l'éternité !

Des yeux dirigés vers le ciel, des mains suppliantes, des lèvres entr'ouvertes d'où s'élançait la prière, — prière fervente qui fut exaucée, — tel était le tableau que nous offrions aux regards de la Providence. Un mouvement qui se fit sur les eaux nous éloigna, sans le secours de l'aviron, du *Goéland.*

La pluie cessa ; la mer, restée calme, n'était plus attristée dans ses abîmes par l'horrible lueur des éclairs. Il y avait quarante-huit personnes dans les deux canots ; toutes, à l'exception de deux dames qui, je dois le dire, montrèrent une grande force d'ame, prirent à leur tour les avirons et les pagaies. Après plusieurs heures de travail, l'eau, qui était

entrée dans les canots, diminua considérablement ; les deux passagères étaient continuellement occupées à les vider ; elles se servaient pour cela de leurs chapeaux.

Le Goëland se consuma graduellement : nous le vîmes brûler toute la nuit. Au point du jour, on distinguait toujours une colonne de fumée qui s'élevait au dessus des eaux ; mais elle devent si faible qu'elle finit par échapper à l'œil le plus pénétrant.

Point d'explosion. Qu'étaient devenues les poudres ? Voilà ce que les matelots ne pouvaient comprendre ; et, malgré la science du capitaine et des officiers du navire, on ne put trouver la solution du problème.

Lorsque le soleil se leva, nous aperçûmes très distinctement la terre devant nous ; cette vue remplit nos cœurs de joie, ranima notre courage abattu, et donna à nos membres engourdis une nouvelle vigueur.

Il y avait près de nous quelque chose de plus rassurant que la terre ; c'était une goëlette anglaise qui suivait la même route que nous avions prise ; elle ne tarda pas à nous joindre, nous reçut à son bord, et nous conduisit à Calcutta, lieu de sa destination, où nous débarquâmes le 21 août 1829.

NAUFRAGE

DES BRICKS FRANÇAIS

LE SILÈNE ET L'AVENTURE,

SUR LES COTES D'ALGER

EN 1830.

Le naufrage des bricks de notre marine militaire *l'Aventure* et *le Silène* est un de ces évènemens funestes dans lesquels la fortune semble se plaire à accabler les malheureux naufragés de toutes ses rigueurs. Toutes les circonstances qui peuvent rendre plus redoutables les péripéties d'un pareil désastre, la nuit, la tempête, la fureur de la mer; puis, pour théâtre de l'évènement, une terre ennemie, peuplée d'hommes féroces, redoutés même des Turcs, qui ne se hasardaient qu'en tremblant dans le voisinage de leurs sauvages domaines : voilà les incidens de ce drame.

Depuis son retour de Tunis, le brick *l'Aventure*, commandé par M d'Assigny, naviguait de conserve avec la frégate *la Bellone ;* mais, dans la nuit du

14 au 15 mai, les deux bâtimens se trouvèrent séparés. Au point du jour, toutes les longues vues fouillèrent vainement l'horizon : la frégate avait disparu, deux bricks se montrèrent seuls à quelque distance de *l'Aventure*. L'un des deux fut bientôt reconnu pour un marchand anglais ; quant au second, c'était un autre brick de l'Etat, *le Silène*. Il venait de Mahon. M. d'Assigny ayant orienté pour atteindre la longitude d'Alger, où il pensait retrouver *la Bellone*, les deux bricks français firent route de compagnie.

Le Silène courait dans les eaux de *l'Aventure*, la brise était fraîche, les huniers seuls prêtaient leur surface à son action. A huit heures et un quart du soir, les deux bâtimens avaient parcouru un espace d'environ sept milles depuis le moment où leur cap s'était tourné vers Alger, quand un grain chargé de pluie fondit sur *l'Aventure*, qui, peu d'instans après, ressentit une légère secousse. Le commandant, qui venait de descendre pour consulter les cartes, se précipita sur le pont ; une brume épaisse voilait l'horizon. L'ordre fut immédiatement donné de pousser la barre à tribord et d'orienter au plus près ; mais, quelque rapide que fût l'exécution de cette manœuvre, il était déjà trop tard : *l'Aventure* venait de franchir l'accore d'un banc de sable, et la lame qui l'avait soulevé, ayant cessé, en déferlant, de lui prêter son appui, le navire porta entièrement sur le sable, pré-

sentant son travers à d'énormes lames qui, roulant sur ce bas-fond, poussèrent de plus en plus le brick vers le rivage. La confusion qu'une semblable catastrophe répand sur un navire est facile à se retracer ; une partie de l'équipage, livré au repos du soir, n'apprit le danger commun que par les convulsions du navire au milieu des lames où il se débattait; chaque coup de mer, en le frappant, le soulevait pour le précipiter avec fureur sur le fond, où se brisait sa coque en craquant dans toutes ses parties. L'obscurité compacte de la nuit, qu'illuminaient seulement par espaces les phosphorescences des lames qui se brisaient sur le brick, ajoutait encore à l'horreur de cette position, drame funèbre dont le dénouement le convertissait déjà de toute part en menaces de mort. M. d'Assigny, ayant promptement reconnu combien la chute inévitable de sa mâture allait ajouter de dangers à ceux que courait déjà son équipage, donna des ordres pour la faire abattre. Les rides des haubans une fois coupées, les deux mâts croulèrent à la fois avec toute la voilure et le gréement dont ils étaient chargés. Bien que *l'Aventure* fût tellement près de terre, que la chute de sa mâture établit en quelque sorte un pont volant entre le navire et le rivage, l'obscurité de la nuit était si complète, que l'éclat des lames, en s'y brisant, révélait seul son gisement voisin du théâtre de la catastrophe.

Malgré la réunion des circonstances menaçantes qui avaient accompagné l'échouement de *l'Aventure*, le commandant d'Assigny put, dès cet instant, espérer de sauver son équipage. Pourtant des ordres énergiques avaient défendu qu'aucune communication fût tentée avec la plage, et peut-être cet officier conservait-il encore l'espoir d'arracher son navire à la fureur de la mer et aux dangers de l'échouage. Par instans, *l'Aventure*, s'enterrant dans le sable, se maintenait équilibrée au milieu des lames qui l'entouraient et la couvraient d'un bout à l'autre; mais cette position, qui par instans jetait quelque espérance dans l'ame des marins, était bientôt détruite par les lames plus courtes et plus furieuses qui se roulaient sur le fond et se heurtaient violemment contre la coque déjà ruinée du brick. Aussi se trouva-t-il bientôt renversé vers le large, livrant à la mer déchaînée toute la surface dévastée de son pont, où se cramponnait encore un équipage que tout son courage rendait impuissant contre la brutalité des élémens.

Il était temps d'abandonner le navire. *L'Aventure*, ballottée comme un cadavre sur le fond mouvant que creusait la mer, brisait sa quille ou défonçait sa carène sur les anfractuosités du sol, autre mer solidifiée dont les vagues, dressées contre le pauvre brick, étaient les rochers du rivage. Partout sa destruction! La tempête entrechoque et broie tous les élémens qui, naguère encore, cons-

tituaient, par leur ensemble, une admirable machine vivante, animée sous la volonté de son chef habile, maintenant moribonde, se tordant sur son lit de douleur, en proie à l'agonie du naufrage!

M. d'Assigny, reconnaissant que la présence de son équipage était désormais inutile sur le grand débris de son malheureux navire, ordonna qu'on établit un va-et-vient qui facilitât les communications avec la plage. A l'aide des tronçons de la mâture et des cordages dont l'écheveau brouillé par la mer s'étendait en réseau parmi les rochers et les débris, tout le monde put, sans trop de danger, gagner le rivage, où le commandant lui-même parvint le dernier, après avoir laissé sur les ruines de *l'Aventure* jusqu'à la dernière espérance qui pût se rattacher à sa conservation.

Un second évènement avait été la funeste conséquence du premier. *Le Silène*, qui naviguait dans les eaux de *l'Aventure*, avait presque en même temps éprouvé un désastre aussi déplorable. L'échouage de *l'Aventure* avait été si instantané, que personne n'avait eu le temps d'essayer des signaux pour préserver le second bâtiment du danger inattendu, et la nuit était si obscure qu'il eût, d'ailleurs, été difficile que ces signaux fussent transmis d'une manière bien intelligible. Le grain, qui avait fondu sur les deux bâtimens dans l'instant où *l'Aventure* avait ressenti la première commotion, n'avait pas peu contribué à obscurcir le

reste de transparence à l'aide de laquelle *le Silène* pouvait, dans la nuit, observer la marche de *l'Aventure*. Ils se perdirent donc de vue dans cet instant, et c'est en continuant la même route, que le second, dans l'ordre de marche, vint partager le sort du premier.

Pourtant, un avertissement, malheureusement trop tardif, ayant éveillé les inquiétudes de M. Bruat, commandant du *Silène*, ce bâtiment faillit échapper au désastre. Monté sur le pont à l'instant où le grain fondait sur son navire, cet officier aperçut, à une légère distance, l'écume blanche de la mer qui semblait se briser sur des rochers. Il donna précipitamment l'ordre de porter la barre sous le vent, en appelant son équipage à la manœuvre des voiles; malgré toute l'activité que ses matelots mirent à exécuter ses intentions, l'évolution du virement de bord fut très lente; le petit hunier resta long-temps masqué, le navire ne sentant plus son gouvernail, entièrement en butte au caprice des lames qui se brisaient sur son étrave. Le bâtiment cula beaucoup, et au moment où le commandant venait de faire amurer la grande voile pour arrêter une abattée trop forte et donner un peu d'erre au navire *le Silène*, un premier coup de talon et une lame furieuse, le soulevant dans toute sa masse, l'échouèrent presque aussitôt complètement.

M. Bruat s'empressa de faire couper son grand

mât, conservant encore quelque temps celui de misaine pour se rapprocher davantage de terre; en intimant formellement l'ordre que pas un homme de l'équipage n'essayât d'abandonner le bâtiment. Dans sa position sur le fond du rivage, le *Silène* se trouvait moins endommagé par la mer que ne l'avait été *l'Aventure.* Couché le pont vers la terre, il ne livrait à l'action des lames que sa carène à demi submergée, et si, par instans, sa masse bondissait sous l'effort de la mer gonflée par la brise, il retombait sur un lit de sable qui se creusait sous sa pression, jusqu'à ce que de nouvelles violences des lames l'en arrachassent encore. Ce ne fut donc qu'aux premiers rayons du jour qu'eut lieu l'évacuation. Un seul homme avait disparu dans la nuit et manqua à l'appel quand on abandonna le navire. Le plus grand ordre régna pendant cette difficile opération; les malades d'abord, puis l'équipage, les officiers et le commandant gagnèrent la terre avec bonheur, et rejoignirent les naufragés de *l'Aventure*, qui depuis sept ou huit heures erraient sur le rivage que leur navire avait jonché de débris.

On forma immédiatement un conseil, composé des états-majors des deux bricks, pour s'occuper de la recherche des moyens à mettre en œuvre dans la fatalité des circonstances, et arracher les deux équipages aux conséquences de ce double évènement. De plusieurs moyens proposés, on choisit celui-ci pour échapper à cette mauvaise fortune : ce fut de

s'armer et de s'équiper le moins mal possible, à l'aide des ressources que le désastre laissait encore à la disposition des marins; puis d'essayer de joindre Alger, au risque de traverser les bandes des Bédouins, dont la rencontre devait être considérée comme funeste au sort des naufragés.

On rassembla les deux équipages, puis après, à l'aide de quelques exhortations, les officiers, ayant essayé de maintenir convenablement le moral des matelots, on se mit en marche avec le peu de vivres jetés par la mer sur le rivage. Il était alors 5 heures du matin : la caravane se dirigea sur Alger, en suivant les contours de la grève.

A peine avait-on abandonné le théâtre de la double catastrophe, qu'une troupe de Bédouins armés déboucha d'un angle de la côte, et fondit sur les Français.

Un Maltais, pris devant Oran dans un bateau de pêche, faisait partie de l'équipage du *Silène*; il savait l'arabe, pour avoir long-temps navigué avec les marins de la régence : cet homme essaya de se dévouer au salut de tous. Après avoir recommandé aux matelots français de ne point le contredire dans la déposition qu'il allait faire, il protesta à ces barbares furieux que les naufragés étaient Anglais. Par trois fois, on lui mit le poignard sur la gorge, afin de l'effrayer et de reconnaître par son émotion si ce qu'il avançait était vrai. Il sut combattre les craintes que pouvaient lui inspirer ces énergiques menaces;

et, par sa fermeté et son courage, en imposer aux Arabes qui, bien que médiocrement convaincus en apparence, n'en éprouvèrent pas moins dans l'esprit un doute qui contribua puissamment à sauver les deux équipages.

Mais quel que fût le degré de croyance qu'ils accordassent aux assertions du Maltais, ils n'en persistèrent pas moins à vouloir guider la route des marins, et sous prétexte de les conduire à Alger par un chemin plus court et plus praticable, ils enfoncèrent toute la caravane dans les montagnes. Leur véritable but était évidemment d'attirer les naufragés dans le voisinage d'une espèce de bourg que formait la réunion de cases mal construites, qui se trouvait à un quart d'heure de marche du bord de la grève. Arrivés là, les Arabes se jetèrent parmi les marins, qu'ils pillèrent complètement ; cet acte de brigandage et de cruauté laissa ces malheureux entièrement nus, exposés aux rigueurs de la brise que glaçaient les froides ondées du nord.

Pourtant l'état de complète nudité dans lequel les laissait l'attentat des Arabes ne pouvait entraver la marche des naufragés dont cet évènement venait encore de doubler les souffrances. On reprit la marche à travers les montagnes, et après avoir parcouru un espace de plus de quatre lieues dans les sables et les plantes sauvages, les marins, toujours escortés de la première bande de Bédouins, arrivèrent à un second village, mais plus considérable que

le précédent ; on y fit une halte, pendant laquelle les Arabes accordèrent une petite distribution de pain. Cette halte fut de peu de durée, et bientôt la pénible marche reprit dans les accidens continuels d'une route inégale, à peine tracée, et le plus souvent coupée par des excavations de terrain ou des embarras végétaux du sol. La horde d'Arabes, qui depuis la grève accompagnait les deux équipages, les abandonna bientôt pour en transmettre la conduite à une nouvelle bande de ces misérables. A cette seconde en succéda plus tard une troisième ; les cris les plus forcenés, les démonstrations les plus hostiles accompagnaient sans cesse le voisinage de ces brigands, et ce fut un véritable miracle qu'au milieu de tant de poignards, de tant d'yatagans levés, le sang ne coula point ; un seul matelot fut frappé à la tête, et encore sa blessure n'eut-elle aucun caractère sérieux.

Un troisième village, dans lequel les Français et les Arabes parvinrent vers le soir, devait servir de halte pour la nuit ; mais il s'éleva de vives discussions parmi ces forcenés, sur les embarras que présentait le total des marins, eu égard au petit nombre de cases qui formaient le village. Tout cela eut pour résultat que M. Bruat resta, avec la moitié des hommes, pour être logé dans le village, et que M. d'Assigny fut contraint de retourner avec les siens sur la route qu'il avait déjà parcourue, afin de trouver une retraite pour la nuit.

Il faudrait des développemens auxquels nos limites ne nous permettent pas de nous abandonner, poursuivre, dans toutes les misères de leur position, chaque groupe de marins qui eut à passer cette nuit terrible, au milieu de ces hordes de barbares. Nous nous contenterons de rapporter les tribulations qui assaillirent le commandant de *l'Aventure* et ses infortunés compagnons d'infortune.

Arrivés dans la case du Bédouin qui s'était chargé de leur prêter un asile, nos marins eurent d'abord à subir les humilians dédains des femmes qui se refusèrent à les recevoir. Quelques lignes extraites du rapport de M. d'Assigny initieront le lecteur à tous les accidens de cette vie de naufrage, dont la simple exposition renferme trop d'élémens d'intérêt, pour que nous ne croyions pas devoir les transcrire ici.

« Les femmes qui d'abord nous avaient rebutés, dit le commandant de *l'Aventure*, finirent pourtant par s'attendrir sur notre sort, et la première maison qui d'abord nous avait repoussés devint notre asile. On nous alluma du feu, on nous donna à manger, et deux jours se passèrent sans trouble. Le premier sujet d'inquiétude nous fut donné par quelques marins qui s'échappèrent des maisons voisines, et coururent la campagne dans l'espoir de se sauver : ils furent arrêtés peu après, mais les Bédouins nous observèrent davantage, nous soupçonnant tous d'avoir les mêmes intentions.

» Le 18, vers le soir, les frégates de la division et quelques bricks, s'étant approchés des navires échoués, envoyèrent des embarcations pour les reconnaître. Ces dispositions de débarquement jetèrent la terreur de toute part; tous les Arabes s'armèrent et descendirent les montagnes en hurlant; les femmes mirent leurs enfans sur leur dos, prêtes à fuir; nous autres, on nous enferma dans les cases les plus fortes, nous menaçant de mort au moindre mouvement que nous ferions pour tâcher de nous sauver.

» Nous étions au moment d'être égorgés : un coup de canon que nous entendîmes nous parut pour tous le moment du massacre; car, de quelque côté que tournât la fortune, les Bédouins, vainqueurs ou vaincus, devaient se venger sur nous de leurs pertes, ou, exaltés par leurs succès, nous ajouter aux malheureuses victimes de leur fureur. Heureusement la chance tourna plus favorablement que nous ne devions l'espérer; la frégate rappela ses embarcations, et tout rentra pour nous dans l'ordre accoutumé; mais il n'en fut pas ainsi dans les montagnes.

» M. Bruat, que j'avais laissé avec vingt-trois hommes, compris le Maltais et six officiers, fut logé d'abord dans la même maison, avec ses compagnons; mais comme elle n'était pas assez grande pour tout le monde, on les en fit sortir et on les plaça dans une espèce de mosquée ouverte à tout

venant, ce qui les exposa à des recherches pénibles et à des mauvais traitemens. Les deux premiers jours, les Arabes qui les avaient capturés leur disaient, chaque matin, que la rivière de Bouberak, gonflée par les pluies, ne leur permettait pas de les conduire à Alger. Le troisième jour, quoique leurs intentions parussent plus hostiles encore, la vie des hommes était du moins en sûreté, lorsqu'un fils de Turc, ayant passé la rivière, vint dire dans ces villages que les officiers du dey étaient de l'autre côté pour nous protéger, mais que, pour eux, ils étaient bien sots de nous prendre encore pour Anglais.

» Le Maltais jugeait que sa présence hâterait les secours que nous attendions, étant plus à même que personne d'expliquer notre situation affreuse; à sa demande, M. Bruat le fit partir en lui recommandant toute diligence.

» Il y avait à peine une heure qu'il était en route, que nos marins furent mieux traités; plusieurs des Arabes leur rendirent les effets dont ils les avaient dépouillés le premier jour de notre captivité; en même temps, un des guides fit sortir le capitaine et lui fit entendre qu'il allait le conduire à la rivière. Celui-ci refusa de se séparer de ses camarades, qu'il informa aussitôt de la proposition qui venait de lui être faite; mais, d'un avis unanime, ils lui représentèrent que sa présence parmi eux ne serait pas, à beaucoup près, aussi utile qu'auprès des officiers du

pacha. Il se décida donc à partir; mais sur l'observation du commis aux revues, il obtint de changer de gardes, pour leur laisser celui qui paraissait prendre mieux leurs intérêts. M. Bruat, en passant la rivière à la nage, perdit ses effets, qui furent entraînés par la violence du courant. Arrivé sur l'autre rive, un Turc se dépouilla des siens pour l'habiller. De là, ayant été mené à la tente de l'effendi, et ne trouvant personne qui sût le Français ou l'anglais, il fut interrogé en espagnol, et reçut les plus grandes assurances pour la sécurité de tous.

» Sur-le-champ on expédia deux officiers dans les montagnes; on lui permit même d'écrire une lettre à son second, pour lui donner les mêmes assurances. L'effendi, tout en lui témoignant beaucoup d'humanité, lui fit plusieurs questions sur le débarquement; il lui demanda *s'il était vrai que les troupes partissent contre leur gré*; M. Bruat lui répondit que *la conduite de nos soldats, lorsqu'ils seraient débarqués, leur prouverait la fausseté de cette assertion*. Quant au point et à l'époque où devait avoir lieu le débarquement, il lui observa que les circonstances seules pourraient en décider.

» On insista particulièrement pour savoir ce qu'étaient devenues ses dépêches; sur la réponse qu'il fit qu'il les avait déchirées quelques minutes après l'échouage, on lui fit dire, par un officier turc qui parlait français, que *s'il pouvait les lui livrer, il obtien-*

drait sur-le-champ sa liberté; sa réponse fut *que, quand même ses jours y seraient attachés, il ne balancerait pas à les lui refuser.* Tout paraissait tranquille dans les montagnes; le sort de nos camarades semblait être assuré; mais à environ huit heures du soir, de grands cris se firent entendre de l'autre côté de la rivière : on disait que la division s'était approchée des débris des bricks; que des Bédouins avaient été blessés par le feu de l'artillerie; qu'enfin plusieurs Français, échappés dans les montagnes, y avaient blessé une femme. Ces causes réunies furent probablement les motifs du massacre. L'effendi pâlit en apprenant ces nouvelles, et se plaignit à M. Bruat de ce que la présence de ces navires avait exaspéré les Arabes, sans pouvoir nous être d'aucun secours.

» Cependant le capitaine lui observa que les bâtimens avaient fait leur devoir, dans la supposition que nous fussions encore cachés dans les montagnes; et pour les autres parties du rapport qu'on venait de lui adresser, il était probable qu'elles étaient fausses.

» Le lendemain, M. Bruat fut expédié pour Alger, d'après les ordres du dey, et y arriva le 20 au matin; il fut conduit chez l'aga, qui lui renouvela les questions qui lui avaient été déjà faites. *Une lettre qui lui fut montrée, datée de Toulon, lui prouva qu'il recevait des informations sur tout ce qui se passait.*

» Le lendemain du départ de M. Bruat, des montagnes, les Arabes conduisirent à la rivière, en deux bandes, onze personnes, dont deux officiers; ils furent aussitôt expédiés pour Alger.

» Enfin, le 20, à quatre heures du matin, les Arabes chez lesquels j'étais logé avec une partie des miens nous rassemblèrent pour nous conduire à la rivière de Bouberak, et nous remettre entre les mains des officiers du dey, que nous rencontrâmes un peu en deçà de la rivière : l'un d'eux, qui parlait français, nous dit que nous étions bien heureux d'avoir échappé au massacre ; que déjà vingt têtes avaient été portées à Alger ; qu'on parlait d'un plus grand nombre encore. Ces nouvelles nous navrèrent le cœur, et furent, pendant toute cette triste marche, le sujet de nos douloureux entretiens. »

On voit par ce qui précède, et plus encore dans le récit coloré qu'en fait M. d'Assigny, que les infortunes des naufragés survécurent long-temps au désastre de leurs bâtimens. Ce ne fut donc qu'à travers les événemens et les souffrances de toute nature, que le voisinage continuel des Arabes multipliait sous leurs pas, que les deux équipages parvinrent à Alger : ils passèrent d'abord la nuit au cap Matifou ; une escorte de soldats turcs et une population nombreuse les accompagnèrent dans la ville. Conduits au palais du dey, un horrible spectacle vint jeter l'épouvante dans ces ames déjà si cruellement

impressionnées par tant de mauvais traitemens et de souffrances : les têtes de leurs malheureux camarades étaient exposées aux insultes d'une population effrénée. Après les avoir atrocement contraints à envisager ce dégoûtant spectacle, les marins français furent conduits au bagne, où se trouvaient déjà réunis quelques hommes des deux équipages.

Bien que les consuls d'Angleterre et de Sardaigne eussent obtenu du dey que les états-majors de *l'Aventnre* et du *Silène* fussent logés chez eux, MM. Bruat et d'Assigny ne voulurent point y consentir, préférant rester parmi leurs marins et partager jusqu'à la fin leur mauvaise fortune.

Le consul de Sardaigne mit à la disposition des deux commandans des fonds qui suffirent à satisfaire les besoins les plus pressans; le dey lui-même envoya aux naufragés les objets de première nécessité.

« Quelque affreuses que soient les suites de ce naufrage, disait M. d'Assigny en terminant son rapport au ministre de la marine, nous devons encore bénir la Providence d'avoir permis à nos soins d'en recueillir autant de débris; car, jusqu'à cette époque, les équipages dont les bâtimens périrent sur ces côtes entraînés par leur courant variable, ont presque tous été entièrement massacrés. Un navire même de la régence n'y éprouverait pas un sort moins funeste. Pour nous, nous avons fait ce que nous devions faire; et, quels que soient les doulou-

reux souvenirs dont nos ames resteront toujours pénétrées, nous avons encore la consolation de n'avoir à accuser de notre perte que les chances malheureuses de la navigation.

On sait que, d'après les lois maritimes, tout commandant d'un bâtiment de l'État naufragé, perdu ou pris par l'ennemi, doit être jugé par un conseil de guerre maritime. En exécution de ces lois, MM. Bruat et d'Assigny, commandans des deux bricks naufragés, furent traduits devant un tribunal composé d'officiers supérieurs et généraux, sous la présidence de M. le contre-amiral Duranteau. Ces deux officiers ont été honorablement acquittés; l'instruction de cette procédure a démontré qu'ils étaient sans reproches dans les manœuvres qu'ils avaient ordonnées pour préserver leurs bâtimens du naufrage qui les a engloutis; des éloges ont été accordés à ces deux commandans sur les mesures qu'ils ont prises à bord et à terre, au milieu de ce désastre, pour sauver leurs équipages. M. Bruat a donné des preuves d'un dévouement admirable lorsque, pour sauver les naufragés, il traversa à la nage la rivière très rapide de Bouberak pour aller réclamer des secours des Algériens dont il n'avait à craindre que la mort.

Le ministre de la marine a récompensé la conduite courageuse des états-majors et les équipages de *l'Aventure* et du *Silène*. Quant au Maltais, dont le

dévouement sauva la totalité de nos marins d'une mort violente et certaine, il a reçu du gouvernement français le présent, inestimable pour lui, d'un beau bateau de pêche approprié aux exigences de son industrie habituelle. La croix de la Légion-d'Honneur a été jointe à cette récompense matérielle.

---

rins d'une
gouverne-
r lui, d'un
igences de
ion-d'Hon-
rielle.



Naufrage du Baleinier le Woodrop-sims sur la côte d'Afrique. 1830.

NAUFRAGE

DU BALEINIER FRANÇAIS

LE WOODROP - SIMS,

SUR LA COTE D'AFRIQUE.

1830.

Nous avons puisé dans la France maritime, source si féconde et si pure, la relation suivante :

La nuit était faite ; l'air était encore plus froid qu'il ne l'est habituellement, après une chaude journée, sur les côtes d'Afrique. La lune, dans son croissant, presque sans cesse voilée de nuages, ne jetait qu'à de rares intervalles une clarté métallique sur la mer que creusait la brise. Le vent O.-S.-O. drossait si violemment vers la plage, que le *Woodrop-Sims* fut contraint de se mettre en travers, pour se maintenir à l'entrée de *Great-Fisch-Bay*.

Le *Woodrop-Sims* était un des plus grands baleiniers que le Havre, avant 1830, eût envoyés dans les mers du Sud. Fin de formes et puissant de tonnage, il offrait tous les avantages que pouvait dé-

sirer la navigation à laquelle le destinaient ses armateurs ; cinq cents tonneaux d'huile, recueillis en dix mois, lui avaient donné son premier chevron de pêche. C'était sous l'augure favorable de cet antécédent que commençait sa seconde campagne ; tout semblait lui promettre un prompt succès, il était à peine arrivé depuis quelques jours sur les parages fréquentés par les baleines qu'il en avait déjà viré six à son bord.

Cependant il n'avait encore pu trouver un bon mouillage : les baies qu'il avait tour à tour visitées étaient occupées par plusieurs bâtimens : celle de *Sainte-Élisabeth* par un brick américain et le trois-mâts du Havre le *Courrier des Indes* ; *l'Aimable Marie* et le *Vaillant* avaient jeté l'aucre dans celle d'*Angra Piqueana*, etc. Il avait donc été forcé de continuer à longer la plage d'Afrique, plage nue, aride, brûlée et dont les mornes de sables n'ont, pour rompre leur monotonie, que des bandes de chats-tigres et rarement quelque panthère.

A chaque instant, la nuit devenait plus obscure, la brise plus fraîche, la mer plus dure ; vers les quatre heures, on venait de s'assurer du fond, et la sonde donnait dix brasses d'eau, lorsque l'on crut entendre des brisans sur l'avant du navire. Le vent halait le sud-ouest, le navire tribord-amures avait beaucoup de dérive et courait droit à terre. Bientôt on ne douta plus que le bruit qu'on distinguait dans la partie où l'on savait que devait être la côte ne fût

celui de forts brisans... Aussitôt l'ordre est donné de virer de bord ; la voilure ne permettant pas de le faire vent devant, et la mer étant d'ailleurs fort grosse, on hala la barre au vent, on diminua de toile derrière... ; mais il était trop tard ; le navire, qui alors se trouvait déjà dans une barre, fut poussé par d'énormes lames qui le firent toucher si rudement que dès ce moment on put juger que tout était perdu, et que rien ne pouvait le sauver !

A ces deux premiers coups de talon, aux craquemens horribles qui les accompagnèrent, tout ce qu'il y avait d'hommes endormis à bord se réveillèrent saisis d'effroi ; les uns s'élancent en haut demi-vêtus, d'autres cherchent si cette affreuse réalité n'est point un reste de leurs songes inachevés ; on crie, on se rue, on appelle les chefs ; en vain ces derniers jettent quelques ordres dans cette confusion..., et la mer couvre déjà l'avant du navire ; d'énormes lames viennent, en grondant, se briser avec fracas sur le côté incliné du bâtiment et emportent avec elles les débris de tout ce qui se trouve sur leur passage... Et ne pas pouvoir s'assurer de la distance qui sépare de la terre !... N'y pas voir assez pour distinguer quelques rochers où se cramponner ; quelque espoir de salut sur du sable !... Une désolante obscurité, la mer seule qui, toute phosphorescente, se brise en millions d'étincelles aussitôt évanouies qu'entrevues et qui ne projettent aucune lueur sur cette scène de désolation ! Le navire, après

avoir talonné d'une manière épouvantable, s'inclina dans le vide des lames, renvoya sur babord, puis bientôt au large, en livrant à la fureur d'une mer déchaînée son vaste pont, sur lequel il y avait bon nombre de pièces d'huile amarrées.

La première lame qui tomba à bord enleva cinq embarcations; bientôt les pièces d'huile, dont les saisines furent rompues, partirent avec impétuosité, en traversant plusieurs fois la largeur du pont, roulèrent sur quelques malheureux, premières victimes de cette horrible catastrophe.—On entendait leurs cris plaintifs et mourans déchirer l'ame de ceux qu'ils invoquaient et qui n'auraient pu, sans danger de mort, s'approcher d'eux. Bientôt les secours leur devinrent inutiles, car leurs cris faiblissaient.... C'était un nom jeté à la pitié, mais que le sentiment de la propre conservation faisait glisser sur le cœur à mesure que la mort devenait plus menaçante....

Les lames qui se multipliaient balayèrent bientôt le pont de tout ce qu'il portait. Une plus furieuse et plus lourde le défonça même; les hommes dont aucune blessure n'empêchait la fuite s'élancèrent, à l'aide des cordages, dans les haubans du côté supérieur du navire.—L'air était humide, une brume moite enveloppait le bâtiment et s'étendait sur la mer; grimpés dans les haubans, les pieds nus et endoloris, coupés par les enfléchures, recouverts d'un simple pantalon que l'eau de mer appliquait sur

leurs formes, les pauvres marins sans but, sans consolation, cramponnaient à la vie leurs corps glacés et meurtris et leur tête chargée des plus sinistres pensées : débris d'hommes attachés à des débris que broyait le naufrage. Que de douleurs dans ces têtes que glaçait la présence de la mort! Ici, un instinct de conservation pour une mère, une amante, un enfant; chez d'autres des cris de douleur, des traits contractés par les angoisses; le désespoir expansif qui soulage; plus loin, une morne torpeur, un silence de cadavre..., les ongles crispés sur la poitrine...; ou bien, chez d'autres, encore des chants bachiques, des chants d'amour.... L'ivresse! dans la confusion ce fut le premier instinct animal chez eux.

Lorsque les palpitations du cœur le font battre violemment contre notre poitrine, lorsque les douleurs physiques sont parvenues au point d'être intolérables, la sensibilité s'éteint, les souffrances du corps et de la pensée nous abandonnent...., c'est un chaos....; ce sont des régions inconnues où l'on flotte étourdi, bouleversé, mais sans douleur.

Puis vient le réveil, car cet état d'abnégation mentale et physique ne dure pas. Et pourtant, dans ces instans rapides où tout l'avenir d'un homme consiste quelquefois dans l'intervalle que mettra une lame à se briser sur l'autre, si l'on veut se roidir contre le désespoir, échapper à cet abîme où suspendu l'on tremble à chaque rafale, il faut s'isoler de toutes les affections du cœur. C'est un

renoncement aux facultés morales, tout au profit de celle-ci : l'espoir !... Il faut que les forces animales luttent contre la mort jusqu'à ce que, vainqueur, la lame vous jette sur la plage ; vaincu, les flots vous brisent le crâne contre les rochers !...

Enfin, après deux heures d'inexprimables angoisses, le jour parut. Avec quelle avidité tous les yeux se dirigèrent alors vers la terre ! Quelle impatience de voir s'éclaircir cette brume épaisse, pour juger de la distance qui en séparait ! Les yeux abîmés par l'eau salée, les membres roidis de froid, c'était à qui ferait pénétrer sa vue au travers du crépuscule, pour la signaler aux autres avec son reste de voix ! On l'aperçut bientôt, mais à un bon mille ; on en était séparé par des barres et des brisans où la mer s'engouffrait et volait en écume à une hauteur prodigieuse. Ce fut alors qu'on put juger de la vraie position du navire : les trois mâts et le beaupré rompus ;—le pont défoncé ;—la cale presque vide.—Le navire entouré de ses débris et de sa cargaison que la mer battait, entre-choquait et brisait à un grand espace, dont le centre était le reste de ce beau navire, avec quelques malheureux tremblans, et les regards fixés sur cette mer de destruction.

Et puis, au loin, le soleil se levant derrière les grands sables jaunes, puis se voilant de nuages lourds et à peine de temps en temps traversés de quelques rayons !

On essaya pourtant de parer une embarcation, la seule que la mer n'eût point brisée complètement; avec des peines et des précautions infinies, on parvint à la mettre à la mer, et six hommes s'y élancèrent: ils s'éloignèrent de quelques toises; mais bientôt deux énormes lames qui, se rencontrant, se brisèrent l'une sur l'autre, mâtèrent à pic la pirogue, dont tous les hommes furent précipités à un seul bout; pourtant elle ne chavira pas, mais une autre lame inévitable la remplit d'eau et la renversa. Alors les six malheureux, vrais jouets des flots, furent tournés et roulés, selon leur caprice, avec le sable et les pierres du fond. A la surface, le courant terrible des brisans les entraînait, impuissans qu'ils étaient avec leurs membres glacés; cependant une longue lame les enveloppa dans son tourbillon, puis étendit et laissa sur la plage quatre des hommes de la pirogue. Les deux autres ne savent comment ils sont parvenus à terre.

Deux porcs et un chien, enlevés par les premiers coups de mer, étaient déjà sur le sable.

On avait inutilement essayé d'établir un va-et-vient; la pirogue avait été brisée avant d'être éloignée du navire.

Beaucoup d'hommes se jetèrent à la mer avec l'espoir de gagner aussi, à la nage, ou à l'aide de quelques débris, cette plage où déjà quelques malheureux étaient parvenus. — On voyait, par momens, des pièces de bois sur lesquelles des hommes se tenaient

aussi fortement que le permettaient leurs forces épuisées, sur le sommet d'une lame. Ils pouvaient voir à terre, à peu de distance d'eux, leurs camarades, les mains exténuées, qui leur tendaient les bras, et, quand ils s'abîmaient, ils se précipitaient du côté où ils espéraient les voir reparaître; mais que de fois les tronçons de mâts revinrent seuls!... — Et pour arrière-plan à ce déchirant tableau, un pauvre navire rongé, dispersé, englouti par la mer! Quelques hommes arrivaient pourtant encore à la nage, après avoir échappé à mille morts, parmi tous les débris et objets de cargaison qui jonchaient la rive. — Enfin, deux heures après, le navire était couvert par la mer, et il n'y avait plus d'espoir pour ceux qui manquaient..., et il manquait quinze hommes; et parmi ces quinze, tous les officiers, excepté le capitaine américain et le chirurgien du navire.

Après l'abattement physique, l'abattement moral. Chez quelques hommes, dans ces désastreuses conjonctures, l'ame s'hébète, et l'œil fixe avec indifférence le tableau déchirant qui l'entoure; mais les besoins animaux font enfin cesser cet oubli de soi-même, et l'on renaît bientôt au sentiment de ses douleurs.

Au moment où le navire avait donné son premier coup de talon, aussitôt que l'on avait reconnu sa position, quelques personnes, ayant des intérêts chers à conserver, avaient voulu essayer de ne s'en point séparer; mais, dans ce ballottement des corps dans les

grandes lames, tous les objets légers dont on s'était muni avaient été dispersés. Seulement un objet précieux pour des marins dans une position aussi pénible fut un briquet phosphorique, dont le chirurgien avait eu la présence d'esprit de se pourvoir, et que son poids avait retenu dans la poche de son pantalon de toile.

Un fusil de chasse avait aussi été amarré sur une planche, mais il ne vint pas à terre.

Si les sables d'Afrique n'ont point de verdure à étaler aux yeux, ils portent des touffes de broussailles, arbres nains, sans sève et sans vigueur, qui ne peuvent s'élever ni verdir. — On en abattit un monceau, dont jaillit bientôt une flamme vive et pénétrante ; les infortunés auxquels leurs blessures remplies de sable et le froid arrachaient des plaintes furent étendus près de ce foyer, où peu à peu leurs membres engourdis reprirent leur souplesse. — Leurs plaies, lavées et nettoyées avec de l'eau de mer, en furent soulagées ; d'autres, plus alertes, avaient trouvé sur la plage, parmi les débris dont elle se bordait, un petit baril d'eau de vie qu'ils défoncèrent, et bientôt cette scène de naufrage toute parsemée des débris tout frais de leur navire, couverte des corps mutilés de leurs camarades que les lames apportaient et y laissaient à sec, retentit de chants d'ivresse... et des plaintes faibles et dolentes des blessés... C'était hideux !

Le reste de ce premier et terrible jour de naufrage s'écoula entre les souffrances et les privations de

toute nature. Rien encore ne pouvait donner confiance dans l'avenir ; on savait la côte fréquentée par des naturels ; mais, ignorant et leur nombre et leurs dispositions, on avait à redouter qu'avertis par la fumée du feu, ils ne devinassent que quelque chose d'extraordinaire se passait sur le rivage. On craignait de les voir arriver en nombre, et disposés peut-être à tirer parti de l'état d'accablement et de dénuement où étaient les naufragés. Aussi la nuit qui suivit cet affreux évènement fut-elle bien cruelle. Le feu, bien entretenu, rôtissait d'un côté ceux que le froid glaçait de l'autre; car c'est un épouvantable climat que celui de la côte d'Afrique! Le jour, à midi, un soleil lourd et brûlant échauffe ces plaines de sable, qui, dans l'intérieur seulement, conservent quelque chaleur pour la nuit. Mais, au rivage, insupportable dans le milieu du jour, la chaleur fait bientôt place à une brume humide et froide qui s'étend sur la terre et sur la mer, et attiédit, puis glace l'amosphère. Les nuits sont longues, et le matin cette brume n'est dispersée que lorsque, par une transition subite du froid au chaud, le soleil qui se lève derrière les monts la dissout de ses rayons.

Dès que le jour le permit, on fit quelques recherches qui furent heureuses. Après avoir côtoyé pendant quelque temps le rivage, on aperçut un boucaut de biscuit, trouvaille sans prix pour les premiers besoins des naufragés ; on le roula sur le sable,

n'ayant point d'autre moyen de transport, et après des peines infinies, on parvint à le rendre au point de réunion, et comme d'autres hommes avaient aussi trouvé une pièce d'eau, on fit un repas abondant dont les marins, affaiblis par les souffrances et les privations, avaient le plus grand besoin.

On continua les recherches pendant la nuit. La mer était alors totalement tombée, et sur cette plage toute jonchée de mâts, de vergues, de planches de barriques et d'autres agrès, il devenait facile de choisir ce que l'on jugeait nécessaire pour les besoins de tous. — Une circonstance des plus heureuses vint encore ranimer les forces des naufragés : on trouva un baril plein d'effets de mer appartenant au capitaine; ce fut une inexprimable joie. On fit aussitôt le partage : c'étaient en partie des effets de laine dont la possession inespérée fut vivement appréciée. Ce jour là, on trouva encore plusieurs boucauts de biscuit, plusieurs pièces d'eau, deux barils d'eau de vie, et quelques autres barillages contenant du sucre, du café, du beurre, des fromages, etc. Ces trouvailles firent renaître la confiance dans tous les cœurs; on avait alors pour deux mois de vivres, et il était probable qu'on réussirait encore à sauver et à mettre hors des atteintes de la mer ce qu'elle apporterait à l'avenir sans l'avoir endommagé.

On avait aussi un léger espoir de voir paraître dans la baie un des navires que l'on avait laissés plus haut, et que leur pêche devait un jour ou l'autre

amener dans les parages de la presqu'île des Tigres, et alors l'avenir n'était point inquiétant, pour les naufragés du *Woodrop-Sims*.

La submersion ou le bris d'un navire n'est pas toujours la péripétie où se dénoue ce terrible incident de la vie maritime que l'on nomme un naufrage; le malheureux qui échappe aux flots n'en a pas toujours fini avec la souffrance en touchant le sable du bord. Jeté par les lames sur des plages désertes, rivages brûlés ou côtes de glace, le naufrage peut commencer pour lui une longue chaîne de privations et de fatigues, dont chaque anneau est une douleur ou un danger; heureux quand, après l'avoir traînée long-temps au milieu de l'épuisement et de l'angoisse, à travers des bêtes féroces des tribus sauvages, elle ne se trouve point violemment rompue par une nouvelle catastrophe.

Le premier sentiment qu'éprouvèrent ceux des marins du *Woodrop-Sims* qui atteignirent le rivage fut le bonheur instinctif d'avoir échappé aux dangers où tant de leurs compagnons avaient trouvé la mort; mais l'abattement moral suivit de près la prostration physique où les avaient jetés les fatigues de cette nuit de désastre. Presque tous tombèrent dans une indifférence apathique, dans un affaissement brut d'où le cri impérieux des besoins animaux put seul les faire sortir pour les rendre à la perception de la souffrance.

C'était contre la *presqu'île des Tigres* que s'était

brisé le *Woodrop-Sims*; ce fut sur cette presqu'île que s'établirent les naufragés. Langue de terre sans falaises, elle forme, d'un côté, une digue de rochers contre laquelle viennent se rompre les lames, tandis que, de l'autre, elle couvre et protège une anse où la mer s'étend unie et paisible comme l'eau d'un lac.

Le rivage, auquel s'attache un isthme étroit, est une vaste étendue de sable, espèce de mer, dont les *moellons* sont les flots, et dont le souffle du vent change chaque jour la mobile physionomie.

Aucune verdure ne revêt cette arène jaunâtre dont rien ne rompt l'âpre monotonie; à peine si l'œil y trouve, pour se reposer, quelques touffes de broussailles, arbustes nains, plantes sans sève et sans vigueur qui, brûlés par les rayons verticaux du soleil, ne peuvent ni s'élever ni verdir.

Un briquet phosphorique, trésor sauvé par la prévoyance du chirurgien, fit jaillir d'un monceau de ces végétaux secs une flamme vive et pétillante. Les malheureux auxquels leurs blessures remplies de sable et le frisson de la fièvre arrachaient des plaintes furent étendus près de ce foyer, où leurs membres engourdis reprirent peu à peu leur souplesse.

Une circonstance imprévue vint, par sa brutalité, jeter quelque chose de désolant sur cette scène sinistre. Plusieurs matelots, s'étant rendus sur le rivage, y avaient trouvé, parmi les débris, un baril d'eau de vie qui fut défoncé aussitôt. Un instant après, des cris et des chants d'ivresse étouffèrent les sanglots

douloureux des blessés sur cette plage où chaque lame roulait un cadavre ou un débris.

Cependant des considérations de prudence et de commodité déterminèrent les naufragés à établir un camp qui, en leur procurant les moyens de se soustraire aux intempéries de ce climat changeant, rendît, en cas d'attaque, leur défense plus aisée. Il se composa d'un cercle de barriques défoncées par un bout, et que l'on avait trouvées sur le sable; ces barriques formaient une série de cellules, dont la partie ouverte recevait, durant la nuit, la chaleur d'un grand feu allumé au centre. Deux hommes trouvaient alors un abri commode dans chacune d'elles.

On régla aussi des quarts pour veiller à l'entretien du feu nécessaire pour écarter les bêtes sauvages, et surtout pour prévenir de l'arrivée des naturels.

Le caractère de ces Hottentots nomades est encore peu connu, malgré les relations que nouent avec eux chaque année davantage les baleiniers français qui fréquentent ces côtes. Quoiqu'ils paraissent généralement timides et craintifs, ils passent pour cruels et féroces dans plusieurs comptoirs européens.

Ces peuples sont originaires de la pointe méridionale de l'Afrique; c'était la seule race qui l'habitât à l'époque où les Hollandais y commencèrent leur établissement; doux et paisible de caractère, elle ne fit aucune résistance aux nouveaux habitans qu'elle vit prendre possession de son pays. Ses différentes tribus vivaient dans des relations de mutuelle

bienveillance, dont aucun froissement ne troublait la paix; leurs mœurs avaient beaucoup d'analogie avec celles des anciens Scythes. Leurs richesses étaient quelques troupeaux, en petit nombre, et les instrumens de fer dont ils se servaient pour tuer les poissons et le gibier qui formaient, en grande partie, leur nourriture. Ils n'avaient aucun autre besoin.

L'arrivée des Européens sur ces côtes vint changer l'aspect de ce pays. La politique constante des administrations coloniales a été de tenir les peuples indigènes dans l'ignorance et la pauvreté par la plus abjecte servitude. Aussi, à mesure que les Hollandais développèrent leurs établissemens, les Hottentots se retirèrent-ils dans l'intérieur des terres.

A peine si l'on trouve aujourd'hui quelques *kraals*, villages hottentots, dans les vastes possessions dont a hérité l'Angleterre.

C'était donc l'approche de ces malheureux que l'on craignait, en quelque sorte, au camp des naufragés; et ils ne tardèrent pas à se présenter. Avec quelques débris de la seine qu'on avait sauvés, on avait réussi à prendre plusieurs poissons, et les hommes étaient à en faire un repas lorsqu'on aperçut trois naturels qui débusquaient d'un morne. Ils étaient armés de flèches et de sagaies, et paraissaient, à mesure qu'ils approchaient, de plus en plus craintifs et indécis. Les naufragés, de leur côté, craignaient avec raison qu'ils ne fussent suivis d'un plus grand nombre, et disposés à pro-

fiter de l'état de dénuement où ils étaient pour s'emparer des provisions.

Le peu de lances et de harpons que l'on avait sauvés n'étaient pas des armes à opposer à leurs flèches; on s'empressa de leur faire des signes d'intelligence et d'amitié ; ils y répondirent et s'approchèrent jusqu'au camp ; alors on leur donna de l'eau et du biscuit, dont ils sont très friands.

La confiance s'établit au point qu'ils déposèrent leurs armes, que chacun put librement visiter. Le soir, ils s'en retournèrent joyeux et chargés de biscuit mouillé qu'ils avaient ramassé sur la plage. Un des naufragés les accompagna pour s'assurer de leur nombre et de leurs dispositions.

Les tribus hottentotes qui parcourent cette plage déserte sont d'une constitution pauvre et rachitique; les hommes sont grêles et mal bâtis ; rarement on en remarque un qui puisse supporter un examen peu sévère. Leurs petites jambes, maigres et frêles, leurs genoux, leurs rotules trop saillantes pour des cuisses dont la chair recouvre à peine le fémur, leurs corps, où l'on compte les côtes, sont hideux à voir ; leurs bras sont d'une longueur disproportionnée ; leur visage plat est défiguré par la séparation des cartilages du nez, opération qu'on leur fait subir dès la naissance : cela passe chez eux pour une beauté : et c'est un trait de ressemblance avec les Chinois et les Malais, chez qui la même opération est en usage. Je crois

que la couleur naturelle des Hottentots est une teinte jaunâtre : mais, dès l'enfance, ils s'oignent tout le corps de graisse de mouton, mêlée de suif, de cendres et d'autres ingrédiens qui leur donnent une couleur brune très désagréable. Cette pratique leur est utile contre les mousquites ou d'autres insectes dont le pays abonde. Ils ont le front grand et fort arrondi ; leurs yeux sont bruns ou noirs, mais sans éclat, et, quoique grands, tellement couverts par le front, qu'ils y semblent cachés. Ils ont les os des joues fort élevés, la bouche et le menton petits, ce qui donne à leur tête l'air de finir en pointe par le bas. Leurs dents sont blanches comme l'ivoire ; leurs cheveux ne sont que des boucles de laine courte et clair-semée, beaucoup moins noire et moins épaisse que celle des nègres. Ils n'ont point de barbe. Leurs membres sont grêles et n'annoncent point la force.

En général, les femmes sont mieux ; il en est même sur lesquelles l'œil se repose avec moins de dégoût ; elles ont plus d'embonpoint que les hommes ; leurs formes sont pourtant exagérées, flasques et sans vigueur ; le visage presque toujours fort laid, la gorge abondante, les mains petites et potelées ; les pieds surtout sont fort jolis.

Ce qui est fort remarquable, chez les Hottentotes, c'est la grosseur disproportionnée de leurs hanches et de leurs fesses. La démarche renversée qui leur est naturelle fait de la colonne vertébrale un

arc très prononcé, qui contraste avec la grosseur de l'abdomen. C'est une hideuse nature que celle de ces populations, une hideuse nature sur un sol plus hideux encore!

Huit jours s'écoulèrent lentement entre les relations continuelles, mais pacifiques, des naturels et des voyages d'exploration que, grâce aux réparations faites à deux pirogues, on put faire dans les baies voisines pour s'assurer qu'aucun navire n'était venu y mouiller.

Cet état d'attente, sans espoir fondé autrement que sur des probabilités fort incertaines, ne pouvait durer. On parla de suivre le rivage pour tâcher d'arriver à *Saint-Philippe-de-Benguela*, comptoir portugais, situé par 12° 30' latitude sud, à plus de cent lieues de l'endroit du naufrage du *Woodrop-Sims*. Cette distance de cent lieues devait encore être doublée par rapport aux énormes circuits qu'on aurait à faire pour suivre le rivage; et comme, pour un pareil voyage, il était difficile de pouvoir transporter assez de vivres, on convint d'en charger les embarcations qui navigueraient de concert avec la petite caravane.

Ainsi déterminés à partir aussitôt que la clarté de la lune pourrait protéger leur marche, les naufragés s'occupèrent de bien consolider les embarcations pour les rendre capables d'aider au voyage. On décida qu'on n'y mettrait que de l'eau et du biscuit, chaque homme devant se charger

de six galettes, et plusieurs étant désignés pour porter les barils d'eau. Avant de partir on résolut de faire encore un voyage à la pointe de la baie, pour ne négliger aucune chance de salut avant d'entreprendre un aussi pénible voyage. La pirogue étant revenue sans avoir rien découvert d'intéressant, on fixa le jour du depart; on convint que, sur les vingt-quatre hommes épargnés par la tempête, moitié irait dans les deux pirogues avec les vivres, et les autres par terre, en suivant le rivage, de manière à voyager de compagnie. Puis, comme ces derniers pouvaient courir risque d'être attaqués par des animaux, et qu'il était prudent de songer à leurs moyens de défense, avec les harpons et les lances on fabriqua des espèces de piques, qui furent emmanchées dans des tronçons et des morceaux provenant des manches de lances : chacun fit la sienne. La journée se passa ainsi en préparatifs de départ. Plusieurs hommes visitèrent la plage pour s'assurer si quelque objet d'utilité n'y avait pas été jeté; d'autres firent une petite excursion dans les sables, comme pour dire adieu à ces déserts horribles, qu'on aimait pourtant, car ils avaient été témoins de déchirans tableaux. Ces rochers, ces plages, ces mornes ont une physionomie particulière aux yeux de l'homme pour qui ils ont été le théâtre d'un grand évènement; la mémoire en consacre le souvenir, et si jamais on entend citer un naufrage, on se rappelle ces rochers, ces sables

qui vous ont reçu mourant... Si l'on parle du désert, on se rappelle ces plaines où l'on cherchait en vain une oasis verdoyante ou une source qui réfléchit l'azur du ciel. Mais ces souvenirs faiblissent chez le marin : il n'oublie pas, mais il en tient compte comme d'un évènement qu'il a lu...; et de retour, après avoir revu la terre qu'il ne devait plus quitter, il repart pour les mêmes parages, voir les mêmes rochers, où, un an auparavant, la tempête brisa ses espérances ; s'il voit la place, il la montrera, il dira aux autres d'un air fier : « C'est là ! » Puis ceux qui l'écouteront seront plus impressionnés que lui...

Le lendemain, à trois heures du matin, après avoir dit adieu à tout ce qu'on laissait, tout le monde s'embarqua dans les deux pirogues pour doubler la pointe de la baie. Par ce moyen, la caravane gagnait huit bonnes lieues, et ces huit lieues à travers les roches et les sables mouvans eussent été doublées par les difficultés du chemin. En manœuvrant avec une infinité de précautions, à cause de la trop grande charge des pirogues, on parvint enfin à doubler la pointe, et l'on mit pied à terre. Là, on tira au sort pour savoir quels hommes iraient par mer ; ceux que le sort désigna s'embarquèrent sous les ordres du capitaine du navire, et les douze autres, sous la conduite du chirurgien, s'acheminèrent le long de la plage avec leurs provisions particulières d'eau et de biscuits.

Les pirogues partirent. On avait décidé qu'elles se rendraient tout droit à Port-Alexandre, baie située à cinquante milles du point de départ ; les hommes que le sort avait désignés pour aller par terre devaient les y rejoindre. La mer était grosse, le ciel gris et sans rayons : c'était pénible ce voyage sur le bord des rochers, où la mer brisait en leur jetant son écume ; sans souliers, à travers une multitude de petits cailloux et de coquillages brisés, ou bien sur le sable où les pieds s'enfonçaient ! D'un côté, c'était la mer, et de l'autre, un long morne de sable à pic qu'on ne pouvait suivre ; les pieds en le pressant le faisaient écrouler, de manière que, pour gagner du chemin, il fallait prêter côté à la route pour gravir ce qu'on devait écrouler en avançant. Puis le ciel s'éclaircit, et ce fut le soleil lourd et pénétrant ; on n'osait satisfaire sa soif qu'en la flattant : c'était de s'humecter les lèvres en attendant les heures où la ration devait être distribuée.

La nuit vint faire réfléchir à la nécessité de se procurer un abri pour prendre le repos si nécessaire à la suite d'une pareille route. Un homme, étant parvenu au sommet d'un des mornes qui bordaient la mer, aperçut une espèce de vallée qui avait la forme d'un entonnoir ; mais on n'y voyait aucune broussaille propre à faire du feu pour passer la nuit. Cependant, on se décida à y descendre, et, après avoir pris quelque nourriture, chacun

chercha à se placer dans la position la plus commode ou la plus propre à se délasser de la fatigue du jour.

Mais le sommeil ne vint pas. Les pieds endoloris par cette pénible marche dans les pierres et les sables mouvans, les jointures fatiguées du poids du corps, on se représentait avec effroi les journées semblables qu'on avait encore à passer ainsi dans une longue et pénible route avant d'arriver à un point où l'on pût recevoir quelque soulagement à tant de peines; l'espoir ne se portait que sur la rencontre de quelque bâtiment dans le nord de la partie où l'on se trouvait, si l'on était assez heureux pour arriver à Saint-Philippe-de-Benguela avant que les vivres commençassent à manquer. Aussi, à la pointe du jour, engourdis, les jambes douloureuses, les naufragés se remirent en route, soutenus par le désir de rejoindre les pirogues qui devaient être déjà à Port-Alexandre.

Le chemin devint plus praticable, bien qu'on eût le sable à moitié jambes; mais bientôt le soleil, dissipant la brume de la nuit, vint, en échauffant le terrain, rendre la marche plus pénible. De temps en temps, lorsque les jambes n'y pouvaient plus tenir, on venait marcher sur la plage, et comme on enfonçait à chaque pas d'une manière fatigante, on se mit en ligne, et chacun, à son tour, occupant la tête, chaque homme mettait son pied dans l'emplacement foulé par celui qui mar-

chait devant lui. La journée se passa ainsi, longue, chaude, fatigante. Le soir, avec la nuit, une fraîche humidité, transition trop brusque du chaud au froid, vint faire sentir le besoin d'un abri que ces déserts n'offraient point : on fut à la découverte, et l'on aperçut un feu à une grande distance. On se décida à faire route vers cet endroit, où l'on ne trouva que deux naturels, l'un endormi, l'autre soignant le feu et faisant le quart. Aussitôt qu'il aperçut les hommes qui s'approchaient, il réveilla son camarade, et, effrayés tous deux, ils se disposaient à fuir, lorsqu'on leur fit des signes d'intelligence qui les rassurèrent. La lune répandait une grande clarté sur ces sables, et à l'aide de sa lumière on chercha à en découvrir d'autres. On leur donna un peu d'eau, ce qui les calma tout à fait; ils gesticulaient et parlaient beaucoup sans qu'on pût comprendre ce qu'ils voulaient exprimer. Cependant, on crut entendre qu'ils montraient la position de la baie où devaient être les pirogues, et ils paraissaient disposés à faire route. Le temps était assez beau, la brume dissipée; on résolut de les prendre pour guides, espérant avec leur secours ne point faire de chemin inutile, et arriver à Port-Alexandre dans la journée du lendemain. Depuis que la caravane était partie du camp, elle avait fait à peine quatorze lieues.

Vers midi, les deux Hottentots manifestèrent,

par leurs signes, qu'ils voyaient la baie, où l'on arriva en effet une heure après.

L'équipage des pirogues, arrivé la veille, vint au devant de la caravane aussitôt qu'il l'aperçut. Le matin, ils avaient pêché un peu de poisson, qui fit un excellent repas pour des hommes exténués de fatigue et de besoin après une marche aussi pénible que longue.

On décida qu'il serait avantageux pour la route du lendemain de passer le soir même de l'autre côté de la baie : en deux voyages les embarcations transportèrent tout le monde. Là, on s'établit au pied de quelques cocotiers, première verdure qui se trouve dans le nord de ces côtes arides. On fit un grand feu que tout l'équipage entoura : chacun raconta les particularités les plus saillantes du voyage, soit par mer, soit par terre, et l'on éprouva quelques instans de soulagement. Vers le soir, on aperçut descendre d'une montagne voisine du bivouac marin une troupe assez considérable de naturels. Ils approchèrent, et bientôt on reconnut qu'ils étaient plus de quatre-vingts, armés de flèches, de sagaies et de lances.

On résolut de ne leur faire aucun signe, parce qu'ils pourraient être hostilement interprétés. Ils s'avancèrent encore, puis se mirent sur deux rangs, le chef en tête ; alors ils poussèrent quelques cris, puis se prirent à courir, avec célérité, vers les

mornes d'où ils avaient paru. Cette fuite précipitée, sans avoir eu de rapports, était alarmante; aucune des armes des naufragés n'était à opposer aux flèches empoisonnées des Hottentots; la nuit, on veilla avec attention, mais on n'eut point d'autre sujet d'inquiétude.

De grand matin, on résolut de partir afin de ne les point rencontrer, mais on les aperçut bientôt se dirigeant vers les deux pirogues; ils étaient en moins grand nombre que la veille.

Les hommes destinés à aller dans les embarcations y entrèrent, après leur avoir donné quelques galettes de biscuit pour s'en débarrasser, et les autres se mirent en route sans paraître s'occuper d'eux.

Ils firent quelques pas, puis s'enfuirent en faisant des signes d'adieu.

Avec la route recommencèrent les fatigues que l'épuisement des forces et l'irritation des blessures ramenaient chaque matin plus terribles. Cette journée, cependant, ne fut pas aussi désolante que celles qui l'avaient précédée. Le rivage devint plus plein, le terrain plus uni se couvrait, par endroits, d'une végétation dont la présence faisait oublier à ces malheureux l'ophthalmique nudité du désert.

La petite baie où s'arrêtèrent ce soir-là les pirogues et les voyageurs était une délicieuse crique dont la fraîcheur rappelait les vertes anses de la

plage américaine : c'étaient des massifs d'arbustes inconnus, des pelouses de verdure marbrées de filets d'eau rejoignant le rivage. On marcha à la source de ces petits canots où l'on trouva un large étang d'eau douce tout bordé de joncs épais, de nénuphars et d'autres plantes marines. La joie que cette trouvaille fit naître dans les cœurs fut cependant tempérée par la découverte d'énormes trous percés dans la terre ; les larges empreintes de griffes qui les avoisinaient ne laissèrent point de doutes sur la nature des habitans de ces antres, auxquels cette mare fournissait de l'eau. Mais, le lendemain, il fallut reprendre des routes presque impraticables, dont les pieds nus des pauvres marins teignaient de sang les sables pierreux ou les bancs de rochers. Ce fut à travers des fatigues inouies, tantôt gravissant des mornes de roc ou glissant sur les pentes abruptes, tantôt se traînant sur des lits de roches aiguës, ayant à se défendre des naturels ou des bêtes féroces, qu'après de longs jours de désespoir et d'épuisement, ils se décidèrent à tenter une dernière chance de salut en s'embarquant tous dans les pirogues.

Il ventait heureusement une petite brise de sud-ouest qui enflait les voiles. — Ce n'était qu'avec la plus grande précaution qu'on agissait dans les canots, qui, trop chargés, risquaient de chavirer au moindre mouvement trop brusque.

Après avoir navigué environ deux heures, la

journée s'écoulait douce et paisible ; la brise favorable faisait fuir rapidement les rochers du rivage ; on avait cru comprendre que les naturels avaient désigné un point peu distant auquel on espérait parvenir bientôt, et l'espoir d'un prochain changement de situation était dans tous les cœurs.

Vers le soir, on aperçut une pointe sur laquelle se dressait un palmier gigantesque : c'était le palmier de la *Saline*, située à dix lieues environ de *Benguela*, la première colonie portugaise sur ces côtes.

Cette vue transporta de joie les naufragés ; on s'empressa de border tous les avirons afin d'aider au vent à franchir la distance qu'on dévorait des yeux ; on était tout impatience et tout contentement ; c'étaient des frissons nerveux de plaisir qui font mal. Vers cinq heures du soir, on arriva à la Saline, où l'on trouva une quantité de nègres de *Benguela*, dont l'occupation, pendant une partie de l'année, est la pêche du poisson sur ce point.

Plusieurs s'avancèrent sur le rivage avec un pavillon portugais. — Ils accablèrent les naufragés de questions. — Heureusement qu'un des hommes, qui parlait leur langue, fut à même de leur donner toutes les explications possibles sur les évènemens qui les amenaient dans ces parages.

Ils parurent fort touchés du récit de tant d'infortunes, et s'intéresser vivement au sort des naufragés. — Ils les conduisirent dans leurs cabanes,

dont la construction annonçait déjà le [illegible] de la civilisation. — Ils préparèrent une grande quantité de poisson, dont ils chargèrent des tables où se pressèrent, entremêlés, Français et esclaves portugais.

Après le repas, ils étendirent des nattes sur lesquelles ils voulurent faire coucher leurs hôtes; mais le désir de parvenir plus tôt à *Benguela* et de profiter de la continuation de la brise fit qu'on se décida à partir, malgré les instances des nègres portugais.

Plein d'espoir et de confiance, on s'embarqua bientôt pour faire route. — La brise fraîche et favorable faisait glisser les pirogues, l'impatience dévorait l'espace des lieux et du temps. Au moyen de quelques morceaux de peau de bœuf que les Portugais avaient donnés, chacun se fit une espèce de paire de semelles pour préserver les plaies envenimées du contact des pierres, ou des inégalités du terrain que l'on pouvait encore avoir à parcourir. — Puis vint le jour à travers le crépuscule; on cherchait à voir, à pénétrer dans la distance. — A huit heures environ, on aperçut la pointe appelée *Sombrero*, à cause de sa forme pareille à celle d'un chapeau.

Le *Sombrero* était à deux lieues sud de Saint-Philippe-de-Benguela. — Peu après, les embarcations arrivèrent à Benguela, et les deux équipages descendirent à terre.

Des flots de curieux entourèrent les nouveaux ve-

nus à leur débarquement. — En peu de mots, le matelot interprète instruisit les Portugais de la position où étaient les naufragés ; on les conduisit avec des acclamations jusqu'à la maison du gouverneur.

L'accueil que ce Portugais fit aux malheureux naufragés fut convenable. Il promit de s'occuper immédiatement du moyen à employer pour diriger vers leur pays ces vingt-quatre hommes, en les distribuant sur les différens navires de la petite rade.

Quelques jours après, Français et Américains voguaient vers leur patrie respective, entourés des égards et des soins qu'appelle l'humanité sur les grands malheurs.

LES PIRATES

DE LA HAVANE.

Pris par un pirate qui avait pillé le négrier sur lequel nous sortions de Bisagos avec une cargaison de trois cents esclaves, je me trouvai forcé de m'abandonner au sort qui venait de m'enchaîner aux chances périlleuses que couraient les forbans auxquels nous nous étions rendus. Leur navire était un petit trois-mâts, de la Havane, fin voilier, bien équipé et armé de douze caronades de seize. Ils allèrent établir, après avoir capturé et expédié notre bâtiment, leur croisière près de Sierra-Leone.

Une nuit, je me le rappellerai toujours, le capitaine, ayant prévu du mauvais temps, fit prendre des ris dans les huniers, et recommanda à l'officier de quart de veiller aux grains qui s'élevaient du sud-est ; mais, ne se fiant pas trop au chef du premier quart, dont l'habitude était de boire beaucoup, le capitaine s'entortilla de quelques pavillons, et s'endormit sur le pont près du timonnier. A chaque grain qui tombait à bord, il se réveillait, et, d'une

voix tonnante, ordonnait d'ariser les huniers : un de ces grains fut si violent, qu'après avoir grondé sur nous, il nous força d'arriver les huniers sur le tenon, mais, dès que le nuage qui nous avait inondés de pluie fut passé sous le vent, un des hommes placés aux bossoirs cria : *Navire !* Tout le monde se leva à ce cri répété de l'avant à l'arrière : c'était un spectacle curieux et terrible que de voir ces matelots déguenillés sortir de l'entre-pont, comme d'un antre de brigands, les pistolets attachés à une ceinture de corde, et un large poignard à la bouche ou dans la main. Jamais un branle-bas de combat ne fut aussi vite fait à bord de la frégate la mieux tenue. Tous les regards de ces hommes avides se portaient sur la partie de l'horizon où l'on avait cru apercevoir le navire. Un point noir se faisait remarquer confusément en effet sous le vent, à une assez petite distance. La nuit était sombre, le ciel couvert, et le bruissement des lames et du vent se faisait entendre seul. Le capitaine-pirate, l'œil fixé sur l'habitacle, dont il cachait la lueur avec sa capote, faisait gouverner de manière à rallier le bâtiment qu'il croyait voir, mais en se tenant toujours au vent du point où il s'imaginait le voir fuir. Bientôt un officier, qui s'était placé devant, passa sur l'arrière pour avertir le capitaine qu'on n'était plus qu'à une portée de fusil du navire chassé. *Soyez parés à l'abordage*, dit alors le capitaine à demi-voix à tout son monde : *il faut l'enlever souplement*,

garçons! Et tous les forbans frémirent d'impatience, courbés presqu'à plat-ventre sur le gaillard d'avant, pour être plus tôt prêts à sauter à bord du bâtiment qu'ils dévoraient déjà des yeux. Le bâtiment dont nous approchions à chaque minute ne faisait aucune manœuvre ; le plus grand silence régnait à son bord : on aurait dit, à quelques embardées qu'il faisait, que tout son monde dormait, et que le vent seul, en soufflant dans ses voiles, orientées au plus près, lui faisait suivre sa route. Le capitaine-pirate ne se tenait pas de joie ; il se frottait les mains, et recommandait à ses gens, en retenant son haleine, de faire silence ; il voulait qu'on sautât à bord comme pour faire une niche à l'équipage qu'on se proposait de massacrer. Mais au moment où le bout du beaupré allait s'engager dans la hanche du brick (car c'était un grand brick), un cri terrible de *feu partout* se fait entendre dans un porte-voix, et un tourbillon de mitraille tombe sur le pont du corsaire, au milieu d'un nuage de feu qui nous couvre tous, comme si notre navire avait disparu dans le cratère d'un volcan. La détonation de cette volée à bout portant avait été si forte, que personne, je crois, ne l'avait entendue. Ce ne fut que quelques minutes après cette épouvantable commotion que nos oreilles purent distinguer le bruit de la mer qui venait battre tranquillement notre navire démâté et percé d'une demi-douzaine de boulets. Nos yeux, en vain, se portaient

avec effroi autour de nous ; le brick avait disparu. On ne pouvait faire un pas sur le pont sans glisser dans le sang au moindre roulis, ou sans faire crier un mourant sous ses pieds. Le gaillard d'avant était jonché de cadavres. On allume des fanaux ; on cherche le capitaine, qui, au moment de la volée, était monté sur le bastingage : on ne le retrouve plus ; on ouvre les panneaux de la cale, elle était remplie d'eau. Tous les hommes, bien portans ou non, sautent aux pompes, qu'on ne peut franchir. *Nous coulons!* crie un officier : *embarquons-nous dans la chaloupe et les canots sans perdre de temps* ; et aussitôt on frappe les caliornes sur la chaloupe, pour la mettre à la mer ; mais, quand les embarcations sont amenées, chacun s'y jette avec fureur : les premiers embarqués défendent leurs places à ceux qui veulent s'en emparer, et empêcher les canots de déborder sans eux. Les poignards brillent dans les mains des pirates : le carnage recommence ; et sur le pont et le long du bord du navire, qui va couler dans quelques minutes, se livre un combat affreux. La chaloupe pousse enfin du bord, chargée de ceux qui sont parvenus à massacrer les assaillans qui voulaient s'y établir après eux. Décidé à périr ou à ne me sauver que dans cette embarcation, je saisis la boîte qui renfermait un des compas de l'habitacle, et je me jette à l'eau : je nage avec mon fardeau vers la chaloupe, qui bordait deux ou trois avirons pour s'éloigner du

solitaire. Un des forbans, voyant que j'élevais quelque chose au-dessus des flots, me présente la pelle d'un aviron pour m'aider à monter à bord. Ils aperçoivent un compas, et me reconnaissant, pensant que la boussole, dont ils avaient oublié de se munir, pouvait leur être utile, et que je pourrais diriger la route mieux qu'ils n'étaient capables de le faire, ils me reçoivent au milieu d'eux. Un mât de misaine et sa voile avaient été amarrés sur les bancs de l'embarcation. On s'oriente, et nous faisons route le cap à terre. J'indique l'aire de vent à suivre, et, sans vivres, sans aucun espoir de recevoir des secours sur la côte que nous aborderions, nous nous éloignions du navire, que des efforts bien entendus auraient pu long-temps encore tenir à flot. Le jour enfin vint éclairer une des scènes les plus affreuses que j'aie vues. Qu'on se figure une vingtaine de brigands entassés dans un canot de vingt-cinq pieds, les uns la figure et les mains barbouillées de sang, à moitié endormis sous les bancs, les autres essuyant le sang qui coulait des blessures qu'ils avaient reçues en poignardant leurs camarades, et les misérables parlant encore, avec une féroce satisfaction, de leurs exploits et de la victoire qu'ils avaient remportée. Aucun regret n'échappait de leur bouche; aucune crainte ne se lisait encore sur leurs visages effroyables. Ils parlaient presque en riant de la nécessité de se partager les membres du premier qui succomberait, si nous ne

pouvions gagner la terre avant que la faim ne les tourmentât. Le ciel ne permit pas que ce festin si digne d'eux leur fût présenté. Un navire dont les voiles blanches se montraient à l'horizon vint frapper nos yeux ; cette vue me fit tressaillir de joie. Placé à la barre, mon premier mouvement fut de gouverner de manière à nous en approcher ; mais je payai cher ce mouvement irréfléchi. « Tu parais avoir bien envie de nous faire pendre au bout de la grande vergue de ce bâtiment? me dit un des pirates. — Il ne nous aura peut-être que trop vite, ajouta un autre. Tâchons d'attraper la terre : un banc de sable vaut mieux pour nous qu'un bout de planche où il y a un pavillon anglais ou américain. — Mais, répondis-je aussitôt, croyez-vous que, si nous étions sauvés par un navire, je passerais moins que vous pour avoir fait la course ? — C'est vrai, dit un pirate, il serait pendu aussi au bout d'un cartahu , comme un vrai brave. Amenons notre misaine pour n'être pas aperçus de ce chien de navire , qui grossit à vue d'œil. — C'est , ma foi , trop vrai, qu'il grossit : il n'y a qu'un moment qu'on ne lui voyait que les perroquets , et à présent on distingue ses basses voiles. Nous sommes gobés. — Dites donc , les enfans , reprit un autre , si çà pouvait être un ship marchand , un bon enfant de navire bien chargé , avec dix hommes d'équipage, est-ce que nous ne sauterions pas bien à bord encore en jouant de la pointe ? Et les

forbans agitaient leurs poignards en signe de joie. — Tiens, ma poudre n'est pas mouillée, à moi; j'ai deux coups de pistolet à envoyer au premier venu. — Ah! il serait bon, ce navire, s'il voulait nous recevoir comme de pauvres malheureux naufragés, et si nous sautions à bord pour prendre la place de ces parias et leur faire faire un plongeon. — C'est un brick, crie un forban : il est gros. — Tant mieux, il y en aura plus à la part. Dans un quart d'heure, il sera sur nous, ou peut-être nous serons sur lui : et en avant les fourchettes. — Oui, en avant les fourchettes! » s'écrièrent-ils tous, en menaçant de leurs poignards encore tout sanglans le navire qui s'avançait.

Le brick ne tarda pas à apercevoir notre frêle embarcation, qui se cachait souvent entre deux lames. Une oloffée qu'il fit m'indiqua bientôt qu'il gouvernait sur nous. Quand nous pûmes distinguer son bois, nous remarquâmes qu'il était très alongé, et que sa mâture, séparée par un grand intervalle, pouvait être celle d'un bâtiment de guerre. Une large batterie jaune, régulièrement coupée par des sabords très hauts, ne nous laissa bientôt plus aucun doute sur l'espèce de navire auquel nous allions avoir affaire. Il fallut se résigner. Les pirates devinrent silencieux, car rien n'inspire plus à ces brigands de mer que la vue d'un bâtiment très supérieur en force. Après avoir amené ses perroquets et cargué ses basses voiles,

le brick masqua son grand hunier : cette manœuvre se fit au bruit d'un sifflet que je crus reconnaître pour celui d'un maître d'équipage français. En nous accostant, deux hommes nous jetèrent une amarre qu'il fallut bien prendre. On nous ordonna de monter à bord ; mais tous les pirates avaient déjà jeté leurs poignards et leurs pistolets à la mer. Ils avaient eu soin même de se laver la figure du sang dont ils étaient barbouillés, et qui avait eu le temps de sécher sur leurs vilains visages.

Le commandant du brick m'interrogea, après m'avoir entendu prononcer quelques mots de français. Je lui racontai brièvement mon aventure, en ne désignant toutefois le navire pirate que sous le nom de négrier espagnol. Je voulais épargner la vie de ces misérables, qui m'avaient accordé l'hospitalité en me recevant dans la chaloupe. Ma réserve, quant à eux, fut inutile, comme on va le voir.

— Qu'est devenu le trois-mâts négrier auquel, dites-vous, appartenaient ces hommes ? me demanda le lieutenant de vaisseau commandant le brick français.

— Commandant, il a coulé sous nos pieds, par suite d'une voie d'eau qui s'est déclarée subitement.

— Cette voie d'eau n'aurait-elle pas été faite par des boulets de vingt-quatre, reçus hier par votre trois-mâts, à onze heures du soir, à bout portant? A ces mots, je jetai les yeux sur les caronades de vingt-quatre du brick, que le commandant fixait en m'adressant cette question, et je ne doutai plus que ce ne fût le brick même qui nous avait si bien mitraillés. Je pris le parti de convenir de tout.

— Oui, commandant, je suis forcé de l'avouer, c'est vous qui nous avez coulés; jamais volée de navire n'a porté aussi bien : tout le gréement et la mâture basse, criblés par votre mitraille, sont tombés sur nous, à l'instant même où votre fusillade et vos caronades de l'avant, sans doute, nous ont percés de part en part. Le navire n'a pas resté une heure sur l'eau après cet engagement terrible. Si vous aviez voulu sauver l'équipage, cinquante hommes, peut-être, ne seraient pas revenus des cent quarante marins qu'il y avait à bord.

— Sauver ces misérables! non : on ne peut pas les pendre comme ils le méritent; mais on les coule, on passe dessus, et on continue sa route. Croyez-vous que je ne fusse pas depuis long-temps sur la piste de ces gueux de pirates? C'était Raphaël de Règle qui le commandait. Il vous a pris avec trois cents esclaves, vous qui étiez sur *la Louise*. Vous ne m'avez pas l'air de valoir grand'chose, mais du

[illegible] vous n'êtes pas un forban ; allez demander à déjeuner à la cambuse ; qu'on lui donne un hamac, et qu'il se couche. Quant à cette vingtaine de pirates, qu'on appelle le capitaine d'armes, et qu'il les mette aux fers. En arrivant au Sénégal, on leur apprendra à venir, comme des imbécilles, attaquer la nuit un brick de guerre, où ils croyaient ne trouver que trois hommes de quart endormis sur les cages à poules.

Quelque temps après m'être couché dans le hamac où m'avait permis de reposer le commandant, je m'éveillai au bruit que les pas de l'équipage faisaient sur le pont en manœuvrant. C'était le brick de guerre qui passait entre les débris du corsaire, à l'endroit même où il venait de couler. Quelques avirons, des morceaux de pavois, des planches et des bouts de mâture flottaient çà et là ; mais pas un seul homme ne paraissait à la surface des vagues qui avaient tout englouti. Les regards des gens de l'équipage se promenaient avec curiosité et avidité même autour du bord : pas une expression de pitié ne se mêlait aux observations qu'ils se faisaient à voix basse, pour interrompre le moins possible le silence de cette scène imposante. Le commandant ordonnait froidement la manœuvre que les officiers faisaient exécuter sans paraître attacher une grande importance aux suites terribles de l'engagement de la nuit. Une heure

après avoir abandonné les parages où surnageaient les débris du trois-mâts pirate, les matelots chantonnaient des airs de bord sur le gaillard d'avant, en se promettant d'autres combats avant d'arriver à Gorée, lieu de station du brick.

LES FILETS D'ABORDAGE.

PRISE DE TROIS PÉNICHES ANGLAISES,

PAR UNE CANONNIÈRE FRANÇAISE.

Par une sombre soirée de novembre 1811, une belle canonnière du port de Cherbourg côtoyait silencieusement la pointe de Barfleur, pour se rendre au mouillage du fort l'Empereur, et se tenir, la nuit, sous sa triple rangée de canons qui, dans ce temps-là, n'attendaient que le boute-feu pour mitrailler tout ce qui se trouvait sous leur portée.

La brise était si faible que la canonnière, avec toutes ses voiles étendues au frais, avait à peine un sillage de deux nœuds. J'ai dit que la nuit était noire ; un ciel lourd et brumeux ne laissait vaciller, à travers son voile de nuages, la clarté d'aucune étoile : le petit feu de la tour était le seul point qu'on distinguât dans cette atmosphère d'ombre, atmosphère sans horizon. C'était noir partout, hors la voilure régulièrement établie du brick, qui se dessinait faiblement, comme un grand fantôme grisâtre, dans les vapeurs de la nuit.

Bien que le courant, favorable dans ce moment, augmentât la route du navire, un jeune homme, monté sur l'affût d'un canon de douze, qu'il frappait violemment du pied, paraissait dans la plus grande impatience. La clarté blafarde de la lampe d'habitacle étendait parfois sur son visage quelques rayons incertains, et il était aisé de deviner aux contractions des muscles et aux larges plis qui ridaient son front, que c'était supplice pour lui que ce retard qu'apportait la faiblesse du vent à la course de son navire.

Ce jeune marin était le capitaine de la canonnière.

Fresco san Antonio! se prit-il à dire, suivant une de ces habitudes traditionnelles des marins, qui font quelquefois siffler le vent pour le faire venir.

Et après une pause :

« Lofez d'un quart, timonnier! » ajouta le jeune homme appuyé sur le bastingage, en regardant la voilure qui battait contre les mâts, et qu'un reflet de lumière, qui s'échappait par les caillebotis, espaces à jour, ménagés dans la charpente des panneaux pour jeter de l'air et du jour dans l'entrepont, éclairait parfois de lueurs incertaines.

Puis, impatienté du bruit monotone des garcettes battant contre la toile, ou du frottement des mâts dans leurs chouquets au roulis du navire, l'officier abandonna sa place pour s'emparer d'une

longue-vue placée près du timonnier. Après avoir promené ses regards dans chaque partie de la nuit, il descendit dans sa chambre avec tous les signes extérieurs de contrariété.

C'était un petit séjour charmant que la chambre d'arrière de la canonnière. Aucun des bâtimens qui stationnaient alors sur nos côtes n'eût pu offrir une cabine où le goût eût donné au luxe un aspect plus gracieux et pourtant plus sévère. Sur un lambris propre et recouvert d'un vernis luisant se détachait, entre deux tableaux, ébauches de têtes de femmes gracieuses et mélancoliques, un faisceau d'armes riches et luisantes. Dans le fond, à l'arrière, était une petite grille en cuivre, enlevée sans doute à quelque yack anglais, d'où se répandait une bonne chaleur de charbon de terre, et dont le feu brillant rougissait les ornemens dorés. Puis, d'un côté, un hamac en réseau, d'où tombait pendant un tapis de soie bleue à rosaces. Sur un canapé, qui occupait le côté opposé, se trouvait un frac d'uniforme, dont la brillante broderie d'or se découpait sur le fond écarlate du drap. Au milieu de cette petite chambre était un guéridon que recouvrait un tapis d'un vert sombre, orné, aux quatre coins, d'aigles brodées; le dessus était couvert par une grande carte et quelques instrumens de marine.

« Nous n'arriverons jamais! se dit le jeune enseigne en se mettant sur le hamac qu'il balançait

au roulis en traînant sur le parquet sa jambe pendante. En vérité, c'est impatientant! si le vent reste sud-est, l'amiral appareillera demain matin, et je n'atteindrai jamais la rade à temps! »

Se parlant ainsi, le marin laissa pencher en dehors du hamac sa jolie tête caractérisée, qu'ornait une épaisse chevelure brune. Puis, dirigeant ses regards sur l'un des deux portraits de femme, il parut se complaire dans cette contemplation. Mais bientôt ses yeux se fermèrent comme pour se plonger dans les souvenirs que ce tableau lui rappelait.....

Dans ce moment, un jeune aspirant descendit précipitamment le rapide escalier de la petite chambre.

« Commandant, dit-il avec une voix perçante, on vient d'apercevoir dans le nord-ouest des éclairs qui pourraient bien être des amorces ; le contre-maître dit avoir entendu deux détonations. »

Le léger sourire qui, un instant auparavant, se dessinait sur la bouche de l'officier, s'effaça bientôt ; en deux bonds, il fut sur le pont.

« Attention, la vigie! s'écria-t-il. Timonnier, cachez la lumière de l'habitacle! »

Et bientôt, à l'aide d'une excellente longue-vue de nuit, il interrogea l'horizon dans la direction que lui désigna l'aspirant.

« Serait-ce une frégate anglaise? Y voyez-vous,

monsieur ? dit-il au chef de timonnerie, qui, monté sur les bastingages, prêtait une oreille attentive.

— Je ne vois rien, commandant ; cependant, je parierais ma ration de fromage contre un quart de vin avoir aussi entendu un coup de canon il y a un instant.

— A quelle distance, monsieur ?

— Trois bons milles, commandant.

— Il fait presque calme, bientôt le courant va cesser de nous être favorable ; disposez tout pour mouiller, » ajouta l'enseigne à l'aspirant.

Un instant après, toutes les voiles du brick étaient carguées et étouffées sur leurs vergues, et l'on entendit le frottement du câble qui courait dans l'écubier.

Il s'écoula plusieurs heures avant que la première inquiétude, occasionée par la présence d'un gros navire de guerre, fut dissipée. Bientôt après, le contre-maître envoya un long coup de sifflet, dont le son perçant fut en partie étouffé par sa main, qu'il mit au bout pour faire moins de bruit, et il donna l'ordre aux marins qui n'étaient point de quart de rejoindre leur hamac, et de se tenir prêts au moindre signal.

Avant de descendre chez lui, il vint idée au commandant de faire gréer les filets d'abordage. En moins d'une heure, la canonnière se trouva entourée de réseaux qui s'élevaient jusqu'à la moitié de ses haubans.

Ces filets sont un appareil de défense dont les petits navires, en temps de guerre, s'entourent au mouillage pour se mettre à l'abri d'une surprise. Ils consistent en un rets dont les mailles, de deux à trois pouces de diamètre, sont formées de cordages de la grosseur du petit doigt. Ces réseaux, attachés au pourtour du bastingage, s'élèvent à une hauteur de huit ou dix pieds, au moyen de drisses et de montans fixés au plat-bord. Le navire, ainsi protégé, se trouve enveloppé d'un treillis que l'on ne peut lentement et difficilement franchir.

Le jeune officier eut soin, en faisant établir ces filets, qu'on laissât assez de mollesse dans leur tension, pour qu'en cas d'attaque leurs fils pussent fuir sous le tranchant des faux dont se munissaient toujours les péniches anglaises dans ces sortes d'expéditions.

Cette mesure de précaution une fois prise, il recommanda bien qu'on l'avertît au moindre sujet d'inquiétude, et descendit de nouveau dans sa chambre, où il se mit à consulter sa carte pour connaître l'heure au juste du renversement de la marée.

Depuis long-temps l'aspirant, debout dans les haubans, restait fixé dans la même position. Un long *chut* fut la réponse d'une question que lui adressa le timonnier de service, et bientôt on crut distinguer un bruit sourd et régulier, comme celui d'un grand nombre de rames frappant l'eau avec ensemble. L'enseigne de vaisseau, promptement averti, vint se

joindre à son second ; et, prêtant la plus muette attention dans le calme de la nuit, ils ne tardèrent pas à reconnaître que leurs prévisions étaient fondées, par l'approche de plusieurs embarcations ramant avec précaution.

Aussitôt l'ordre du branle-bas général est donné dans l'entrepont, et au milieu du plus profond silence, quarante marins bien armés se joignent à leurs camarades. Le jeune commandant, dont le regard brille dans la nuit, parcourt en tout sens le pont du brick où les apprêts se font avec le plus grand ordre. En moins de dix minutes, trente hommes, armés jusqu'aux dents, sont rangés de chaque bord des bastingages ; d'autres veillent l'approche des embarcations, qui paraissent s'être arrêtées un moment. Tout est prêt ; on attend l'ennemi, qui ne pense guère à la réception que lui préparent soixante vigoureux marins qu'il croyait égorger endormis.

Quelques instans d'un silence plein de pressentimens de mort et de gloire laissent à chaque homme le temps de se reconnaître et de veiller plus attentivement l'approche de l'ennemi. Bientôt les avirons frappent de nouveau la surface unie de la mer, et l'on voit se dessiner vaguement dans l'ombre de longues péniches toutes pavées de têtes d'hommes pressées les unes sur les autres. On en compte trois, quatre..., et dans cet instant le disque de la lune, qui se montre à l'horizon incertain, en fait apercevoir une cinquième peu éloignée ; encore quelques coups

d'aviron, et elles sont toutes le long du bord.

Le plus grand silence continue à régner. Deux péniches accostent les premières, et de chacune d'elles se détachent trente Anglais, qui, le sabre à la main, cherchent à monter, et sont arrêtés sur les lisses par les filets d'abordage. C'est alors qu'un vigoureux coup de sifflet va retentir jusqu'aux nerfs de ceux qui croyaient conquérir une victoire facile: cent coups de pistolet renversent à l'eau les assiégeans; quelques uns, à moitié passés dans les intervalles des filets, sont massacrés dans cette position. La lune, qui monte, éclaire cette scène de carnage. Le jeune commandant vole partout avec l'ardeur de son métier et de son âge. Une des pirogues, qui n'avait point abordé, s'éloigne de toute la vitesse de ses avirons; une autre, qui cherche également à fuir, après s'être détachée de la canonnière, est vue par l'aspirant, qui pointe dessus un des pierriers continuellement chargés à mitraille, et avec la plus grande adresse y fait un ravage affreux. Le navire est entouré d'hommes à moitié noyés ou affaiblis par leurs blessures qui implorent du secours. Le pont, des filets sont chargés de membres palpitans; et bientôt, après un quart d'heure de combat, le jeune commandant de la canonnière est obligé d'envoyer un équipage français dans une des pirogues abandonnées, pour ramasser celui de l'embarcation que le paquet de mitraille faisait couler, malgré les efforts que déployaient les Anglais pour fuir.

On aperçut, dans la partie de l'horizon éclairée par la lune, une large voilure appartenant à un navire de premier rang.

Une petite brise, qui s'éleva du nord, permit à la canonnière d'appareiller. Le lendemain, on vit entrer, par la passe du nord-ouest de la digue de Cherbourg, une canonnière traînant à sa remorque trois péniches anglaises, qui mirent bientôt à terre quatre-vingts prisonniers.

Le changement de vent avait empêché l'amiral de partir.

LE NAVIRE L'ÉLÉONORE

ET LA

GOËLETTE AMÉRICAINE L'INDUSTRIE,

DANS L'ARCHIPEL SANDWICH.

1826.

Si l'humanité et le dévouement que les navigateurs français et anglais ont toujours déployés dans leurs rapports avec les populations sauvages sont une des gloires les plus incontestables et les plus pures que la marine ait tirées des voyages d'exploration et de découverte, l'on ne peut nier également que cette bienveillance, qui n'exclut nullement la fermeté, n'ait été le mode d'action le plus puissant et le plus certain pour nouer des rapports pacifiques avec ces nations, qu'irritent et effarouchent les sévices. Une expérience terrible viendrait, au besoin, démontrer par des faits la vérité de cette assertion.

Le marin doit toujours se rappeler, dans ses expéditions lointaines, que sa mission est avant tout une œuvre de science et de civilisation, et non pas

une campagne militaire ; qu'il doit apparaître sur ces plages éloignées comme ces nautonniers égyptiens, tyriens et grecs, qui ont tour à tour implanté sur la rive méridionale de l'Europe les rameaux de la civilisation orientale, et fondé des républiques florissantes sur des rivages où régnait la barbarie avant eux, et non pas s'y précipiter comme ces avides vice-rois espagnols et portugais, qui se ruèrent sur le Nouveau-Monde pour en exterminer les populations, et rapporter de l'or ensanglanté du milieu de ses ruines. C'est par l'industrie, et non point par le sabre, qu'il doit faire ses conquêtes. C'est en les éclairant et en les fécondant, et non point en massacrant les populations indigènes, qu'il doit exploiter les pays qu'il ajoute au monde connu, les peuples qu'il fait entrer dans la grande famille humaine.

Si quelquefois un crime appelle une répression prompte, la gravité de cette répression doit toujours être en rapport avec la gravité du crime lui-même. Ces peuples en reconnaissent alors la justice, et leurs passions même fléchissent sous ce châtiment, qui s'offre à leur raison avec la modération, mais aussi l'inflexibilité du droit.

Si, au contraire, l'Européen, usant contre ces populations de la supériorité de la poudre et de l'omnipotence du canon, s'abandonne à ses emportemens, le sauvage, dont les instincts ne voient dans ces exécutions que vengeance et férocité, ré

pond à la guerre par la guerre, et le sang finit toujours par être payé par le sang. Nous n'en voulons citer qu'un récent exemple.

Dans le courant du mois de février 1826, *l'Éléonore*, joli navire de dix pièces de canon et de cinquante-cinq hommes d'équipage, jeta l'ancre dans une baie de Moon?, une des îles de cet archipel Sandwich, auquel la mort de Cook a donné une si funeste célébrité.

Mouillée sous la protection d'une côte élevée, qui, s'avançant de chaque côté de la baie en un promontoire hardi, offrait l'apparence d'un nageur dont les bras se reploient pour prendre un élan, *l'Éléonore* attendait que la goëlette *l'Industrie* vînt la rejoindre.

Ces deux navires, appartenant à l'un des ports des États-Unis d'Amérique, faisaient le commerce de la pelleterie dans ces mers, et devaient opérer leur retour de conserve. L'un était commandé par le capitaine Metcalf, l'autre par son fils.

L'Éléonore, ayant passé quelque temps sur cet ancrage sans qu'aucun indice hostile justifiât les mesures de prudence qu'elle avait fait d'abord présider à ses relations avec les naturels, laissa tomber ses précautions. Elle ne tarda point à s'en repentir. Un des canots qui faisaient le service régulier entre le navire et la plage disparut un jour avec les deux marins qui le montaient.

M. Metcalf descendit lui-même à terre pour s'en-

tendre avec le souverain de l'île, et diriger en personne les recherches. Tout fut inutile ; on n'obtint aucun indice sur le sort des deux matelots. Dans cette position, le capitaine de *l'Éléonore* promit une récompense à celui qui pourrait lui donner des renseignemens. Ce ne fut qu'après plusieurs jours que quelques insulaires vinrent lui rapporter les débris de l'embarcation, avec quelques détails qui ne lui permirent point de douter que ses deux hommes n'eussent été massacrés à la suite d'une contestation avec les habitans.

Il sembla déplorer ce malheur, mais renoncer à venger un meurtre dont la cause et la justification échappaient à l'appréciation comme au châtiment.

Les relations des naturels avec *l'Éléonore*, que la crainte avait quelques jours, sinon rompues, du moins beaucoup ralenties, s'étant renouées insensiblement, les insulaires qui avaient apporté les débris du canot crurent pouvoir sans danger réclamer la récompense qui leur avait été promise. Cette demande ne parut point surprendre M. Metcalf.

« C'est juste, dit-il, vous allez la recevoir dans un instant. »

Et, appelant l'officier de quart :

« Olivier !

— Plait-il, capitaine ?

— Faites ranger toutes ces pirogues à un quart

de portée de pistolet sous notre batterie de babord.

— A l'instant, capitaine. »

Le jeune homme s'empressa de faire exécuter ce commandement, ce en quoi il fut vivement secondé par les trois *Moonois*, qui jugeaient la récompense promise d'autant plus considérable, que le capitaine voulait mettre plus de solennité à la leur donner. Quelques minutes suffirent à déployer en demi-cercle la ligne de pirogues dans la position indiquée.

Pendant ce mouvement extérieur, le capitaine donnait de nouveaux ordres dans la batterie. L'officier de quart était à peine de retour à bord que les sabords furent tout d'un coup ouverts, et qu'une volée des canons chargés à balles et à mitraille écrasa cette flottille de barques, et couvrit la mer ensanglantée de cadavres et de débris.

Près de deux cents insulaires furent victimes de cette répression atroce, qu'une nouvelle atrocité ne devait point tarder à venger.

La première pensée des insulaires fut de s'emparer de l'*Éléonore* et d'en massacrer les matelots.

Le projet fut conçu avec une audace et une prudence qui en eussent assuré le succès, si le chef de l'île ne se fût opposé à son exécution.

Les naturels devaient continuer à commercer avec le navire, et profiter du moment où une par-

tie de l'équipage, montée dans les mâts, eût été occupée à déployer les voiles, — opération que la saison des pluies alors régnantes nécessitait fréquemment, — pour jeter à la mer le peu d'hommes qui, durant ce travail, restaient sur le pont, certains de triompher aisément après de ceux qui seraient montés sur les vergues.

L'intervention du roi de l'île, effrayé du châtiment que pouvait attirer sur lui cette tentative, en empêcha seule la réalisation; mais ce prince ne pouvait se trouver sur tous les points du rivage à la fois; aussi, au moment même où son influence écartait de *l'Éléonore* les projets de mort tramés contre elle, la haine excitée par M. Metcalf éclatait-elle dans une anse voisine sur la goëlette commandée par son fils.

Le temps était d'une sérénité et d'un calme que n'altérait aucun nuage dans le ciel, aucun souffle dans l'air, aucune lame sur la surface de la mer, unie comme une glace.

L'Industrie, qui avait long-temps essayé d'aider l'impuissance de ses voiles par la force des avirons, avait fini par serrer ses brigandines, et, s'étant avancée dans une crique étroite et verte où venait se décharger une rivière, y attendait que la fin du jour donnât quelque force à la brise pour recommencer son sillage.

Les pirogues des insulaires, doublant les deux pointes de la baie, ou se détachant du rivage même, eurent, dans un instant, entouré le bâtiment américain. Les chefs s'en approchèrent pour offrir des présens, les autres pour vendre des fruits et des porcs vivans, qu'ils donnaient à vil prix.

Ces démonstrations ne tardèrent point à capter la bienveillance du jeune capitaine, qui, ne soupçonnant point que ces signes d'amitié pussent cacher des projets sinistres, permit à ces indigènes de monter à son bord. Dans un instant, le pont de la goëlette en fut couvert.

La bonne intelligence régna d'abord entre eux et les cinq matelots. Farnell, qui remplissait sur *l'Industrie* l'emploi de contre-maître, avait pourtant déjà remarqué quelques symptômes alarmans dans les dispositions de cette foule, lorsqu'il aperçut un de ces sauvages, qu'à sa hauteur, sa force musculaire et ses ornemens, on pouvait regarder comme leur chef, saisissant dans ses bras le capitaine et le précipitant par dessus le bord.

Farnell avait un pistolet à la ceinture. Une balle siffla aussitôt aux oreilles de l'insulaire; mais, saisi lui-même, ainsi que ses autres compagnons, il fut, comme eux jeté à la mer, où les *naturels*, qui étaient restés sur les pirogues, s'efforcèrent de les tuer à coups de pagaies. Quatre enfin finirent, après une lutte

qui ne fit que prolonger leur agonie, par disparaître dans une mer rouge de leur sang. Farnell seul, étant parvenu, après des efforts inouis, à se réfugier dans une barque où se trouvait un vieillard, fut arraché, par l'influence de cet homme, à la rage de ses meurtriers.

RÉVOLTE, EN PLEINE MER,

DU NAVIRE L'AUGUSTA.

Le capitaine Amédée était un bon marin : il avait commencé par être simple matelot, puis il devint aide-timonnier. Au combat de Trafalgar, il eut la main gauche fracassée par un éclat de bois; il fut amputé, et congédié ensuite avec de bons certificats. Le repos ne lui convenait guère, et l'occasion de se rembarquer se présentant, il servit, en qualité de second lieutenant, à bord d'un corsaire. L'argent qu'il retira de quelques prises lui permit d'acheter des livres, et d'étudier la théorie de la navigation, dont il connaissait déjà parfaitement la pratique. Avec le temps, il devint capitaine d'un lougre corsaire de trois canons, de soixante hommes d'équipage, et le caboteur de Jersey conserve encore le souvenir de ses exploits. La paix le désola. Il avait amassé pendant la guerre une petite fortune qu'il espérait augmenter aux dépens des Anglais. Force lui fut d'offrir ses services à de pacifiques négocians, et comme il était connu pour un homme de résolution et d'expérience,

on lui confia facilement un navire. Quand la traite des nègres fut défendue, le capitaine Amédée devint un homme précieux pour les trafiquants de *bois d'ébène*. Ce qui lui fit le plus d'honneur, parmi les marchands d'esclaves, ce fut la construction, qu'il dirigea lui-même, d'un brick destiné à la traite, fin voilier, long, étroit comme un bâtiment de guerre, et cependant capable de contenir un très grand nombre de noirs. Il le nomma *l'Augusta*. Il voulut que les entre-ponts n'eussent que trois pieds quatre pouces de haut, prétendant que cette dimension permettait aux esclaves de taille raisonnable d'être commodément assis. « Et quel besoin ont-ils de se lever? Arrivés aux colonies, disait Amédée, ils ne resteront que trop sur leurs pieds! »

L'Augusta partit de Nantes un vendredi, comme le remarquèrent depuis des gens superstitieux. Les inspecteurs qui visitèrent scrupuleusement le brick ne découvrirent pas six grandes caisses de chaînes, de menottes, et de ces fers que l'on nomme, je ne sais pourquoi, *barres de justice*. Ils ne furent point étonnés, non plus, de l'énorme provision d'eau que devait porter *l'Augusta*, qui, d'après ses papiers, n'allait qu'au Sénégal, pour y faire le commerce de bois et d'ivoire. La traversée n'est pas longue, il est vrai ; mais enfin le trop de précaution ne peut nuire. Si l'on était surpris par un calme que deviendrait-on sans eau?

L'Augusta partit donc un vendredi, bien gréée et

bien équipée de tout. Amédée aurait voulu peut-être des mâts plus solides ; cependant, tant qu'il commanda le bâtiment, il n'eut point à s'en plaindre. Sa traversée fut heureuse et rapide jusqu'à la côte d'Afrique. Il mouilla dans la rivière de Joale (je crois), dans un moment où les croiseurs anglais ne surveillaient point cette partie de la côte. Des courtiers du pays vinrent aussitôt à bord. Le moment était on ne peut plus favorable ; Daouda, guerrier fameux et vendeur d'hommes, venait de conduire à la côte une grande quantité d'esclaves, et il s'en défaisait à bon marché, en homme qui se sent la force et les moyens d'approvisionner promptement la place aussitôt que les objets de son commerce deviennent rares.

Le capitaine Amédée se fit descendre sur le rivage, et fit sa visite à Daouda. Il le trouva dans une case en paille qu'on lui avait élevée à la hâte, accompagné de ses deux femmes, et de quelques sous-marchands et conducteurs d'esclaves. Daouda s'était paré pour recevoir le capitaine blanc. Il était revêtu d'un vieil uniforme bleu, ayant encore les galons de caporal ; mais sur chaque épaule pendaient deux épaulettes d'or attachées au même bouton, et ballottant, l'une par devant, l'autre par derrière. Un grand sabre de cavalerie était suspendu à son côté au moyen d'une corde, et il tenait à la main un beau fusil à deux coups de fabrique anglaise. Le capitaine Amédée le considéra quelque temps en silence ; après l'avoir examiné en connaisseur, il se

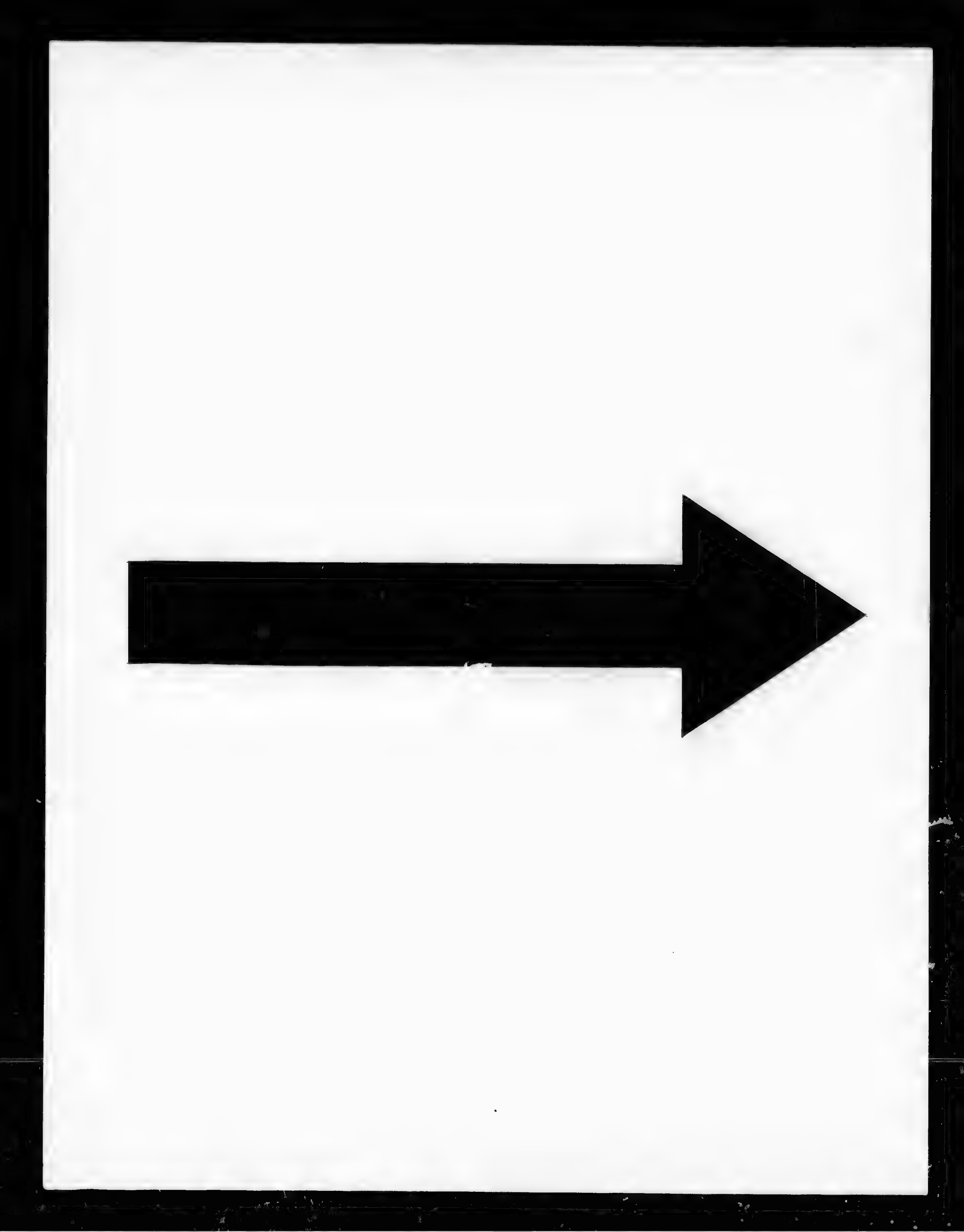
tourna vers son second, et lui dit : « Voilà un gaillard que je vendrais au moins mille écus à la Martinique. »

On s'assit à l'ombre, en face d'un panier de bouteilles d'eau de vie, et Daouda donna le signal de faire venir des esclaves qu'il avait à vendre.

Ils parurent sur une longue file, le corps courbé par la fatigue et la frayeur, chacun ayant le cou pris par une fourche longue de plus de six pieds, dont les deux pointes étaient réunies vers la nuque par une barre de bois.

A chaque esclave mâle ou femelle qui passait devant lui, le capitaine haussait les épaules, trouvant les hommes chétifs, les femmes trop vieilles ou trop jeunes, et se plaignant de l'abâtardissement de la race noire. Cependant, tout en critiquant, il faisait un premier choix des noirs les plus robustes et les plus beaux. Ceux-là, il pouvait les payer au prix ordinaire; mais, pour le reste, il demandait une forte diminution. Daouda, de son côté, défendait ses intérêts, vantait sa marchandise, parlait de la rareté des hommes et des périls de la traite. Il conclut en demandant un prix pour les esclaves que le capitaine voulait charger à son bord.

Aussitôt que l'interprète eut traduit en français la proposition de Daouda, Amédée manqua de tomber à la renverse, de surprise et d'indignation; puis, murmurant quelques juremens affreux, il se leva comme pour rompre tout marché avec un homme



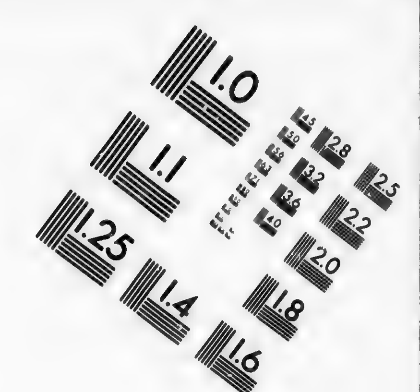
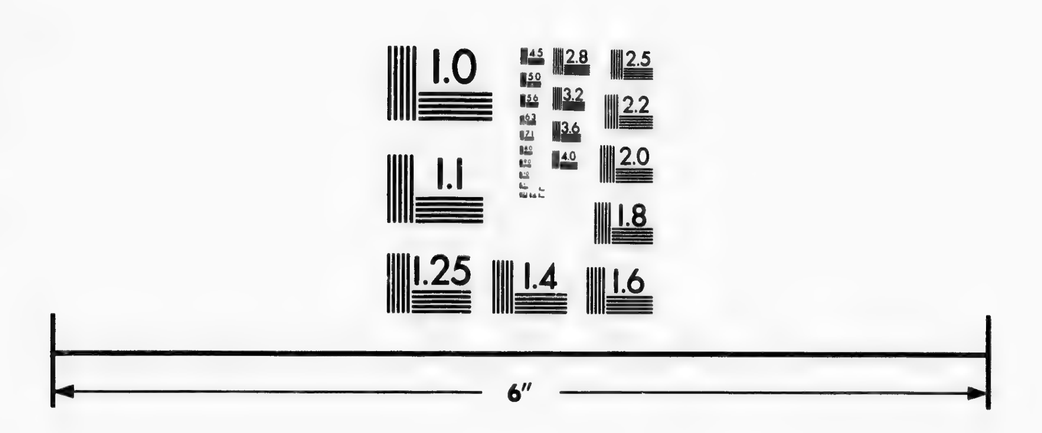


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





aussi déraisonnable. Alors Daouda le retint; il parvint avec peine à le faire rasseoir; une nouvelle bouteille fut débouchée, et la discussion recommença. Ce fut le tour du noir à trouver folles et extravagantes les propositions du blanc. On cria, on disputa long-temps; on but prodigieusement d'eau de vie; mais l'eau de vie produisait un effet bien différent sur les deux parties contractantes: plus le Français buvait, plus il réduisait ses offres; plus l'Africain buvait, plus il cédait de ses prétentions; de sorte qu'à la fin du panier on tomba d'accord. De mauvaises cotonnades, de la poudre, des pierres à feu, trois barriques d'eau de vie, cinquante fusils mal raccommodés, furent donnés en échange de cent soixante esclaves. Le capitaine, pour ratifier le traité, frappa dans la main du noir, plus qu'à moitié ivre, et aussitôt les esclaves furent remis aux matelots français, qui se hâtèrent de leur ôter leurs fourches de bois, pour leur donner des carcans et des menottes en fer.

Restait encore une trentaine d'esclaves; c'étaient des enfans, des vieillards, des femmes infirmes. Le navire était plein. Daouda, qui ne savait que faire de ce rebut, offrit au capitaine de les lui vendre pour une bouteille d'eau de vie la pièce. L'offre était séduisante, Amédée prit les vingt plus sveltes des trente esclaves. Alors Daouda ne demanda plus qu'un verre d'eau de vie pour chacun des dix restans. Amédée réfléchit que les enfans n'occupent que demi-place;

il prit donc trois enfans; mais il déclara qu'il ne voulait plus se charger d'un seul noir. Daouda, voyant qu'il lui restait sept esclaves sur les bras, saisit son fusil, et coucha en joue une femme qui venait la première : c'était la mère de trois enfans. « Achète, dit-il au blanc, ou je la tue ; un petit verre d'eau de vie, ou je tire. — Et que diable veux-tu que j'en fasse? » répond Amédée. Daouda fit feu, et l'esclave tomba par terre. « Allons, à un autre, s'écria Daouda en visant un vieillard tout cassé. Un verre d'eau de vie, ou bien... » Une de ses femmes lui détourna le bras, et le coup partit au hasard. Elle venait de reconnaître, dans ce vieillard que son mari allait tuer, un *guisiot* ou magicien qui lui avait prédit qu'elle serait reine. Daouda, que l'eau de vie avait rendu furieux, ne se posséda plus en voyant qu'on s'opposait à ses volontés ; il frappa rudement sa femme de la crosse de son fusil, puis, se retournant vers Amédée : « Tiens, dit-il, je te donne cette femme. Elle est jolie. » Amédée la regarda en souriant ; puis il la prit par la main : « Je trouverai bien où la mettre, » dit-il. L'interprète était un homme humain ; il donna un tablier de coton à Daouda, et lui demanda les six esclaves restans. Il les délivra de leurs fourches, et leur permit de s'en aller où bon leur semblerait. Aussitôt ils se sauvèrent. Cependant le capitaine dit adieu à Daouda, et s'occupa de faire au plus vite embarquer sa cargaison. Pour Daouda, il se coucha sur l'herbe, à l'ombre, et s'endormit. Quand il se

réveilla, le vaisseau était sous voile, et descendait la rivière; Daouda, la tête encore embarrassée de la débauche de la veille, demanda sa femme *Ayché*. On lui répondit qu'elle avait eu le malheur de lui déplaire, et qu'il l'avait donnée en présent au capitaine blanc, lequel l'avait emmenée à son bord. A cette nouvelle, Daouda, stupéfait, se frappa la tête; puis il prit son fusil, et, comme la rivière faisait plusieurs détours, il courut, par le chemin le plus direct, à une petite anse éloignée de l'embouchure d'une demi-lieue. Il eut le temps de se jeter dans un canot et de joindre le négrier. Amédée fut surpris de le voir, mais encore plus de l'entendre redemander sa femme. « Bien donné ne se rend plus, » répondit-il, et lui tourna le dos. Le noir insista, offrit de rendre une partie des objets qu'il avait reçus en échange des esclaves; il offrit jusqu'à ses épaulettes d'or, son fusil et son sabre. Tout fut inutile.

Pendant ce débat, le lieutenant de *l'Augusta* dit au capitaine : « Il nous est mort cette nuit trois esclaves; nous avons de la place; pourquoi ne prendrions-nous pas ce vigoureux coquin, qui vaut mieux à lui seul que les trois morts? » Amédée y consentit. Il ne s'agissait plus que de lui enlever ses armes; car il eût été dangereux de mettre la main sur lui pendant qu'il les avait encore en sa possession. Le capitaine lui demanda donc son fusil, comme pour l'examiner et s'assurer s'il valait bien autant que la belle *Ayché*; en faisant jouer les res-

sorts, il eut soin de laisser tomber la poudre de l'amorce. Le lieutenant, de son côté, maniait le sabre, et Daouda se trouvant ainsi désarmé, deux vigoureux matelots se jetèrent sur lui, le renversèrent sur le dos, et se mirent en devoir de le garrotter. La résistance du noir fut héroïque; tandis qu'il se défendait, il fut blessé. Il poussait des cris de rage, et s'agitait comme un sanglier pris dans les toiles; mais lorsqu'il vit que toute résistance était inutile, il ferma les yeux, et ne fit plus le moindre mouvement. Sa respiration forte et précipitée prouvait seule qu'il était encore vivant.

« Parbleu! s'écria le capitaine Amédée, les noirs qu'il a vendus vont rire de bon cœur, le voyant esclave à son tour. C'est pour le coup qu'ils verront bien qu'il y a une Providence. »

Favorisé par un bon vent de terre, le vaisseau s'éloignait rapidement de la côte d'Afrique.

Quelque temps la blessure de Daouda le retint sous les écoutilles. Il parut enfin sur le pont; et d'abord, relevant la tête avec fierté au milieu de la foule craintive des esclaves, il jeta un coup-d'œil triste, mais calme, sur l'immense étendue d'eau qui environnait le navire; puis il se coucha, ou plutôt se laissa tomber sur les planches du tillac, sans prendre soin même d'arranger ses fers de manière à ce qu'ils lui fussent moins incommodes. Amédée, assis au gaillard d'arrière, fumait tranquillement sa pipe; *Ayché*, sans fers, vêtue d'une

robe élégante de colonnade bleue, les pieds chaussés de jolies pantoufles de maroquin, portant à la main un plateau chargé de liqueurs, se tenait prête à lui verser à boire.

Un noir, qui détestait Daouda, lui fit signe de regarder de ce côté. Daouda tourna la tête, l'aperçut, poussa un cri; et, se levant avec impétuosité, courut vers le gaillard d'arrière avant que les matelots eussent pu s'opposer à une infraction aussi énorme de toute discipline navale. « *Ayché!* cria-t-il d'une voix foudroyante, crois-tu que dans le pays des blancs il n'y ait point de Mama-Jumbo? » Déjà des matelots accouraient le bâton levé; mais Daouda, les bras croisés, et comme insensible, retournait tranquillement à sa place, tandis qu'*Ayché*, fondant en larmes, semblait pétrifiée par ces mystérieuses paroles.

L'interprète expliqua ce qu'était ce terrible Mama-Jumbo, dont le nom seul produisait tant d'horreur. « C'est le Croque-Mitaine des Nègres, dit-il. Quand un mari a peur que sa femme ne fasse ce que font bien des femmes en France comme en Afrique, il la menace du Mama-Jumbo. »

La nuit, lorsque tout l'équipage dormait d'un profond sommeil, les hommes de garde entendirent d'abord un chant grave, solennel, lugubre, qui partait de l'entre-pont, puis un cri de femme horriblement aigu. Aussitôt après, la grosse voix d'Amédée, jurant et menaçant, et le bruit de son ter-

rible fouet retentirent dans tout le bâtiment. Un instant après, tout rentra dans le silence. Le lendemain, Daouda parut sur le pont, la figure meurtrie; mais l'air aussi fier, aussi résolu qu'auparavant.

A peine *Ayché* l'eut-elle aperçu, que, quittant le gaillard d'arrière, où elle était assise à côté du capitaine, elle courut avec rapidité vers Daouda; s'agenouillant devant lui, elle lui dit, avec un accent de désespoir concentré : *Pardonne-moi, Daouda, pardonne-moi*. Daouda la regarda fixement pendant une minute; puis, remarquant que l'interprète était éloigné, *une lime!* dit-il, et se coucha sur le tillac en tournant le dos à *Ayché*. Le capitaine la réprimanda vertement, lui donna même quelques soufflets, et lui défendit de parler à son ex-mari; mais il était loin de soupçonner le sens des courtes paroles qu'ils avaient échangées, et il ne fit aucune question à ce sujet.

Cependant Daouda, renfermé avec les autres esclaves, les exhortait jour et nuit à tenter un effort généreux pour recouvrer leur liberté. Il leur parlait du petit nombre des blancs, et leur faisait remarquer la négligence toujours croissante de leurs gardiens.

Un jour, *Ayché* lui jeta un biscuit, en lui faisant un signe que lui seul comprit. Le biscuit contenait une petite lime; c'était de cet instrument que dépendait la réussite du complot. D'abord, Daouda

se garda bien de montrer la lime à ses compagnons; mais, lorsque la nuit fut venue, il se mit à murmurer des paroles inintelligibles, qu'il accompagnait de gestes bizarres. Par degrés, il s'anima jusqu'à pousser des cris. A entendre les intonations variées de sa voix, on eût dit qu'il était engagé dans une conversation animée avec une personne invisible. Tous les esclaves tremblaient, ne doutant pas que le diable ne fût en ce moment même auprès d'eux. Daouda mit fin à cette scène en poussant un cri de joie.

« Camarades, s'écria-t-il, l'esprit que j'ai conjuré vient enfin de m'accorder ce qu'il m'avait promis, et je tiens dans mes mains l'instrument de notre délivrance. Maintenant, il ne vous faut plus qu'un peu de courage pour vous faire libres. » Il fit toucher la lime à ses voisins; et la fourbe, toute grossière qu'elle était, trouva créance auprès d'hommes encore plus grossiers.

Après une longue attente, vint le grand jour de vengeance et de liberté. Les conjurés, liés entre eux par un serment solennel, avaient arrêté leur plan après une mûre délibération.

Ce jour-là, le capitaine Amédée était d'une humeur charmante : contre sa coutume, il fit grace à un mousse qui avait mérité le fouet. Il complimenta l'officier de quart sur sa manœuvre, déclara à l'équipage qu'il était content, et lui annonça qu'à la Martinique, où ils arriveraient dans peu

de jours, chaque homme recevrait une gratification.

Les esclaves avaient eu soin de limer leurs fers de manière que le moindre effort suffit pour les rompre. Après avoir humé l'air pendant quelque temps, ils se prirent tous par la main, et se mirent à danser, pendant que Daouda entonnait le chant guerrier. Quand la danse eut duré quelque temps, Daouda, comme épuisé de fatigue, se coucha tout de son long aux pieds d'un matelot qui s'appuyait nonchalamment contre les plats-bords du navire. Tous les conjurés en firent autant, de sorte que chaque matelot était entouré de plusieurs noirs.

Tout à coup Daouda, qui venait doucement de rompre ses fers, pousse un cri qui devait servir de signal, tire violemment par les jambes le matelot qui se trouvait près de lui, le culbute, et, lui mettant le pied sur le ventre, lui arrache son fusil, et s'en sert pour tuer l'officier de quart. En même temps, chaque matelot de garde est assailli, désarmé et aussitôt égorgé. De toute part, un cri de guerre s'élève. Le contre-maître, qui avait la clef des fers, succombe un des premiers. Alors une foule de noirs inondent le tillac. Ceux qui ne peuvent trouver d'armes saisissent les barres du cabestan ou les rames de la chaloupe. Dès ce moment, l'équipage européen fut perdu. Cependant Amédée vivait encore, et n'avait rien perdu de son courage. S'apercevant que Daouda était l'ame de la

conjuration, il espéra que, s'il pouvait le tuer, il aurait bon marché de ses complices.

Il s'élança donc à sa rencontre, le sabre à la main, en l'appelant à grands cris. Aussitôt Daouda se précipita sur lui; il tenait un fusil par le bout du canon, et s'en servait comme d'une massue. Les deux chefs se joignirent sur un des passe-avants. Daouda frappa le premier; par un léger mouvement de corps, le blanc évita le coup; la crosse tomba avec force sur les planches, se brisa et le coup fut si violent, que le fusil échappa des mains de Douada. Il était sans défense, et Amédée, avec un sourire de joie diabolique, levait le bras, et allait le percer; mais Daouda était aussi agile que les panthères de son pays; il s'élança dans les bras de son adversaire, il lui saisit la main dont il tenait son sabre; l'un s'efforce de retirer son sabre, l'autre de l'arracher. Dans cette lutte furieuse, ils tombèrent tous deux; mais l'Africain avait le dessus. Alors, sans se décourager, Douada, étreignant son adversaire de toute sa force, le mordit à la gorge avec tant de violence, que le sang jaillit comme sous la dent d'un lion. Le sabre échappa de la main défaillante du capitaine; Douada s'en saisit, puis se relevant, la bouche sanglante, et poussant un cri de triomphe, il perça de coups redoublés son ennemi déjà demi-mort. La victoire n'était plus douteuse. Le peu de matelots qui restaient essayèrent d'implorer la pitié des révoltés; mais tous,

jusqu'à l'interprète, qui ne leur avait jamais fait de mal, furent impitoyablement massacrés.

Lorsque le cadavre du dernier blanc, déchiqueté et coupé par morceaux, eut été jeté à la mer, les noirs, rassasiés de vengeance, levèrent les yeux vers les voiles du navire, qui, toujours enflées par un vent frais, semblaient obéir encore à leur oppresseur, et mener les vainqueurs, malgré leur triomphe, dans la terre de l'esclavage. Rien n'est donc fait, pensèrent-ils avec tristesse; et ce grand fétiche des blancs voudra-t-il nous ramener dans notre pays, nous qui avons versé le sang de ses maîtres? Quelques uns dirent que Douada saurait le faire obéir; aussitôt on appela Douada.

Il parut sur le tillac, affectant un calme qu'il n'éprouvait pas. Pressé par cent voix confuses de diriger la course du vaisseau, il s'approcha du gouvernail à pas lents, comme pour retarder un peu le moment qui allait, pour lui-même et pour les autres, décider de l'étendue de son pouvoir. Il n'y avait pas un noir, si stupide qu'il fût, qui n'eût remarqué l'influence qu'une certaine roue exerçait sur les mouvemens du navire; mais dans ce mécanisme il y avait toujours pour eux un grand mystère. Douada examina la boussole pendant longtemps, en remuant les lèvres, comme s'il lisait les caractères qu'il y voyait tracés; puis il porta la main à son front, en prenant l'attitude pensive d'un homme qui fait un calcul de tête. Tous les noirs

l'entourèrent la bouche béante, les yeux démesurément ouverts, suivant avec anxiété le moindre de ses gestes. Enfin, avec ce mélange de crainte et de confiance que l'ignorance donne, il imprima un violent mouvement à la roue du gouvernail.

Le brick *l'Augusta* bondit sur la vague à cette manœuvre; on eût dit qu'indigné, il voulait s'engloutir avec son pilote ignorant. Le rapport nécessaire entre la direction des voiles et celle du gouvernail étant brusquement rompu, le vaisseau s'inclina avec tant de violence, qu'on eût dit qu'il allait s'abîmer. Ses longues vergues plongèrent dans la mer. Plusieurs hommes furent renversés; quelques uns tombèrent par dessus le bord. Bientôt le vaisseau se releva fièrement contre la lame, comme pour lutter encore une fois avec la destruction. Le vent redoubla, et tout d'un coup, avec un bruit horrible, tombèrent les deux mâts cassés à quelques pieds du pont, couvrant le tillac de débris et comme d'un lourd filet de cordages. Les nègres fuyaient sous les écoutilles, en poussant des cris de terreur; mais, comme le vent ne trouvait plus de prise, le vaisseau se releva, et se laissa doucement ballotter par les flots. Alors les plus hardis des noirs remontèrent sur le tillac, et le débarrassèrent des débris qui l'obstruaient. Daouda restait immobile, le coude appuyé sur l'habitacle, et se cachant le visage. Ayché était auprès de lui, mais n'osant lui adresser la parole. Peu à peu les noirs s'appro-

chèrent ; un murmure s'éleva, qui bientôt changea en un orage de reproches et d'injures. « Perfide ! imposteur ! s'écrièrent-ils ; c'est toi qui as causé tous nos maux, c'est toi qui nous as vendus aux blancs ; c'est toi qui nous as contraints de nous révolter contre eux ; tu nous avais vanté ton savoir ; tu nous avais promis de nous ramener dans notre pays : nous t'avons cru, insensés que nous étions ! et voilà que nous avons manqué de périr tous, parce que tu as offensé le fétiche des blancs. » Daouda releva fièrement la tête, et les noirs qui l'entouraient reculèrent intimidés. Il ramassa deux fusils, fit signe à sa femme de le suivre, traversa la foule, qui s'ouvrit devant lui, et se dirigea vers l'avant du vaisseau.

Là, il se fit comme un rempart avec des tonneaux vides et des planches, puis il s'assit au milieu de cette espèce de retranchement, d'où sortaient menaçantes les baïonnettes de ses deux fusils. On le laissa tranquille. Parmi les révoltés, les uns pleuraient ; d'autres, levant les mains au ciel, invoquaient leurs fétiches et ceux des blancs. Ceux-ci, à genoux devant la boussole, dont ils admiraient le mouvement continuel, la suppliaient de les ramener dans leur pays ; ceux-là se couchaient sur le tillac, dans un morne abattement. Au milieu de ces désespérés, qu'on se représente des femmes et des enfans hurlant d'effroi, et une quarantaine de

blessés implorant des secours que personne ne pensait à leur donner.

Tout à coup un nègre paraît sur le tillac ; son visage est radieux. Il annonce qu'il vient de découvrir l'endroit où les blancs gardent leur eau de vie, et sa joie et sa contenance prouvent assez qu'il vient d'en faire l'essai. Cette nouvelle suspend un instant les cris de ces malheureux ; ils courent à la cambuse, et se gorgent de liqueurs. Une heure après, on les eût vus sauter et rire sur le pont, se livrant à toutes les extravagances de l'ivresse la plus brutale. Ainsi se passa le reste du jour et toute la nuit.

Le matin, au réveil, nouveau désespoir. Pendant la nuit, un grand nombre de blessés étaient morts ; le vaisseau flottait entouré de cadavres : la mer était grosse, et le ciel brumeux. On tint conseil.

« Les blancs, dit Daouda, connaissaient seuls les paroles puissantes qui font remuer ces grandes maisons de bois ; mais nous pouvons diriger à notre gré ces barques légères qui ressemblent à celles de notre pays (il montra la chaloupe et les autres embarcations du brick). Remplissons-les de vivres ; montons dessus, et ramons en suivant la direction du vent ; mon maître et le vôtre le fera souffler vers notre pays. » On le crut. Jamais projet ne fut plus insensé. Ignorant l'usage de la boussole, et sous un ciel inconnu, il ne pouvait qu'errer à l'aven-

ture. D'après ses idées, il s'imaginait qu'en ramant tout droit devant lui, il trouverait à la fin quelque terre habitée par les noirs.

Tout fut bientôt prêt pour l'embarquement; mais la chaloupe avec un canot seulement se trouva en état de service. C'était trop peu pour contenir environ quatre-vingts nègres encore vivans. Il fallut abandonner tous les blessés et les malades. La plupart demandèrent qu'on les tuât avant de se séparer d'eux.

Les deux embarcations, mises à flot avec des peines infinies, et chargées outre mesure, quittèrent le vaisseau par une mer clapoteuse, qui menaçait à chaque instant de les engloutir. Le canot s'éloigna le premier. Daouda, avec Ayché, avait pris place dans la chaloupe, qui, beaucoup plus lourde et plus chargée, demeurait considérablement en arrière. On entendait encore les cris plaintifs de quelques malheureux abandonnés à bord du brick, quand une vague assez forte prit la chaloupe en travers, et l'emplit d'eau; en moins d'une minute, elle coula. Le canot vit leur désastre, et ses rameurs redoublèrent d'efforts, de peur d'avoir à recueillir quelques naufragés. Presque tous ceux qui montaient la chaloupe furent noyés; une douzaine seulement put regagner le vaisseau. De ce nombre étaient Daouda et Ayché. Quand le soleil se coucha, ils virent disparaître le canot derrière l'horizon; mais ce qu'il devint, on l'ignore.

Pourquoi fatiguerai-je le lecteur par la description dégoûtante des tortures de la faim ? Au bout de quelques jours, il ne resta plus de vivans, à bord du brick *l'Augusta*, que Daouda et Ayché.

Une nuit, la mer était agitée, le vent soufflait avec violence, et l'obscurité était si grande, que de l'avant on ne pouvait voir l'arrière du navire. Ayché était couchée sur un matelas, dans la chambre du capitaine, et Daouda était assis à ses pieds; tous les deux gardaient le silence depuis long-temps. « Daouda, s'écria enfin Ayché, tout ce que tu souffres, tu le souffres à cause de moi..... — Je ne souffre pas, répondit-il brusquement; et il jeta sur le matelas, à coté de sa tête, la moitié d'un biscuit qui lui restait. — « Garde-le pour toi, dit-elle en repoussant doucement le biscuit; je n'ai plus faim. D'ailleurs pourquoi manger ? mon heure n'est-elle pas venue ? » Daouda se leva sans répondre, monta en chancelant sur le tillac, et s'assit au pied des mâts rompus. La tête penchée sur sa poitrine, il sifflait l'air de sa famille. Tout à coup un grand cri se fit entendre au dessus du bruit du vent et de la mer; une lumière parut : il entendit d'autres cris, et un gros vaisseau noir glissa auprès du sien. Il ne vit que deux figures éclairées par une lanterne suspendue à un cordage. Ces gens poussèrent encore un cri, et aussitôt leur vaisseau, emporté par le vent, disparut dans l'obscurité. Sans doute les hommes de garde avaient aperçu le navire nau-

fragé ; mais le gros temps les empêcha de virer de bord. Un instant après, Daouda vit la flamme d'un canon, et entendit le bruit de son explosion ; puis la flamme d'un autre canon, mais il n'entendit aucun bruit ; puis il ne vit plus rien. Le lendemain, pas une voile ne paraissait à l'horizon. Daouda se recoucha sur son matelas, et ferma les yeux. Sa femme Ayché était morte cette nuit-là.

Je ne sais combien de temps après cette rencontre une frégate anglaise (*la Charlotte*) aperçut la carcasse d'un bâtiment démâté, et en apparence abandonné de son équipage. Une chaloupe, l'ayant abordé, y trouva une négresse morte, et un nègre si décharné et si maigre qu'il ressemblait à une momie : il était sans connaissance, mais avait encore un souffle de vie. Le chirurgien s'en empara et lui donna des soins, et quand *la Charlotte* aborda à Kingston, Daouda était en parfaite santé. On lui demanda son histoire ; il dit ce qu'il en savait. Les planteurs de l'île voulaient qu'on le pendît comme nègre rebelle ; mais le gouverneur, qui était un homme humain, s'intéressa à lui, trouvant son cas justifiable, puisqu'après tout il n'avait fait qu'user du droit de légitime défense ; et puis ceux qu'il avait tués étaient des Français. On le traita comme les nègres pris à bord d'un vaisseau négrier que l'on confisque ; on lui donna la liberté, c'est à dire qu'on le fit travailler pour le gouvernement ; mais il avait six sous par jour et la nourriture. C'était

un fort bel homme. Le colonel du 75e le vit, et le prit pour en faire un cymbalier dans la musique de son régiment. Il apprit un peu d'anglais ; mais il ne parlait guère. En revanche, il buvait avec excès du rhum et du tafia : il mourut à l'hôpital d'une inflammation de poitrine.

NAUFRAGE

DU CABALVA,

NAVIRE DE LA COMPAGNIE DES INDES.

Le *Cabalva,* navire de douze cents tonneaux, mit à la voile de Gravesend, le 14 avril 1818, pour Canton (Chine). Son équipage était de cent trente hommes, officiers compris, et sa cargaison se composait de draps, de mousseline, de fer, de bière, de parfumerie, d'horlogerie, etc. Il naviguait avec un bon vent, lorsque, le 17, à onze heures du matin, il toucha sur le rocher des Owers; en quelques minutes, il y eut neuf pouces d'eau dans la cale; mais la voie d'eau ne parut pas assez considérable aux officiers pour que l'on interrompît la navigation, et l'on continua à faire route.

Cependant, lorsque l'on fut arrivé à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, la voie d'eau s'étant accrue, on résolut de faire relâche à Bombay.

Le 6 juillet, on se croyait près de l'Ile-de-France. Ici nous laisserons parler l'un des officiers de ce na-

vire; voici en quels termes il raconte la perte de ce vaisseau : « Une heure s'était écoulée, dit-il, depuis le coucher de la lune ; nous en avions encore une à attendre avant de voir le jour ; le ciel était sans nuages, et nous faisions, par un joli vent et une petite voilure, deux lieues et demie à l'heure ; l'équipage dormait sur le pont, et l'on n'entendait plus de bruit que celui des vagues fendues par le navire, le ronflement des matelots et les cris des oiseaux qui voltigeaient au haut des mâts, lorsque les hommes qui veillaient sur la vergue crièrent l'un après l'autre : *Brisans à babord devant! la barre dessous!... il est trop tard, nous sommes perdus!* »

Aussitôt M. Francken, c'est le nom de cet officier, s'élance à la roue du gouvernail, en répétant ces paroles à l'officier. La barre se soulève tout à coup, le bâtiment pirouette, se traîne sur les rochers pendant quelques secondes, et tout à coup il éprouve un choc qui l'ébranle dans sa base, fait craquer la mâture, et imprime à la roue un fort mouvement de rotation. En repassant rapidement à tribord, la barre renverse le timonnier, qui reste étendu sans apparence de vie ; un homme, posté sur la vergue de misaine, est enlevé par le choc et lancé à la mer. Les matelots, effrayés par la secousse, accourent en foule sur le gaillard d'arrière, la plupart demi-nus. Au milieu des lamentations de l'équipage, du bruit des bordages et des voiles, et des mugissemens de la mer, on entendait de temps à autre la voix du ca-

pitaine et des officiers qui donnaient l'ordre de débarrasser les embarcations ; mais il était plus facile de donner cet ordre que de l'exécuter. Un morne silence succède enfin au bruit pendant quelques minutes, et bientôt on n'entend plus que les coups redoublés des haches, sous lesquelles les mâts, les vergues, les voiles tombent avec un horrible fracas.

« Au point du jour, continue M. Francken, nous conçûmes quelque espérance et reprîmes vigueur. Les officiers mariniers et les matelots avaient enfin réussi à mettre la chaloupe à la mer. Un grand nombre de jeunes gens agiles s'y précipitent, et en repoussent quelques malheureux, faibles ou perclus. On propose au capitaine Dalrimpe d'y descendre, mais il refuse. Des officiers assermentés, excepté le second, qui se sauva ensuite à la nage avec un gilet de liége, le commis aux revues, un passager, un chirurgien, plusieurs aspirans et quelques matelots, cherchèrent leur salut et se dirigèrent vers des rochers que la mer commençait à découvrir en plusieurs endroits.

» Parvenu, en rampant, sur le gaillard d'avant, je cherchai à découvrir quelque terre ou quelque navire vers lequel il me fût possible de me diriger. Le gaillard et la poupe étaient les seules parties du vaisseau qui fussent en ce moment hors de l'eau, et encore la lame venait continuellement s'y briser. Le capitaine et presque tous ceux qui ne s'étaient pas embarqués dans la chaloupe nageaient sous le

vent du *Cabalva*, au milieu des débris moitié flottans, moitié submergés.

» Cependant la chaloupe, chargée d'environ trente personnes, se balançait à une certaine distance, sur le sommet des vagues, jusqu'au moment où, venant à toucher le récif, une énorme lame fondit sur elle, enleva tous ceux qui s'y trouvaient, et les jeta contre les rochers. Bientôt après, l'aide-chirurgien, aimable jeune homme, trop confiant dans son habileté à nager, s'élança du navire, se débattit quelque temps contre la lame, et disparut sous les flots.

» Le nombre de ceux qui se trouvaient sous le vent du vaisseau diminuait à vue d'œil. Les uns étaient noyés, les autres étaient sur le point de l'être; d'autres, enfin, tâchaient d'atteindre le rocher au moyen d'esparres, de radeaux, de débris qu'ils avaient rencontrés. De quatre-vingts ou quatre-vingt-dix qui étaient restés à bord, au départ de la chaloupe, il n'y en avait plus que trente, exténués de fatigue. Le capitaine, en gilet et en caleçon de flanelle, le cinquième officier et deux aspirans, paraissaient indécis sur les moyens de se sauver. Tantôt assis sur le grand mât, tantôt nageant d'un débris à l'autre, ils se fatiguaient en pure perte. D'un autre côté, trois ou quatre matelots se livraient, dans la chambre du capitaine, à une gaieté bruyante, autour de quelques bouteilles de Champagne et d'eau de vie.

» Cependant le grand canot se détache de la carcasse du bâtiment. Tous ceux qui restaient encore

à bord y cherchèrent leur salut; mais il fut bientôt brisé par le choc des bordages. Alors chacun cherche à se sauver comme il peut. Quatre ou cinq personnes périssent dans cette tentative. Le capitaine, cramponné au canot, était dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le désespoir se peignait dans ses yeux, et tout en lui, au milieu du désastre général, inspirait la plus vive compassion. Un large radeau de mâture, continue M. Francken, m'offrit le moyen de me sauver; il s'éloignait, en flottant, de la carcasse du navire, je m'y étais élancé du gaillard d'avant. Deux aspirans et seize à vingt matelots y étaient parvenus; et le capitaine, qui avait fini par se retirer sur le grand mât, s'y traîna avec une peine infinie. Nous dérivions vers le rocher pendant que la lame prenait le radeau en flanc, et l'agitait avec une telle violence qu'il était impossible de s'y maintenir. Les plus forts foulaient aux pieds les plus faibles, afin de pouvoir se tenir dans une situation élevée. Plusieurs eurent les jambes et les bras rompus pendant ce trajet. Nous avions essuyé douze ou quatorze coups de mer, lorsque le radeau fut jeté contre le rocher; dès le deuxième, le capitaine fut englouti. Le reste, à l'exception de six ou sept matelots qui éprouvèrent le même sort, eut le bonheur d'atteindre le rocher, où nous trouvâmes nos autres compagnons d'infortune. »

Le cinquième officier et cinq ou six matelots étaient restés à bord. Ils se jetèrent dans le canot du capitaine et arrivèrent bientôt à un rocher que

la mer couvrait encore de quelques pieds. Francken y était parvenu sain et sauf, mais entièrement brisé. Tous ceux qui avaient échappé au naufrage s'y trouvaient, et voyaient de temps en temps les cadavres de leurs compagnons que la lame y poussait. Cent vingt-six personnes se trouvaient alors hors de danger, mais non sans de continuelles appréhensions de périr, soit par le manque de subsistance, soit par la submersion, lorsque la mer viendrait à monter. Ce récif, que les eaux couvraient au moment du naufrage, et qu'elles avaient abandonné en descendant, était alors à l'abri des coups de la lame, et toute son étendue était couverte de débris et d'objets appartenant à la cargaison du bâtiment. L'équipage ne connaissait plus de chef, pillait et détruisait tout ce qui se rencontrait sur ses pas, sans s'occuper de secourir les malheureux réduits à l'inaction par leur faiblesse ou leurs souffrances. Quelques-uns essayaient de construire un radeau ou de réparer les embarcations; d'autres erraient sur des bas-fonds, tandis que les officiers s'efforçaient de faire succéder l'ordre à la plus horrible confusion.

Comme les chaloupes ne pouvaient être que difficilement dégagées, et que d'ailleurs elles ne pouvaient contenir qu'environ le quart de l'équipage, on fit plusieurs tentatives pour construire un radeau sur lequel on pût se réfugier pendant la haute mer; mais l'état d'ivresse où se trouvait l'équipage empêcha l'exécution de ce travail. Cependant la

mer s'élevait avec rapidité, et l'on devait s'attendre à la submersion du roc. Dans ce moment critique, M. Francken, suivi de cinq ou six matelots, dirigea ses pas vers des écueils que la mer devait aussi bientôt couvrir. Marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture, pieds nus, sur des pointes de rochers, ils rencontrèrent un jeune requin, le tuèrent et le traînèrent après eux.

Vers le milieu du jour, ils atteignirent un petit banc de sable élevé d'environ cinq pieds au dessus de la mer. Ils y trouvèrent une partie de leurs compagnons, le corps enveloppé d'étoffes de soie, de pièces de mousseline, de drap de couleur, la tête coiffée de turbans ou de bonnets de fantaisie, et les pieds entortillés de riches fourrures en place de souliers. Ils n'étaient occupés qu'à boire, à dormir, à se battre, et à prendre des oiseaux qui se laissaient approcher si facilement, qu'on en saisit huit ou neuf avant qu'ils fussent effarouchés.

Francken voulut engager plusieurs matelots, qui lui paraissaient plus assurés que les autres, à retourner au vaisseau pour y sauver des vivres et de l'eau avant que la lame l'eût entièrement brisé; mais ils lui répondirent par des discours si longs et d'une telle affectation, qu'il jugea avec certitude que tout le monde avait violé les règles de la sobriété. Exténué, meurtri, il s'étendit sur le sable, pour se livrer, s'il était possible, au sommeil. Il fut bien étonné, en se réveillant, de trouver

presque tout l'équipage rassemblé autour de lui. On avait sauvé du *Cabalva* six à sept pièces de lard, trois seaux d'eau douce et quelques douzaines de bouteilles de vin; provisions qui, réunies à trois homards et au requin, ne faisaient toutefois, pour cent vingt hommes, qu'un bien modeste repas. On avait d'abord halé la chaloupe à environ vingt-cinq verges au dessus du rocher; elle le fut encore plus haut par le cinquième officier, et huit matelots y passèrent la nuit à peu de distance du bâtiment.

La marée montante de l'après-midi ayant entièrement submergé le rocher, le vent poussa vers le banc de sable tous les objets que leur légèreté rendait susceptibles de flotter, tels que des caisses d'eau de lavande, du savon parfumé, des brosses à cheveux, à dents, de pommade et de papier.

« Nous obtînmes du feu, dit Francken, en frappant un rasoir contre du verre, et avec quelques chiffons et un peu de poudre à canon qui avait été préservée de l'humidité par le baril de cuivre dans lequel elle était renfermée. Vers le soir, nous dressâmes une tente avec quelques débris du navire, et nous la couvrîmes de pièces de drap; quand elle fut achevée, les matelots, les cuisiniers et même les domestiques des officiers s'y installèrent, et ceux-ci, ainsi que les personnes qui jouissaient auparavant de quelques distinctions, furent obligés de passer la nuit à la belle étoile. »

Le 8, les officiers se chargèrent de garder les pro-

visions, pour les distribuer également entre tous les naufragés. Après un déjeûner, composé de deux onces de lard et d'un demi-verre de bière, les hommes robustes et courageux retournèrent au bâtiment pour y chercher de l'eau et s'emparer de la chaloupe; d'autres se portèrent sur les bancs de sable environnans, contre lesquels les flots avaient poussé beaucoup de caisses et de débris. Les malades et les paresseux restèrent *au logis*; quelques travailleurs furent chargés d'agrandir la tente, de dresser un mât de pavillon, et d'étendre du drap pour le faire sécher.

Le premier officier se mit à la tête de la troupe qui devait se diriger vers le *Cabalva*; on partit au moment où la mer commençait à descendre, pour être de retour avant celui où elle viendrait à monter. Après une marche de deux heures sur les pointes et les inégalités des roches, et pendant laquelle nous avions de l'eau jusqu'au milieu du corps, nous rencontrâmes la chaloupe et ceux de nos gens qui, la veille, étaient restés en arrière. Cette embarcation était remplie d'armes, d'avirons, de bijoux, de piastres, de pièces de mousseline, de draps, et contenait, de plus, du vin, de l'eau de vie, de la bière, douze poules et un mouton noyés. Nous trouvâmes encore au vaisseau beaucoup d'objets utiles; un cochon flottant sur la couverture d'un coffre, trois porcs, deux moutons vivans, et des volailles noyées.

A cinq heures du soir, nous arrivâmes au banc

de sable. Notre retour y causa une joie générale. A six heures, nous reçûmes notre dîner, qui ne consistait que dans la moitié d'une aile ou d'une cuisse de volaille, et un demi-verre de bière; cependant nous trouvâmes notre situation considérablement améliorée. Nos provisions se composaient de six cochons et cinq moutons vivans, de vingt-quatre volailles mortes, cinquante pièces de salaison, un petit baril de farine, trois barriques de bière, quarante-huit de vin, douze d'eau de vie de cerises et cinq fromages; nous avions également sauvé plusieurs instrumens utiles à la navigation, quelques armes, un poêle, des couteaux, des fourchettes et des assiettes.

A huit heures du soir, nous établîmes un quart d'officiers destiné à veiller sur les mouvemens de la mer, sur les navires qui pourraient passer, et à entretenir le feu. Armés de pistolets chargés de petits cailloux, ils avaient l'autorisation de tirer sur quiconque s'approcherait de trop près des vivres placés sous leur surveillance dans une enceinte voisine de la tente.

Le lendemain, à la pointe du jour, les travaux recommencèrent. Les charpentiers s'occupèrent des réparations de la chaloupe, le voilier à la confection des voiles; on tordit des pièces de mousseline, et l'on en fit des cordages. De forts détachemens se dirigèrent sur le navire et le banc de sable; d'autres personnes restèrent pour dresser de nouvelles

tentes et un mât de pavillon plus élevé. Francken se mit à la tête de la troupe qui devait se rendre au *Cabalva*. Dans cette journée, les provisions furent augmentées de quatre tonnes d'eau, de quarante barriques de bière ou de vin, de trente-six pièces de salaison, d'un cochon noyé à moitié gâté, de quelques voiles et d'un peu de cordes. Le premier officier revint des bancs de sable avec un grand nombre d'objets d'utilité. Il avait donné la sépulture à cinq hommes de l'équipage, dont l'un n'avait plus de tête, mais que sa taille et ses vêtemens de flanelle lui firent prendre pour le capitaine Dalrimpe. On avait coupé, à cet infortuné, un doigt auquel il portait un anneau d'un prix considérable.

Le 10 juillet, le premier officier et M. Francken se dirigèrent avec un détachement vers les bancs de sable. Ils y recueillirent sur un radeau, formé de quelques débris trouvés sur le rivage, trente pièces de lard, trente-six barriques de vin et deux petites tonnes destinées pour la chaloupe. Le détachement remorqua ce radeau, et fut de retour à l'établissement à six heures du soir.

Le lendemain, au moyen des instrumens de navigation, on détermina la latitude et la longitude du banc: on reconnut que la terre la plus proche était l'Ile-de-France, et restait à la distance d'environ quatre-vingts lieues, et l'on décida que la chaloupe y serait expédiée avec quelques hommes pour

y demander du secours. On chercha une boussole, et l'on ne put en trouver.

Dans l'après-midi du 12, qui était un dimanche, M. Ceyres, commis aux revues, invita tous les naufragés, réunis autour de la chaloupe, à se prosterner devant le Dieu tout-puissant, dont l'intervention miraculeuse les avait arrachés à la mort, et à offrir à cet être miséricordieux leurs prières et leurs supplications pour le succès de l'entreprise. Il appela leur attention sur la nécessité de lancer promptement la chaloupe à la mer, et de la diriger vers une contrée voisine et amie pour assurer leur délivrance.

Le lendemain, la chaloupe était prête à être lancée à la mer; mais elle ne le fut que le matin du jour suivant. La liste de ceux qui devaient en composer l'équipage fut affichée au milieu du camp : elle comprenait dix personnes, à la tête desquelles étaient M. Francken et M. Ceyres. Un quart de cercle, l'*Abrégé de la navigation*, de Norie, deux montres et un loch étaient leurs seuls instrumens. Leurs provisions consistaient en quatre pièces de lard, vingt galettes faites avec de la farine, de l'eau, un pain de fromage, cinquante-six pots de bière, cent douze pintes d'eau, trois bouteilles d'eau de cerises et trois de vin. Trois mâts avec leurs voiles, huit avirons, quelques balles de drap pour servir de lest, deux baquets pour vider l'eau, quelques méchans cordages fabriqués avec de la mousseline,

deux ou trois fusils et de la poudre à canon composaient l'armement de l'embarcation.

Le matin du mardi, 14 juillet, on accorda à l'équipage de la chaloupe un déjeûner plus copieux qu'à l'ordinaire, et, à cinq heures, tout le monde était rassemblé sur le rivage pour la voir lancer à l'eau et assister à son départ. Ayant poussé au large à l'ouest du banc de sable, au milieu des acclamations de leurs compagnons, ceux qui la montaient hissèrent l'artimon et la misaine, et firent vent arrière jusqu'à ce qu'ils eussent paré les brisans. Ils répondirent alors à leurs compagnons, et serrèrent les vents.

Après une navigation pénible, la chaloupe entra, le 18 juillet, à huit heures du matin, dans le port Louis de l'Ile-de-France, présentant le spectacle le plus étrange à la foule assemblée sur le rivage. L'accoutrement bizarre des naufragés, leur corps ridé par le contact fréquent de la pluie et l'eau de la mer, leur visage brûlé par les rayons d'un soleil ardent les faisaient moins ressembler à des Européens qu'à des sauvages. Le peuple, dont ils furent ensuite entourés, ne montra pas moins d'empressement à leur procurer du soulagement qu'à entendre le récit de leurs aventures. M. Francken reçut l'hospitalité d'un colon français, qui lui donna du linge et des vêtemens.

Dans cette circonstance, le commandant du port donna, pour l'équipement de la frégate *la Magi-*

cienne; des ordres qui furent si promptement exécutés, qu'une heure après l'arrivée de la chaloupe elle était prête à partir pour aller prendre l'équipage du *Cabalva*. Le brick *le Challenger* accompagna le vaisseau.

« Nous revîmes avec une joie indicible, dit M. Francken, le mât de pavillon de nos compagnons d'infortune, ensuite la carcasse du bâtiment naufragé, puis les tentes, et enfin notre banc. Le premier officier, accompagné de quelques hommes, vint au devant de nous dans le canot du capitaine; à notre entrée dans la baie, il nous raconta qu'après notre départ on n'avait pu rien sauver du *Cabalva*, mais qu'on avait été plus heureux à la pêche; que l'on n'espérait plus revoir la chaloupe; que le bosseman, au moment où l'équipage était réuni pour la prière, s'était écrié : *Navire! navire!* et s'était mis à sauter sur le sable comme s'il eût perdu l'esprit; que les matelots accoururent aussitôt sur le rivage, et, courant ensuite de tout côté, pillèrent les vivres, détruisirent les tentes et mirent le feu à des monceaux de poudre pour attirer l'attention de la frégate. »

La frégate, après avoir mouillé pendant la nuit, par douze brasses d'eau (soixante pieds), appareilla le lendemain, et vint mouiller à la distance d'un tiers de lieue du banc de sable. Plusieurs officiers et aspirans du *Cabalva* arrivèrent à bord sur un canot qu'on leur avait envoyé. Le matin du jour

suivant, qui était le mardi 21 juillet, le capitaine Purvis, commandant du bâtiment, descendit à terre, et fit débarquer plusieurs sacs de biscuits qui furent dévorés dans un instant. Tout l'équipage fut embarqué le même jour à bord du brick, et arriva au port Louis le mardi 28 juillet. Il est remarquable que, le mardi 7 juillet, *le Cabalva* avait fait naufrage; que, le mardi 14, la chaloupe était partie pour l'Ile-de-France; que, le mardi 21, l'équipage fut embarqué sur le brick, et que, le mardi 28, le brick aborda à l'Ile-de-France.

L'agent de la compagnie des Indes accorda des secours aux hommes de l'équipage, qui furent ensuite répartis sur divers bâtimens en rade au port Louis. M. Francken resta dans ce lieu, environ trois semaines, chez le même colon qui l'avait accueilli la première fois. Le 15 août, il s'embarqua sur le vaisseau *l'Orient*, et le 21 novembre il arriva en Angleterre sans accident.

LE PIRATE MEXICAIN

L'ALBATROS.

Rodriguez, capitaine de *l'Albatros*, grand et fort pirate mexicain, venait de raffermir son autorité par une de ces mesures terribles, justice expéditive qui peut seule maintenir, par une sanction sanglante, l'espèce de dictature d'un chef de forbans. Cependant, malgré les preuves de capacité et de courage qu'il avait déjà données, il lui importait, après ce mode absolu de répression, d'apprendre de nouveau à son équipage combien il était fait pour le diriger avec intelligence ; l'occasion ne tarda point à s'en offrir.

Une chaloupe gréée de deux voiles fut aperçue à cinq ou six lieues de l'île de la Marguerite, sur laquelle *l'Albatros* courait à toutes voiles. L'embarcation, en voyant un bâtiment tout noir cingler sur elle avec une marche qui devait lui paraître supérieure, revira de bord, et prit chasse aussitôt. Rodriguez la poursuit : il la gagne, il l'ac-

coste. Seize hommes armés de sabre et de carabines la montaient ; un pierrier établi sur l'avant composait toute son artillerie.

— Qui êtes-vous ? demanda Rodriguez à celui qui paraissait être le patron de la barque.

— Ce que nous sommes, commandant ? Nous ne sommes rien du tout ; nous gagnons notre vie à pêcher, au large de la Marguerite, quelques perles, comme vous savez bien qu'on en trouve quelquefois dans ces parages.

— Vous pêchez des perles avec des carabines et sabres ? Il paraît que c'est une nouvelle manière de prendre du poisson et des bijoux.

— Oui, c'est notre manière à nous, et nous ne faisons pas grand'chose. Vous voyez aussi combien nous sommes pauvres.

— Votre façon de faire la pêche ne me convient pas : et si vous ne me dites pas dans cinq minutes, montre à la main, ce que vous cherchiez ici, je vous fais pendre tous les seize au bout de mes vergues, comme des gâte-métier, faisant la piraterie de manière à compromettre d'honnêtes forbans comme nous.

— Ah, grands dieux ! commandant, est-ce que, par la bonté divine, vous seriez des pirates ? Le ciel en soit loué ! Vous pouvez nous assister, et nous partagerons.

— Voyons un peu ce que tu veux dire. Accoste à bord avec ton bateau ; et si tu es un bon enfant,

nous pourrons faire des affaires ensemble... Envoyez une amarre devant à cette embarcation, et ne laissez monter à bord que le patron.

Une fois arrivé sur le pont du navire, le patron Raphaël adressa ces mots au capitaine Rodriguez, après lui avoir fait trois humbles saluts et lui avoir souhaité la bénédiction de Dieu :

« Il faut que vous sachiez, mon commandant, qu'un gros trois-mâts espagnol a relâché pour une voie d'eau à la Marguerite. Il a fallu mettre sa cargaison à terre pour l'abattre en carène. Dès que la réparation a été faite, nous avons été employés à refaire son arrimage, car nous sommes tous de pauvres arrimeurs à une gourde par jour. A présent que ce navire se dispose à partir, nous nous sommes associés pour louer cette chaloupe, et venir l'attendre, armés de carabines, afin de l'enlever. Comme il a des barils de piastres à bord, et que nous savons où ils sont placés, nous ne serons pas embarrassés de les trouver.

— Où allait ce navire ? combien d'hommes d'équipage a-t-il ?

— Il va à Campêche. Il a vingt hommes d'équipage, mais des mollasses, qui ne demandent pas mieux que de se laisser prendre. Tenez, à présent que nous approchons de terre, vous pouvez découvrir sa mâture, dans cette petite fente de la côte, là, dans le nord-est du compas...

— Eh bien, sais-tu, patron Raphaël, ce qu'il

nous faut faire pour ne donner aucune défiance au capitaine de ce bâtiment, qui craindrait d'appareiller peut-être, après avoir vu un brick de ma façon ?

— Non, mon commandant; mais je m'en rapporterai à vous, et j'écouterai vos conseils, comme si c'était la bonne Vierge sainte Marie qui me parlât par votre noble et sincère bouche : *In nomine patris, filii et spiritûs sancti, amen!*

— Fais-nous grace de tes prières et écoute-moi.

— Je vous écoute, illustre commandant.

— Je vais carguer toutes mes voiles : tu vas aller, avec ta chaloupe, me haler par l'avant, comme si le brick avait besoin de ton secours, et voulait gagner, avarié, un mouillage près de la côte.

— C'est cela, mon commandant; je vous comprends très bien, et une fois que vous serez à l'ancre, je rentrerai dans le port, en disant au capitaine espagnol que vous êtes un bâtiment anglais en croisière, venu pour boucher une voie d'eau; que je vous ai donné aide et assistance avec ma chaloupe, et que...

— Saute plus vite que ça dans ton embarcation. Tu diras après au capitaine du trois-mâts tout ce que tu jugeras convenable. Qu'il te suffise de savoir que si nous amarinons ce navire, tu recevras pour ta part une récompense proportionnée aux services que tu nous auras rendus. »

Les voiles de *l'Albatros* sont carguées et serrées: la chaloupe de Raphaël nage sur l'avant du brick contre le vent : les autres canots du corsaire aident la chaloupe. En quelques heures *l'Albatros* atteint un bon mouillage, d'où il peut être vu du navire espagnol. Un grand pavillon anglais est déployé sur l'arrière du pirate. Raphaël revient dans le port, et il annonce partout que le brick qu'a remorqué sa chaloupe n'a jeté l'ancre que pour visiter quelques coutures molles un peu au dessous de sa flottaison, et boucher une petite voie d'eau; qu'ensuite il appareillera pour continuer sa croisière contre les forbans. Il nomme le brick au capitaine de *la Quintanilla*, c'est le nom du trois-mâts espagnol; il cite même le nom du commandant anglais. « Par San-Antonio, dit l'Espagnol, la circonstance est favorable pour moi. Tandis que ce croiseur anglais sera mouillé près de l'île, je pourrai appareiller sans craindre les forbans qui rôdent toujours dans ces parages. Les scélérats craignent les bâtimens de guerre comme les voleurs la corde : ils les sentent à vingt lieues à la ronde. J'appareille demain. »

Raphaël vint la nuit, dans une pirogue, rendre compte à Rodriguez des intentions du capitaine espagnol. Rodriguez fait des dispositions pour tromper ce malheureux capitaine. Il ordonne de dépasser les mâts de perroquet de *l'Albatros*, de mouiller une ancre par le travers, et de frapper, sur le câble

de cette ancre et sur celui de l'autre ancre de mouillage, deux cayornes, qui, crochées à la tête des bas-mâts, inclineront le brick comme s'il était à moitié abattu en carène. *L'Albatros*, bientôt couché sur le côté de tribord, présente le flanc opposé à des hommes qui, dans les embarcations du bord à la chaloupe de Raphaël, font semblant de visiter et de réparer les coutures avariées.

C'est à la clarté naissante du matin que cette petite comédie se jouait sur les flots tranquilles, et des forbans étaient les acteurs de cette scène.

La pauvre *Quintanilla* avait aussi mis sous voiles aux premiers rayons de l'aurore. Loin d'éprouver la défiance qu'aurait dû lui inspirer l'aspect d'un navire comme *l'Albatros*, le crédule capitaine espagnol comptait, au contraire, sur la présence du brick, qu'il supposait anglais. *La Quintanilla* quitte donc le port, ses basses-voiles sur les cargues, ses huniers bien étarqués et bien bordés, les perroquets hissés à bloc. La brise du matin enfle les voiles et semble se jouer dans son gréement, en apportant aux matelots les douces émanations des fleurs de la côte, couvertes de rosée. Les cris cadencés des hommes qui halent sur les cordages vont réveiller les échos sonores de la terre, qui fuit battue par les lames que le navire forme en fendant les flots encore brunis par les dernières ombres de la nuit. Le soleil dore déjà l'horizon ; tous les objets reprennent leur forme naturelle, avec le jour, autour du bâti-

ment ; on aperçoit sur l'avant le brick, que l'on a pris, la veille, pour un navire anglais, la mâture penchée et le côté de tribord éventé. A mesure qu'on l'approche, on l'observe avec plus de curiosité. « C'est un beau navire, et qui doit bien marcher, dit le capitaine espagnol à son second. Voyez, dans cette longue-vue, ces façons si fines, cet élancement et cette quête !...

— Effectivement, capitaine, c'est un bâtiment qui doit bien escarpiner, mais qui ne doit pas porter grand'chose ; il me semble même plus fin que la plupart des bricks de guerre de construction anglaise. Quel bau il a! On rebat les coutures de son côté de tribord ; entendez-vous les coups de maillet des calfats ?

— Oui, le voilà dans la position où nous nous trouvions, il y a quinze jours, cherchant une voie d'eau. Mais à bord d'un navire de guerre il y a tant de ressources ! c'est couvert d'hommes, cela. Vous voyez, par exemple, ce brick ! eh bien ! le voilà abattu, presque en carène en haute mer... Là..., il a frappé ses cayornes d'abattage sur deux ancres.... Allez donc faire une opération aussi hardie à bord d'une barque marchande de quatre cents tonneaux, comme nous, avec vingt hommes d'équipage !

— Voilà que nous allons passer à le ranger, capitaine. Voulez-vous que nous hissions notre pavillon ?

— Sans doute ; montrez-lui nos couleurs et saluez-le en ameuant et rehissant trois fois le pavillon national. Nous lui devrons peut-être l'avantage de pouvoir sortir sans avoir quelque forban à nos trousses, et il est bien juste que nous lui rendions hommage. »

Pendant ce paisible entretien entre le capitaine et le second de *la Quintanilla*, une scène toute différente se passait à bord de *l'Albatros*. Quelques hommes, placés à tribord dans les embarcations, faisaient bien mine de tapoter à coups de maillet sur les bordages : mais, sur le pont, une partie de l'équipage était parée à filer des cayornes pour redresser le navire, et une autre partie disposée à hisser les voiles, guinder les mâts de perroquet, passés sur l'arrière du tenon des mâts de hune. Rodriguez, assis sur son couronnement, et caché par l'extrémité des bastingages de l'arrière, guette, à la longue-vue, d'un œil avide, le trois-mâts qui va passer à côté de lui. C'est une proie facile, qu'il convoite et qu'il brûle d'étreindre dans ses serres. Le capitaine espagnol salue, à portée de fusil, *l'Albatros*, qui, pour répondre à son salut, élève et amène, par trois fois, dans sa mâture inclinée, le pavillon anglais, avec lequel il abuse son confiant ennemi. Oui, saluons-le bien, dit Rodriguez à voix basse : bientôt, quand il sera au large, nous le saluerons autrement qu'avec cette misérable étamine.

L'Espagnol file toujours ; il dépasse le corsaire, il est déjà plus éloigné de terre que celui-ci... C'est alors que les cayornes qui tenaient *l'Albatros* couché sur les flots sont filées peu à peu, et que le brick se redresse fièrement sur ses lignes d'eau ; c'est alors que, par un mouvement qui tient presque de la magie, tant il est prompt et sûr, les vergues qui se trouvaient apiquées se croisent carrément sur les bas-mâts et sur les mâts de hune. Les huniers montent lentement à tête de bois, les mâts de perroquet s'élèvent sur leurs guinderesses, et les perroquets, presque en même temps, grimpent le haut des calebaubans pour être gréés sur leurs mâts, déjà mis en clef.

— Voyez donc, fait remarquer le capitaine espagnol à son second, voyez comme ce navire anglais semble se redresser !

— C'est le changement de position, capitaine. Il nous paraît maintenant sous un autre aspect que lorsque nous nous trouvions par son travers.

— Non, je ne me trompe pardieu pas, ses huniers montent sur leurs drisses ; il guinde ses mâts de perroquet ! Ah ! Dieu tout-puissant, si c'était un forban, à présent que nous sommes au large !... Revirons de bord ; rentrons avant qu'il ait le temps de nous couper la terre.

Il n'est plus temps, *l'Albatros* est sous voiles : il marche comme un dauphin, et, avec ses huniers qu'il largue et ses basses-voiles qu'il vient d'amu-

rer, il pourrait, sans ses perroquets, gagner *la Quintanilla,* comme l'agile dorade atteint le poisson volant qui cherche à fuir sous la lame qu'il perce de ses ailerons. Et comment, imprudent Espagnol, as-tu pu ne pas deviner un corsaire à cette coque si noire, à cette guibre si élancée, à cette haute mâture, penchée sur cet arrière qui rase la mer, et enfin à cette multitude de matelots qui bouillonnaient sur ce large pont bordé de caronades! Tremble maintenant à l'approche de ces voiles brunes que la brise pousse vers toi avec tant de vitesse; tremble surtout à la vue de ces figures sinistres qui se groupent sur l'avant du pirate! Ce pavillon anglais, qui t'a si grossièrement abusé, va s'amener pour céder sa place, sur la drisse, à un pavillon colombien. Reconnais maintenant ta funeste erreur en voyant, dans les eaux du corsaire, la chaloupe de Raphaël. C'est lui qui a conduit ton redoutable ennemi sur tes traces. Sauve-toi si tu le peux encore, mais songe bien que tu pourras payer cher les efforts inutiles que tu feras pour échapper au terrible *Albatros!*

La Quintanilla a viré de bord; *l'Albatros* a imité sa manœuvre : elle veut tâcher de gagner la terre, fut-ce même pour faire côte, avant que le brick ait pu mettre le grappin dessus. *L'Albatros* poursuit jusqu'en dedans des brisans, la proie qui veut lui échapper. Chaque fois que l'Espagnol croit toucher au rivage, le Colombien passe entre

la terre et lui, et le force ainsi à regagner le large. Ce n'est pas à coups de canon que le brick veut faire amener le trois-mâts : il cherche au contraire à l'amariner à l'abordage, pour ne pas donner l'éveil au large, et révéler peut-être aux croiseurs les parages où il se trouve. *La Quintanilla,* sans cesse chassée par *l'Albatros,* perd, à chaque bordée, l'avantage qu'elle s'était promis en louvoyant dans les dangers. A chaque évolution, elle dérive vers son infatigable ennemi, et, comme l'oiseau qui perd ses forces en luttant de vitesse avec le vautour qui le menace, elle finit par s'abandonner à la voracité du corsaire. C'est alors que le terrible cri : *A l'abordage! à l'abordage!* se fait entendre sur le pont du Colombien, qui élonge le trois-mâts comme pour le dévorer. Tous les Espagnols tombent à genoux; et Rodriguez, en les voyant dans cette posture suppliante, sous le poignard de ses forbans, se met à rire avec dédain, en ordonnant du geste qu'on épargne d'aussi méprisables victimes.

« — Qu'on m'amène le capitaine, je veux lui parler. »

Le capitaine espagnol s'avance en tremblant, et en élevant vers son vainqueur des mains agitées par la peur.

— Qu'as-tu de précieux à ton bord? »

— Ma cargaison et ma malle.

— Rien de plus?

— Rien, illustre commandant, je vous le jure par saint Antoine et les plus saints de nos martyrs.

— Réfléchis bien à ce que tu vas me répondre. J'ai en main le manifeste de ta cargaison. Si tu m'avoues tout, je te laisse la vie ; si tu mens, ce cartahu, frappé à ma grande vergue, punira ta dissimulation.

— J'ai trois barils de piastres dans ma chambre. Raphaël a dû vous le dire, puisque c'est lui qui nous a trahis.

— Passe-lui une cravate de franc-filin, Goufier, puisqu'il n'a que trois barils de piastres.

— Illustre commandant, j'oubliais de vous dire, tant je suis ému, qu'il y a encore cinq barils, mais cinq barils tout petits, tout petits, dans une cachette, sous le panneau de la chambre.

— Ce n'est pas encore assez. Range à virer sur le cartahu.

— Oh! en grace, noble et brave commandant, laissez-moi me remettre un peu et me rappeler ce que je puis encore avoir... J'ai, j'ai... caché entre bord et serre, sous le lambris de ma cabane, deux sacs de doublons, deux petits sacs de rien, qui ne vous serviront pas à grand' chose... Mais je veux tout dire.

— Oui, c'est à peu près cela. On va fouiller ton navire, d'ailleurs, et si l'on trouve, dans la visite, des objets que tu peux avoir oublié de m'indiquer, je te rafraîchirai la mémoire en te faisant hisser au

bout de la grande vergue, pour l'exemple d'abord, et puis pour avoir de la viande fraiche, pendue à mon croc. »

On visite, on fouille la prise de la carlingue à la pomme. Tout l'or et l'argent est trouvé, enlevé, transporté à bord du corsaire. On jette un équipage à bord de *la Quintanilla*, qui quitte *l'Albatros* pour aller à Carthagène, ou elle attérira. Rodriguez, avec ses barils de piastres et ses sacs de doublons, fait voile pour Saint-Thomas, île danoise, repaire de forbans, où il pourra, en toute sûreté, plonger ses hommes dans la débauche, et repartir ensuite, aprés avoir pris des renseignemens sur les navires qu'il se propose de piller.

NAUFRAGE

DU NAVIRE RUSSE

LA DOBROYA-NAMERENIA.

Nous empruntons au *Voyage dans le nord de la Russie asiatique*, par M. Sauer, les détails de cet événement et des faits intéressans qui s'y rattachent.

Le 17 mai 1789, le débâclement eut lieu sur la Léna; et, le 22, nous traversâmes cette rivière pour gagner l'Yarmank, où l'on nous avait fait préparer des chevaux. L'ispravinsk de Yakoutsk nous accompagnait. La rivière avait inondé tout le plat pays, et elle charriait beaucoup d'arbres et de glaçons.

Nous nous hâtâmes de nous mettre en route, pour atteindre le lieu où la rivière de Mayo se jette dans l'Aldan. J'ai déjà parlé des plaines qui s'étendent entre Yakoutsk et l'Aldan, ainsi je ne les décrirai pas de nouveau; je dirai seulement que, cette fois-ci, nous nous arrêtâmes dans le village d'Amginskoï, habité par cent soixante-huit colons sibériens. Ils ont été

envoyés pour y établir la culture du blé, mais la terre ne paie pas généreusement leur travail. Elle ne produit du blé que pour leur seule consommation; encore ne leur en fournit-elle pas toujours assez : il y a même des années où ils ne recueillent pas un seul grain. Les habitans d'Amginskoï vivent en grande partie de profits qu'ils font avec les Yakouts et les Tongouths de leur voisinage, auxquels ils vendent de l'eau de vie et de la petite quincaillerie. — Ils nous apprirent qu'aucune des hordes errantes des Tongouths n'était encore arrivée à l'Oust-Mayo.

Nous demandâmes aux habitans d'Amginskoï comment était le chemin qu'il fallait suivre pour se rendre directement sur les bords de l'Aldama et de l'Oulkan, parce que le capitaine Billings avait promis de joindre le capitaine-lieutenant Zaritscheff à l'embouchure de l'une de ces rivières : mais ils représentèrent ce chemin comme étant si mauvais, que le capitaine Billings renonça à y passer. En conséquence, il dépêcha un Cosaque aux Yakouts habitans des plaines voisines, avec un ordre de l'ispravinsk, qui leur enjoignait d'envoyer immédiatement seize chevaux à l'Aldan-Stanok, pour nous conduire à Okhotsk par l'ancien chemin.

Le jeudi 31 mai, nous arrivâmes à l'Oust-Mayo-Pristan, vis à vis de l'embouchure du Mayo. Aussitôt nous fîmes informer le prince des Tongouths, qui a sa résidence environ dix verstes plus haut, sur les bords de l'Aldan. Ce prince est le chef de tous les

Tongouths, et beaucoup d'Yakouts lui sont soumis. Il a plusieurs femmes, les unes yakoutes, les autres tongouthes. Il est très respecté des deux nations; et il est agent du gouvernement russe, auprès des Tartares Mongouls qui vivent sur les frontières de la Chine, ainsi qu'auprès des Tongouths et des Yakouts.

Le prince tongouth vint nous joindre le 1er juin, de fort bonne heure. Il nous dit que le chemin que le capitaine Billings s'était proposé de prendre était très difficile; que les députés des hordes errantes n'étaient pas encore arrivés; qu'il enverrait une lettre au capitaine-lieutenant Zaritscheff, et que si cet officier était sur la côte, près de l'embouchure de l'Oulkan ou de l'Aldama, on en aurait la réponse dans vingt jours. En conséquence, le capitaine écrivit à M. Zaritscheff, pour le prier de le venir trouver sur-le-champ à Okhotsk, parce qu'il comptait que les deux vaisseaux qu'on y construisait étaient déjà prêts à être lancés.

On nous procura des bateaux, et, le 4 juin, nous commençâmes à descendre l'Aldan. Le 7, à six heures du soir, nous arrivâmes à l'ancien embarcadère de l'Aldan, qui est à cent cinquante verstes du lieu de notre départ. Depuis huit jours, le temps était pluvieux et orageux.

Nous ne trouvâmes à l'embarcadère ni les chevaux demandés aux Yakouts, ni le Cosaque qui était allé les chercher; mais l'on nous fournit douze chevaux de trait, avec lesquels nous nous mîmes en

route, le 8 juin à midi, pour Okhotsk, et nous y arrivâmes le 21. Le plus grand des vaisseaux en construction était déjà prêt à être lancé, et l'autre ne pouvait pas tarder à l'être. Tous les objets destinés pour l'expédition étaient arrivés en bon état, et toutes les personnes qui devaient en être paraissaient remplies d'ardeur et de santé. Vers la fin du mois, le capitaine-lieutenant Zaritscheff arriva à Okhotsk, d'après la lettre qui lui avait été écrite de l'Oust-Mayo-Pristan.

Le docteur Merck s'était rendu sur les montagnes de Marjakan, pour y recueillir des objets d'histoire naturelle. On lui demanda de revenir à Okhotsk, attendu que nous devions mettre en mer le 15 août.

Vers la mi-juillet, on lança le plus grand de nos deux vaisseaux. Il sortit très heureusement du chantier; mais les hauts-fonds de la rivière furent cause qu'on mit près de trois semaines à le faire descendre à l'entrée de la baie, où il reçut une partie de ses agrès. On le fit alors passer sur les bancs de sable qui sont en dehors de la baie, et il mouilla à cinq milles au large, par six brasses d'eau, sur un fond de sables et de pierres.

Nous nous servîmes de nos galiotes de transport pour porter, à bord du vaisseau, les canons, les munitions navales et les vivres. Il eût été inutile et dangereux d'embarquer ces objets pendant que le vaisseau était dans la baie; car il n'aurait pas pu fran-

chir les bancs de sable, même avec tout son lest. D'après les ordres de l'impératrice, ce vaisseau fut nommé la *Slava-Rossia*.

Le 8 août, nous lançâmes le second vaisseau, auquel on donna le nom de la *Dobroya-Namerenia*. Il fut gréé et prêt à faire voile dans les premiers jours de septembre. Cependant il fallut attendre les fortes marées pour lui faire passer les hauts-fonds. On chargea les objets les plus pesans dans une galiote qui se tint prête à l'accompagner.

Dans la soirée du 7 septembre, le capitaine Billings résolut de faire sortir ce vaisseau de la baie, le lendemain matin. M. Loftsoff, premier pilote du port d'Okhotsk, fut chargé de le conduire, et de faire tenir armés tous les canots du port, pour qu'en cas que le vent faiblît, on pût touer le vaisseau. Les canots de la *Slava-Rossia* furent également prêts à aider à la sortie de la *Dobroya-Namerenia*. Le capitaine-lieutenant Hall, qui avait le commandement de ce vaisseau, coucha à bord.

Le 8, à six heures du matin, je me rendis à bord pour chercher un livre que j'avais laissé dans la chambre. Avant que j'eusse atteint le vaisseau, le capitaine Hall me demanda si j'apportais des ordres pour qu'il sortît de la baie. Je lui répondis que non; et je lui demandai, à mon tour, s'il croyait qu'il fût possible de sortir. Le vent était favorable, mais très faible. Une forte houle venait du sud-ouest, et la lame se brisait contre le rivage avec une extrême

violence. Je pensais, d'après cela, que la brise allait passer au sud-ouest : en outre, le temps était très brumeux.

Le capitaine Hall me dit qu'il ne croyait pas qu'on pût mettre en mer ; que certainement il ne sortirait pas de la baie, à moins qu'il n'en reçût l'ordre exprès, et que le capitaine Billings ne vînt lui même à bord.

M. Koch, commandant du port d'Okhotsk, était à bord du bâtiment de transport, en arrière de la *Dobroya-Namerenia.* Il demanda au capitaine Hall s'il devait le suivre. — « Non, répondit le capitaine » Hall, à moins que vous ne vouliez être jeté à la » côte : mais certes, moi, je ne sortirai pas si je puis » l'éviter. »

A sept heures et demie, le capitaine Billings se rendit à bord ; et aprés un court entretien avec le capitaine Hall, il répondit aux objections de ce dernier : — « Le pilote en décidera. » — Le pilote arriva. Le capitaine Hall le pria de considérer tout le danger qu'il y avait à sortir, et ajouta que peut-être M. Loftsoff ne songeait pas assez à la différence qui se trouvait entre un vaisseau tel que celui dont il allait se charger, et une galiote de soixante tonneaux.

Le capitaine Billings observa qu'il ne croyait pas le danger aussi grand que le disait le capitaine Hall. En même temps, il insista sur la nécessité de mettre en mer pendant les hautes marées, parce que la sai-

son était déjà avancée, et qu'il désirait de pouvoir hiverner sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

Le pilote assura qu'on ne courait pas le moindre risque à sortir. Alors le capitaine Hall enjoignit à l'équipage d'obéir aux ordres de M. Loftsoff, et déclara qu'il ne voulait avoir aucun commandement pour faire sortir le vaisseau, mais qu'en cas de besoin il donnerait tous les secours qui dépendraient de lui.

A huit heures, la mer étant pleine, et le jusant commençant, on donna des haussières à six chaloupes ou canots, et on leva l'ancre. Le vent avait entièrement cessé, mais la houle était toujours très forte. Les canots touèrent le vaisseau dans la passe, en lui faisant présenter la proue à la lame. Mais lorsque le premier canot, qui était le plus grand, et avait, je crois, seize avirons, se trouva au milieu des brisans, il fut presque rempli d'eau, et les hommes qui le conduisaient lâchèrent leur haussière. Le vaisseau tangua excessivement. L'esquif qui était le long du bord, se trouvant engagé dans les chaînes de l'avant, eut toute sa proue sous l'eau, et deux hommes qui étaient dedans furent emportés par la lame. Soudain tous les canots de touage abandonnèrent leur haussière pour porter du secours aux hommes qui venaient d'être emportés, mais ils n'en purent sauver qu'un.

Le vaisseau, abandonné à la merci des flots, fut jeté à la côte et y resta immobile. A neuf heures

un quart, il se leva une petite brise du sud-ouest. On coupa les mâts pour alléger et dégager le vaisseau, mais ce fut en vain. La marée descendait, et bientôt il resta à sec.

Il n'y avait pas de temps à perdre. On prit dans le vaisseau naufragé tout ce qu'il fut possible d'en ôter; et on résolut de se rendre au Kamtchatka avec un seul vaisseau, pour en construire un autre petit, pendant l'hiver, avec les débris de celui qui venait de se perdre. N'ayant pas le temps de le démolir, on prit le parti d'y mettre le feu; car c'était le moyen le plus prompt d'en retirer le fer. Cela fut exécuté le 9 septembre.

Le jour du naufrage, le vent du sud-ouest souffla le matin avec peu de force; mais le ressac frappait la côte avec tant de violence, que l'eau rejaillissait jusque près de l'église d'Okhotsk. Le vent fraichit l'après-dînée; et à minuit, le temps était parfaitement calme.

Le naufrage de la *Dobroye-Namerenia* avait été prédit par les superstitieux habitans d'Okhotsk; et ils fondaient cette prédiction sur ce qu'au printemps, on avait vu une volée considérable de corneilles qui combattaient dans les airs, et faisaient un bruit épouvantable. L'un de ces oiseaux fut tué par les autres, et tomba sur le pont de la *Dobroya-Namerenia*, qui était alors en construction. Les autres corneilles fondirent à l'instant sur le vaisseau, dévorèrent celle qui était tombée, et n'en laissèrent d'autres

vestiges que les plumes. Cet évènement singulier, dont nos officiers, nos charpentiers, nos matelots et tous les habitans d'Okhotsk furent témoins, arriva dans le temps que j'étais à Yakoutsk.

J'ai cru devoir faire, dans le plus grand détail, le récit de la perte de la *Dobroya-Namerenia*. J'ajouterai seulement qu'au milieu de ce désastre on fut heureux que le vaisseau n'eût pas atteint les brisans ; car s'il se fût trouvé là, il aurait été inévitablement fracassé, et il ne se serait pas sauvé une seule des personnes qui étaient à bord. Le capitaine Zaritscheff était à bord de la *Slava-Rossia*, mouillée à cinq milles au large, et n'avait pas un seul canot.

La matinée du 10 aurait été extrêmement favorable pour faire sortir le vaisseau de la baie. Le vent de nord souffla jusqu'à onze heures, et tourna ensuite au sud-ouest. Je fus envoyé, avec la grande chaloupe, à bord de la *Slava-Rossia*, pour y conduire une partie des munitions, une ancre et un câble.

Le capitaine Zaritscheff me témoigna combien il regrettait de n'avoir pas été à terre, pour s'opposer à ce qu'on fît sortir la *Dobroya-Namerenia* par un temps aussi défavorable : il me dit aussi qu'il était très fâché qu'on eût brûlé ce vaisseau ; mais qu'il rendait grace au ciel de ce que le seul homme qui eût péri dans ce désastre n'avait ni femme, ni enfans, ni parens connus. Le corps de ce malheureux fut trouvé flottant à peu de distance de la

Slava-Rossia, et cet aspect porta un sentiment de tristesse dans l'ame de tous ceux qui étaient à bord.

Le soir, je profitai de la marée pour retourner à Okhotsk. Le lendemain matin, le capitaine-lieutenant Bering se rendit à bord, et le capitaine-lieutenant Zaritscheff vint à terre.

Le 14 septembre, nous reçûmes un courrier de Pétersbourg, qui nous apprit que la guerre était déclarée entre la Russie et la Suède. Dans les dépêches adressées au capitaine Billings, on lui recommandait la plus grande économie, et on lui enjoignait même de retourner immédiatement à Pétersbourg, si nous n'étions pas déjà partis d'Okhotsk, ou du moins prêts à faire voile. Ces ordres avaient pour motifs, le premier, la rareté de l'argent, qui était devenue extrême en Russie, et le second, le besoin d'officiers de marine et de matelots.

Vers le soir, la brise de sud-ouest souffla avec force, et toute communication fut interrompue entre le vaisseau et le port.

Le 15, la brise du sud-est fut carabinée. Nous observâmes plusieurs fois, de terre, que le vaisseau chassait sur ses ancres, et nous vîmes que ses mâts de hune étaient abattus. Comme le vent continuait à souffler avec la même violence, nous allumâmes plusieurs feux sur le rivage. La *Slava-Rossia* avait un fanal au haut d'un de ses mâts.

Le 16, la brise était aussi impétueuse que la

veille. Nous vîmes, avec nos lunettes de longue-vue, que le vaisseau avait trois ancres en avant. Malgré cela, il chassait souvent, et nous tremblions de le voir à tout instant jeté à la côte. Il y avait peu de monde à bord et point de canot. La nuit fut tempétueuse; il plut beaucoup. Nous eûmes soin d'entretenir encore des feux sur la plage.

Le 17, nos craintes augmentèrent avec le vent. Nous ne nous aperçûmes pas que le vaisseau chassât encore par ses ancres; mais les brumes le dérobèrent souvent à nos regards. Enfin, vers le soir, à notre très grande joie, le vent calma. Le 18, de grand matin, nous envoyâmes à bord tous les gens qui y étaient nécessaires, ainsi que divers effets provenant de la *Dobroya-Namerenia*. Nous employâmes tous les canots que nous avions.

Le vaisseau avait chassé sur ses ancres plus d'un mille au nord-ouest, et se trouvait par trois brasses et demie d'eau. Quarante brasses plus loin, il aurait été sur les hauts-fonds.

Dans la matinée du 19 septembre, la terre fut couverte de quatre pouces de neige. Le capitaine Billings et tous ceux qui devaient s'embarquer dans la *Slava-Rossia* se rendirent à bord. Vers midi, nous levâmes l'ancre, et nous fîmes voile avec une légère brise de sud-ouest, en gouvernant au sud-est.

Le 22, nous vîmes au sud-ouest, et à environ quarante mille de distance, une île environnée de rochers détachés. Nous jetâmes la sonde, et nous

ne trouvâmes que douze brasses d'eau. La petite île que nous aperçûmes n'était marquée sur aucune carte : nous lui donnâmes le nom d'*Ile de Jonas*.

Le 28, nous dépassâmes la montagne d'Alaid, montagne très remarquable, qui s'élève du sein de la mer, et se termine en cône. Quelques unes des personnes qui étaient à bord prétendirent l'avoir vue autrefois, par un temps très clair, de trois cent cinquante verstes de distance. Cette montagne est située à vingt milles au sud de la pointe du Kamtchatka. Le même jour, nous passâmes entre la seconde et la troisième des îles Kouriles, et le 1er octobre nous arrivâmes dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Dans cette courte navigation, il ne nous arriva rien de très intéressant. Nous eûmes un temps orageux, et une lame courte qui fatiguait beaucoup le vaisseau, jusqu'au moment où nous entrâmes dans l'Océan Pacifique. Là, nous éprouvâmes une différence de climat étonnante ; l'air y était très doux. Au Kamtchatka, la température était également agréable. Les jardins des Cosaques étaient remplis de choux et d'autres plantes potagères. Les environs du port offrent les plus beaux points de vue, et forment le plus beau paysage qui ait jamais frappé mes regards. Les habitans nous parurent jouir d'une brillante santé, et vivre dans l'abondance et le contentement. En un mot,

tout était là absolument l'opposé de ce que nous avions vu et senti sur les bords de la Kovima.

Nous déchargeâmes et dégréâmes notre vaisseau ; nous construisîmes des baraques pour l'équipage, et nous logeâmes dans les maisons de la ville. Nous étions trois ou quatre officiers dans chaque chambre, encore ces chambres étaient-elles très petites ; mais avant le commencement de l'hiver, nous construisîmes de nouveaux logemens, et dès lors nous fûmes fort à notre aise, sans gêner les habitans, avec qui nous vivions en très bonne intelligence. Le poisson et le gibier abondent au Kamtchatka. Nous y avions des choux, des pommes de terre, des carottes, des navets, autant que nous en voulions, ainsi que d'autres racines et d'autres herbages, qui croissent sans culture et sont excellens. On y cueille plusieurs espèces de baies, en assez grande quantité, pour que les habitans en fassent une boisson qui est très agréable. Pour nous, nous fîmes, en outre, de la bière avec du spruce, et nous avions une grande provision de bonne eau de vie de France.

Nous reçûmes la visite de Virochagin, prêtre de Paratounka. Il était accompagné de sa famille. J'avoue que j'eus un très grand plaisir à voir des personnes avec qui s'étaient liés d'amitié plusieurs de mes compatriotes qui accompagnèrent le capitaine Cook dans son dernier voyage autour du monde. Rien de plus touchant que l'air de sensibilité, d'attachement

et de vénération, qui animait la physionomie de ces bons Kamtchadales, toutes les fois que nous citions les noms de King, de Bligh, de Philips, de Webber et de quelques autres Anglais ; noms qui, dans le Kamtchaka, parviendront à la postérité dans une chanson qui y a été composée en leur honneur, et dont le refrain est sur un air très connu en Angleterre. Cette chanson est souvent et très bien chantée, surtout chez Virochagin à Baratounka, dans la famille de qui elle a été faite.

Virochagin et les siens témoignèrent beaucoup de regrets de la mort du capitaine *Clerke*. On a gravé sur une plaque de cuivre l'épitaphe qui avait été mise sur la planche qui couvre la tombe de ce navigateur ; et on a attaché cette plaque à l'arbre sous lequel est la tombe. On lit de plus au bas de la plaque :

« — Erigé, en 1787, par La Pérouse, comman-
» dant de l'expédition de France. »

Non loin du tombeau du capitaine Clerke est une croix de bois, déja usée par le temps, laquelle indique la place où est enterré le naturaliste *de Lisle de la Croyère*, mort dans l'expédition du commodore Bering.

Pendant notre séjour à Saint-Pierre et Saint-Paul, nous fîmes de fréquentes excursions, et nous rendîmes souvent visite aux habitans voisins. Ils nous accueillirent toujours amicalement, s'empressant de nous témoigner leur bienveillance et leur joie par des chansons et par des danses

Le beau temps dura jusqu'au 16 novembre, jour où il tomba de la neige, et qui parut être le commencement de l'hiver. Le thermomètre de Réaumur descendit de deux, trois et quatre degrés au dessous du point de la congélation.

Cependant il était nécessaire de chercher l'endroit le plus commode où nous puissions construire un vaisseau, pour accompagner la *Slava-Rossia*. La seule espèce d'arbre qu'on trouve dans les environs de la baie d'Avathcha est le bouleau. Mais, sur les bords de la rivière du Kamtschatka, il y a de vastes forêts de sapins, de pins communs et de mélèzes. Le capitaine Billings résolut d'aller visiter ces forêts avec le capitaine Hall, et d'établir un chantier dans la basse ville pour y bâtir un cutter.

Les capitaines Billings et Hall, M. Bakoff et M. Robeck partirent pour leur excursion dans le haut du Kamtschatka le 24 novembre. Le capitaine Zaritscheff resta chargé du commandement. Le docteur Merck, M. Varonin, un empailleur d'oiseaux et quelques autres personnes, se mirent en route le 4 décembre pour aller visiter des sources chaudes, et recueillir des objets d'histoire naturelle. Vers les fêtes de Noël, le major Schmaleff, commandant du district du Kamtschatka, vint nous joindre, et sa présence accrut la bonne intelligence et la joie qui régnaient dans notre société.

On envoya une partie de nos gens à Bolcheretsk et à Virchoni, pour que les habitans de Saint-Pierre et

Saint-Paul ne fussent pas gênés par un trop grand nombre d'hôtes. On fit, en même temps, passer dans la basse ville divers objets nécessaires à la construction du vaisseau, pour lequel on préparait déjà les bois.

Nous passâmes un hiver très agréable. Nous allâmes souvent à Bolcheretsk, et dans les autres endroits voisins. Nous avions tous les plaisirs que peut offrir le Kamtschatka, et nous jouissions d'une santé parfaite. Le froid n'était ordinairement que de cinq à huit degrés. Le thermomètre ne descendit jamais au dessous de dix-huit degrés, et il n'y resta même que quelques heures. Il tomba beaucoup de neige.

Dès le commencement du mois de mars 1790, le capitaine Billings nous rassembla tous dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, pour nous faire part des dépêches qu'il venait de recevoir de Pétersbourg. Ces dépêches confirmaient la nouvelle de la guerre entre la Suède et la Russie, et annonçaient que le *Mercure*, corvette suédoise montée de seize canons et commandée par un M. Coxe, était envoyé dans les mers du Kamtschatka et à la côte nord-ouest de l'Amérique, pour détruire le commerce de pelleteries qu'y faisaient les Russes. Il nous était enjoint d'empêcher l'exécution de ce projet.

Vers la fin d'avril, il n'y eut plus de glaces dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul. Mais les montagnes voisines étaient encore couvertes de neige, excepté

les endroits les plus exposés au soleil, endroits où la végétation commençait.

Le 1er mai, tout l'équipage de la *Slava-Rossia* se rendit à bord, et ce vaisseau fut toué dans la baie d'Avathcha. Le temps était beau et calme. Nous cueillîmes un peu d'ail sauvage, et nous remarquâmes que l'aubépine et le bouleau commençaient à bourgeonner.

Nous avions en batterie seize canons de bronze de trois livres de balle. Le 2 mai, nous embarquâmes la poudre. — Nous observâmesque, pendant la pleine lune et à chaque changement de quartier, la mer était haute dans le fond de la baie, à quatre heures quarante-trois minutes. Les plus hautes marées montaient de six pieds.

Les calmes et les vents contraires nous retinrent dans la baie jusqu'au 9 mai. Une brise légère de nord-nord-ouest s'étant levée ce jour-là, nous mîmes à la voile à quatre heures du matin, pour sortir de la baie, dirigeant notre route au sud-sud-est, et suivant, autant que nous pûmes, le milieu du chenal.

A huit heures du matin, nous étions déjà à deux lieues du fanal du Kamtschatka, lequel se trouvait alors à quinze degrés au nord-ouest de notre vaisseau. Nous déterminâmes notre position géographique. Elle était à cinquante-deux degrés quarante-neuf minutes de latitude nord, et à cent cinquante-huit degrés quarante-sept minutes à l'est du méridien

de Greenwich. Nous prîmes de là notre point de départ, et à midi nous nous trouvâmes à cinquante-deux degrés quarante-six minutes quatre secondes de latitude, et à cent cinquante-huit degrés cinquante-quatre minutes de longitude.

A sept heures et demie du soir, le volcan d'Avathcha nous restait à trente-cinq degrés au nord-ouest, et le fanal à soixante-dix-huit degrés dans la même direction. Bientôt nous perdîmes la terre de vue. Le temps était gris et froid. A minuit, le thermomètre marquait un degré au dessus de la glace. Le vent soufflait du sud, mais avec peu de force : la lame venait du sud-ouest et s'élevait à une très grande hauteur.

Le 10, nous eûmes une légère brise de sud-ouest. La mer était très agitée et le temps brumeux. Nous gouvernâmes au sud-est. Le 11, à midi, nous prîmes hauteur. — Dans le cours de la journée, nous vîmes plusieurs volées de canards, et une très grande quantité de mouettes, d'éperviers, de perroquets de mer, et quelques phoques. Nous aperçûmes une planche qui semblait avoir fait une partie du bordage d'un vaisseau. L'après-midi, le temps fut très brumeux et très froid.

Le 12, le vent souffla du sud, et la brume continua. Nous vîmes des baleines, des veaux marins, et des oiseaux pareils à ceux que nous avions vus la veille.

Dans la matinée du 13, le capitaine Billings as-

sembla tous les officiers, et leur communiqua ses instructions ; il leur dit en même temps que son intention était de visiter les îles au sud d'Alaksa, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, parce que l'archipel des Aléoutes était placé sur les cartes avec tant d'inexactitude qu'il croyait trop dangereux de naviguer dans ces parages avec un seul vaisseau, dans la saison des brouillards.

La brise du sud fraîchit. Nous dirigeâmes notre route à l'est-nord-est. A midi, nous déterminâmes, par estimation, la latitude et la longitude du lieu où nous nous trouvions. Vers le soir, le vent devint très variable, et les brumes couvrirent de nouveau l'horizon. — Le 14 et le 15, le vent souffla de l'est ; nous eûmes de fréquens intervalles de calme. — Le 16, le vent redevint variable, et les brouillards furent extrêmement épais et humides. A midi, nous vîmes des volées de canards et de petits oiseaux qui allaient vers l'est. Nous vîmes aussi flotter du goëmon ; l'après-midi, le vent souffla assez fort du sud-ouest. Nous gouvernâmes à l'est-quart-de-nord. Nous vîmes plusieurs volées d'oiseaux de terre.

Le 17, nous eûmes des vents variables et de la pluie. A midi, nous prîmes hauteur. — A quatre heures après midi, le vent passa au nord-ouest, et l'air fut chargé de nuages qui couraient avec rapidité.

Le 18, à midi, nous observâmes la hauteur du soleil. Nous vîmes ce jour-là une grande quantité

de goëmons, et beaucoup d'oiseaux et de marsouins. A quatre heures cinquante minutes cinquante-cinq secondes, nous déterminâmes la position du lieu où nous nous trouvions.

Le 19, le vent souffla avec assez de force du nord-quart-d'ouest. Nous gouvernâmes au nord-quart-est. Le temps était nébuleux et l'horizon chargé de brouillards. — A midi, nous prîmes hauteur. L'après-midi, le vent souffla par rafales, et il tomba de la pluie.

Le capitaine Billings avait pour coutume de faire diminuer de voile toutes les nuits, et quelquefois de mettre en panne. Le 20, à midi, nous prîmes hauteur. Ce jour-là, ainsi que le 21, le vent souffla avec peu de force, et alternativement du nord et de l'est; le temps fut sombre et humide; le thermomètre marquait trois degrés au dessus de la glace, et nous eûmes une petite houle du nord-est.

Le 22, le vent d'est-nord-est fut très fort. Nous gouvernâmes toute la journée au nord. Pendant le jour, le temps fut humide et brumeux: la nuit, le vent souffla par revolins, et, à différentes reprises, il tomba de la neige.

Le 23, le vent passa au nord-ouest, et fraîchit. La lame était très forte: nous gouvernâmes au nord-est. A midi, nous rencontrâmes beaucoup de goëmons flottans, et nous vîmes plusieurs oiseaux de terre voler vers le nord. Nous observâmes la hauteur du soleil.

A huit heures du soir, nous vîmes la terre au nord et au nord-est ; ce qui, joint aux approches de la nuit, fut cause que nous prîmes tous les ris à nos perroquets, et nous carguâmes toutes nos petites voiles. Le vent tourna à l'ouest-quart-de-sud. Jusqu'à la pointe du jour, nous tînmes le cap au sud-quart-d'est.

Le 1er juin, à quatre heures trente minutes du matin, nous découvrîmes au nord-est l'île d'Ounalaschka. — A huit heures cinq minutes quarante-cinq secondes, nous observâmes notre position géographique. Le vent soufflait du nord-nord-ouest ; mais il était très faible, et bientôt il calma tout à fait. — A quatre heures après midi, la brise de nord-ouest se leva de nouveau, et souffla bon frais. — A six heures vingt-six minutes vingt-cinq secondes, nous déterminâmes notre position.

Le 2, nous eûmes alternativement un peu de vent et du calme ; nous étions bien à la vue d'Ounalaschka. Cette île paraît très haute dans toute son étendue : ses côtes sont garnies de promontoires très avancés, et dans l'intérieur s'élève une chaîne de montagnes.

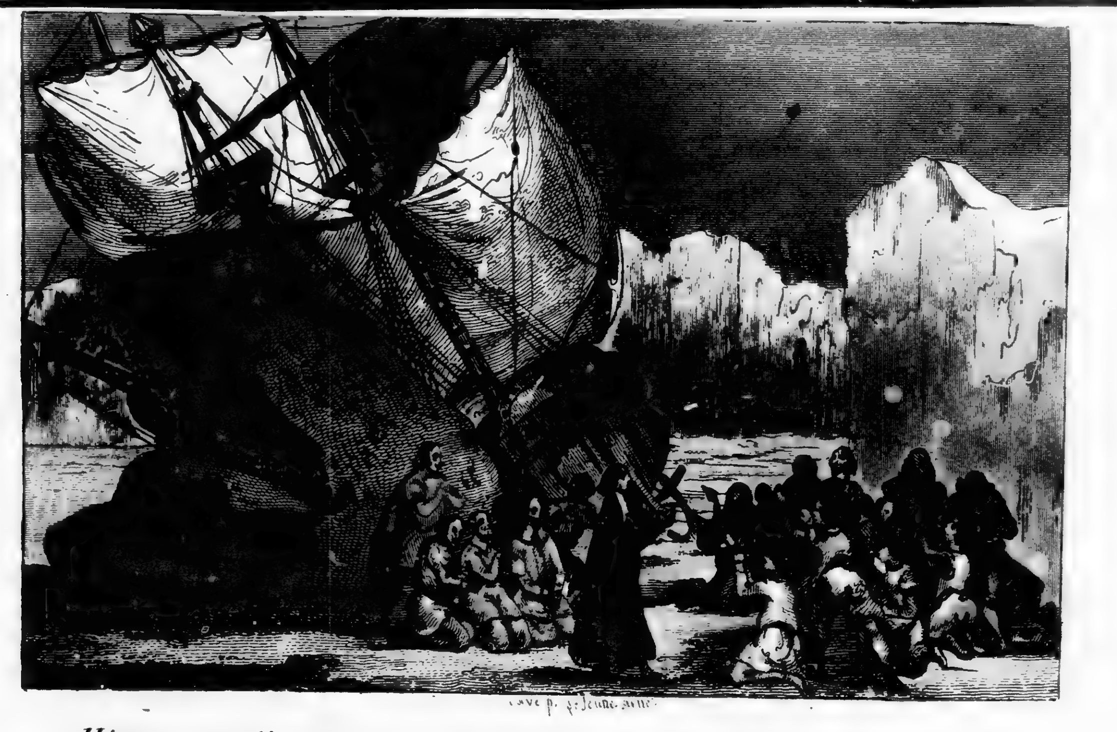
Dans la matinée du 3 juin, beaucoup d'insulaires d'Ounalaschka vinrent, dans leurs canots, autour du vaisseau. Nous masquâmes le grand hunier, et nous les prîmes à bord. — A midi, nous observâmes la hauteur du soleil. — A quatre heures après midi, un chasseur russe, de la compagnie de Tchirepanoff,

vint à bord, dans un baïdar, conduit par huit pagayeurs aléoutes. Il venait de parcourir la côte pour ramasser du bois de chauffage, et il était accompagné par un grand nombre d'Aléoutes, dont quelques uns nous apportèrent une grande quantité de plies. Ils nous conduisirent dans une baie que les Russes nomment *Bobrovoï-Gouba* : nous y mouillâmes à huit heures du soir, vis à vis des huttes des insulaires. Après avoir envoyé un canot en avant, avec un officier pour sonder la baie, nous nous approchâmes jusqu'à quarante brasses du rivage.

Le capitaine Billings descendit à terre, et y fit transporter sa tente et ses instrumens astronomiques, et l'équipage put enfin prendre quelque repos.

---

par huit pa-
la côte pour
it accompa-
dont quel-
quantité de
baie que les
s y mouillà-
s huttes des
t en avant,
ous nous ap-
ri age.
rre, et y fit
astronomi-
elque repos.



Hivernage d'un Equipage hollandais sur les côtes du Groenland.

DÉLAISSEMENT VOLONTAIRE

DE SEPT HOLLANDAIS

DANS L'ILE SAINT-MAURICE, AU GROENLAND.

La compagnie hollandaise du Groenland, ayant résolu de pousser les découvertes aussi loin qu'il serait possible dans le pays d'où elle avait tiré son nom, et d'y faire des observations sur les variations du temps, et sur les autres parties qui peuvent contribuer au progrès de l'astronomie et à l'avantage du commerce, sept navigateurs forts et courageux s'offrirent d'y passer l'hiver, et de tenir un journal exact de tout ce qu'ils auraient remarqué.

Pour remplir leur engagement, on les laissa dans l'île de Saint-Maurice, au Groenland. Le 26 d'août 1633, la flotte leva l'ancre pour la Hollande, avec un vent de nord-est et la mer très élevée, ce qui dura jusqu'au lendemain. Le 27, les sept délaissés remarquèrent qu'il n'y avait aucune obscurité durant la

nuit. Le 28, il tomba beaucoup de neige; ils partagèrent entre eux une demi-livre de tabac pour chaque homme, ce qui devait leur servir une semaine. Vers le soir, ils sortirent pour faire leurs observations, mais ils ne virent rien de remarquable.

Le 29, le jour fut très beau et le soleil éclatant; ils découvrirent la montagne des *Ours* très clairement du sommet d'une autre montagne où ils grimpèrent souvent quand le temps le leur permit. La nuit du 30 fut très sombre, mais celle du 31 fut claire; les étoiles brillèrent et il fit un vent du nord-est. Depuis le 1er de septembre jusqu'au 7, le temps fut assez supportable, quoiqu'il tombât fréquemment de la pluie et de la neige. Le 8, le vent tourna au sud-est, et il y eut une grande pluie le matin, mais le temps s'éclaircit l'après-midi, et au commencement de la nuit, qui fut claire avec le ciel étoilé. Ils furent, cette même nuit, effrayés par un bruit affreux, comme si quelque chose d'une grosseur énorme fût tombé près d'eux sur terre : mais, quelques recherches qu'ils aient faites, il ne leur a pas été possible d'en trouver la cause.

L'explication de ce phénomène, assez fréquent dans les contrées voisines du pôle, se trouve dans la relation du Groenland, publiée par M. Crantz, missionnaire danois au Groenland. « On aperçoit » souvent, dit ce ministre très instruit et bon ob- » servateur, des masses énormes de glace, qui sont

» comme suspendues et accrochées aux rochers.
» Quand les fondemens et la base de ces glaçons
» sont minés par la chaleur même de la terre qui
» respire au printemps, ou plutôt en été dans ce
» pays, la glace alors, croulant sous son fardeau, se
» brise, se détache, et roule de roc en roc avec un
» fracas épouvantable. Lorsque ces masses pendent
» sur quelques précipices, ou qu'elles tombent dans
» une baie où elles se rompent en grosses pièces,
» on entend comme un bruit de tonnerre; on
» éprouve même sur la mer une agitation si forte,
» que les petits bateaux qui se trouvent par hasard
» dans le voisinage le long des côtes en sont quel-
» quefois submergés avec les Groenlandais qui y
» pêchent. »

Le 9, le soleil fut si brûlant, qu'ils se mirent en chemise pour se rafraîchir; cependant il avait plu le matin, et ces variations furent fréquentes jusqu'au 17. Ils employèrent ce temps à ramasser quelques herbes pour faire des salades, et ils virent plusieurs mouettes. Le vent se tourna au sud-ouest, et la mer fut couverte d'écume; mais la nuit fut très calme. Le 18, il tomba beaucoup de pluie, et l'on donna à chaque homme une mesure d'eau de vie qui devait lui durer onze jours.

Le 23, l'air fut très pesant, quoique le vent fût à l'est. Ils virent une baleine qui se jouait près du rivage, et ils se mirent dans leur chaloupe pour la poursuivre; mais le temps se couvrit bientôt; un

épais brouillard qui s'éleva et qui fut suivi de pluie les empêcha de s'en rendre maîtres. Le 26, l'air fut très froid, il fit une forte gelée et ils ne trouvèrent plus de salades ; les pluies froides qui continuaient, et les vents violens qui soufflaient de différens côtés, les firent pourrir dans la terre.

Le 2 octobre, ils trouvèrent une très belle fontaine d'eau claire, dans la partie méridionale de l'île, et la gelée fut si forte que la glace des étangs, même du côté du sud, pouvait porter aisément un homme. Les deux jours suivant, le temps fut à la gelée; mais le 5, le vent s'étant tourné au sud, il tomba une si grande pluie qu'ils ne purent sortir de leurs tentes. Cependant la gelée reprit le lendemain matin, et la nuit du 8 il y eut un ouragan si violent qu'ils craignirent que leurs tentes n'en fussent emportées. La fureur des vents, jointe au bruit affreux de la mer agitée, les empêcha de dormir toute cette nuit; le vent varia ensuite du nord au nord-est, et fut si impétueux qu'aucun vaisseau n'aurait pu tenir contre.

Le froid les obligea alors, non seulement à faire du feu, mais à se tenir renfermés. Ils furent même contraints de mettre leur linge à couvert devant le feu pour le faire sécher, parce que, hors de la porte, il devenait en une minute aussi dur que du bois. Ils se trouvèrent extrêmement fatigués, et commencèrent à être tourmentés fréquemment de vertiges.

Le 12, ils eurent de grands vents et une forte gelée; la neige tomba en abondance, et un baril de chair d'ours se gela à six pieds du feu. Le 15, ils sortirent armés de harpons, de lances, de coutelas et d'autres armes offensives, pour attaquer deux baleines qui avaient été jetées sur le rivage; mais la marée monta avec tant de promptitude qu'elle emporta ces animaux, quoiqu'ils eussent reçu quelques blessures.

Le 19, ils virent la partie septentrionale du rivage couverte de glace, et quoique le soleil fût encore sur l'horizon, les rayons de cet astre ne s'élevaient pas au dessus de la hauteur au pied de laquelle ils avaient dressé leurs tentes pour qu'elle leur servît d'abri. Le 20, ils virent un ours, mais ils ne purent le tuer, quoiqu'ils l'eussent atteint de plusieurs coups qui paraissaient avoir porté assez profondément. Il leur parut que les glaces augmentaient en mer; le vent continua à souffler de l'est et la nuit fut extrêmement froide. Le 25, ils poursuivirent un autre ours qui était venu se réfugier près de leurs tentes, mais il devança leur vigilance. Il continua à tomber de la neige tous les jours, quoiqu'il y eût quelques intervalles de soleil et de beau temps. Cependant le froid augmentait de plus en plus, et il fut si rude le 13, qu'il brisa plusieurs vases qui contenaient des liqueurs. On ne vit plus aucune apparence d'eau, et la baie ainsi que la mer

furent glacées aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Le 2 de novembre, six ou sept ours vinrent de compagnie près de leurs tentes; ils en tuèrent un, les autres prirent la fuite en le voyant tomber, et se sauvèrent sur les glaces où il n'était pas possible de les poursuivre. Ces animaux carnassiers venaient les nuits en si grand nombre autour de leurs tentes, et en approchaient de si près, qu'il eût été dangegereux de sortir. Ils furent obligés d'allumer de grands feux dans leur cellier, pour que la bière et les autres liqueurs ne fussent pas détruites par la gelée. Le 3, voyant le temps plus supportable, ils tirèrent un ours sur la glace, le tuèrent, et traînèrent son corps dans leurs tentes avec une forte corde. Le 5, la neige fut si épaisse et le vent si violent, qu'il leur fut impossible de sortir. Depuis ce temps, les mouettes se tinrent cachées; l'eau fut totalement consommée, et les Hollandais furent obligés de se servir de neige fondue.

Depuis le 19, les jours devinrent si courts, qu'ils n'avaient pas de clarté suffisante pour lire ou pour écrire dans leurs tentes, ce qui les jeta dans une profonde mélancolie. Le 23, ils tirèrent un ours qui se sauva sur les glaces, quoiqu'il eût une profonde blessure, à en juger par les traces de sang qu'il laissa sur la route; cet animal est si fort, qu'il

court encore long-temps avec le corps percé d'outre en outre.

Le 26, le vent se tourna au sud, le temps fut assez doux, et les glaces furent chassées de la baie dans l'Océan. Deux ou trois jours avant, ils avaient encore vu quelques mouettes qui se retirèrent dans les montagnes aux approches de la nuit. La fin de ce mois et le commencement de décembre furent si doux, qu'ils commencèrent à espérer que l'hiver ne serait pas beaucoup plus rude qu'il ne l'est ordinairement en Hollande; mais le 8, le froid reprit avec un vent de nord-est, et les glaces commencèrent à paraître de toute part en plus grande abondance.

Depuis quelque temps il leur avait été impossible de tuer des ours, ces animaux se tenant si bien sur leurs gardes qu'on ne pouvait en approcher; et quand il leur arrivait d'en blesser quelqu'un, ils le perdaient dans les glaces. Cependant, le 12, un des Hollandais eut le bonheur d'en blesser un, qui expira sur la place; et on en fit rôtir nne cuisse, qui fut trouvée délicieuse par des gens qui depuis longtemps ne mangeaient que des viandes salées. Cet ours était jeune, ce qui en rendait la chair meilleure. Le 17, il fut poussé une quantité prodigieuse de glace dans la baie, par un vent du sud très violent, qui fit tomber un grand nombre de mouettes des montagnes; elles faisaient autant de bruit que lorsqu'on les entend au mois de mai en Hollande.

Le 21, la gelée fut très forte, et la neige couvrant la terre à une épaisseur considérable, ils furent obligés de mettre des bottes pour sortir. Le jour durait toujours quatre heures, mais la plus grande partie du mois de décembre, le temps fut si mauvais, qu'ils demeurèrent renfermés dans leurs tentes, sans oser en sortir.

Ils commencèrent la nouvelle année aussi gaiement que les circonstances purent le leur permettre, et ils firent toujours régulièrement la prière. Le froid était excessif, et les glaces dont la baie était couverte leur paraissaient, du haut de leurs tentes, comme des collines escarpées, tant elles avaient d'épaisseur. Ils virent, le 13, un ours devant eux ; l'un des tireurs eut l'adresse de le mettre bas d'un coup de fusil ; il fut traîné avec des cordes dans leurs tentes, d'où ils ne se hasardaient plus à sortir ; on l'écorcha et on le prépara pour leur table, il fut reçu comme un mets excellent.

Pendant tout le mois de janvier la neige continua à tomber, la gelée fut très vive, et ils eurent les temps les plus orageux ; ce qui dura une partie de février. Le 16 de ce mois, ils virent un faucon et deux oiseaux sauvages qui ressemblaient assez à des oies, mais aucun ne vint à la portée de leur fusil. Les ours mêmes, comme s'ils eussent été instruits, par le traitement que leurs compagnons avaient reçu, de celui qui les attendait, devinrent si réservés, qu'on ne les découvrait plus que de très loin. Le

temps fut très variable le reste de ce mois ; le vent de sud amena quelques dégels, mais celui de nord-est, qui revenait ensuite, était toujours accompagné d'un redoublement de gelée.

Le premier de mars, le soleil commença un peu à luire sur leurs tentes, et il plut vers le soir, mais ensuite le temps se remit au froid et à la tempête jusqu'au 11. Alors l'air devint calme et agréable, et le soleil donna quelque chaleur, ce qui dura plusieurs jours, pendant lesquels le vent fut au sud. Le 15, les Hollandais tuèrent un ours, pendirent sa peau pour la faire sécher, et salèrent légèrement toute la chair qu'ils ne purent manger immédiatement. La viande fraîche leur était alors de la plus grande utilité, de quelque espèce qu'elle fût, parce qu'ils étaient presque tous attaqués du scorbut qui les incommodait horriblement ; aussi furent-ils très satisfaits quand ils purent prendre quelques renards au piége. Le temps fut assez beau pendant tout ce mois, et les jours devinrent fort sereins ; mais les progrès de leur mal et le défaut de nourriture fraîche les jetèrent dans le plus grand découragement. Le 28 et le 29, ils virent dans la baie des baleines d'une prodigieuse grandeur, et en telle quantité, que s'ils avaient eu la force suffisante et les instrumens nécessaires pour la pêche, ils y auraient pu faire un profit très considérable ; mais l'état où ils se trouvaient ne leur permettait pas de rien entreprendre. Ils virent aussi beaucoup d'autres poissons. Le 31,

ils tirèrent sur une ourse accompagnée de trois petits, mais sans pouvoir l'atteindre.

Le 3 d'avril, ils se trouvèrent si accablés par le scorbut, qu'il n'en resta que deux qui pussent se tenir sur leurs pieds ; ils tuèrent les deux derniers poulets qui leur restaient et les donnèrent à leurs camarades, dans l'espérance que ce léger rafraîchissement pourrait leur apporter quelque soulagement. La plus grande partie de ce mois, ils virent tous les jours beaucoup de baleines ; mais l'air fut encore très froid, parce que le vent soufflait du nord-est, et il leur fut presque impossible de sortir de leurs tentes, la maladie faisant toujours de nouveaux progrès. Le 16, celui qu'ils appelaient leur secrétaire, et qui avait toujours écrit le journal, mourut. Le 23, il tomba un peu de pluie par un vent de sud, et leur état devint si déplorable, qu'il n'en resta pas un pour administrer quelques secours à ses compagnons ; le seul qui pouvait se donner quelque mouvement ne marchait qu'avec la plus grande peine. Le 23, mourut leur commandant. Ils tuèrent leur chien le 27, ce qui leur fit un repas assez mauvais. La nuit fut belle, quoique le temps parût couvert, et il dégela dehors. Le 28, les glaces furent chassées dans la haute mer et la baie en fut entièrement dégagée. Le 29, le temps fut couvert pendant le jour, et le vent du nord souffla avec assez de force ; la nuit, il tourna au nord-est et de-

vint encore plus violent. Le 31, il fit un beau temps et le soleil fut très brillant.

Le journal finit en cet endroit, et il fut trouvé par des gens de quelques vaisseaux de la Zélande qui allèrent, cette même année, avec la flotte du Groenland. La fin en était à peine lisible ; il est vraisemblable que celui qui continuait à l'écrire ne put tenir plus long-temps la plume, et qu'il se retira dans sa cabane, où il remit son ame entre les mains de son Créateur.

Aussitôt que la flotte fut à la vue de l'île de Saint-Maurice, où elle arriva le 4 de juin 1634, les mariniers se pressèrent de descendre à terre pour visiter leurs compagnons, quoiqu'ils eussent très peu d'espérance de les revoir, ne les trouvant pas sur le rivage. Quand ils entrèrent dans leurs tentes, ils trouvèrent ces infortunés morts dans leurs lits. Ils jugèrent que ceux qui avaient survécu au secrétaire étaient morts vers le commencement de mai : on trouva près de l'un d'eux un peu de pain et de fromage dont il avait sans doute mangé quelque temps avant que d'expirer. A côté du lit d'un autre, on vit une boîte d'onguent, et l'on jugea qu'il s'en était frotté les dents et les gencives, parce qu'on trouva sa main posée contre sa bouche ; il y avait aussi près de lui un livre de prières.

On ne peut penser sans frémir à la situation déplorable de ces malheureux, qui périrent ainsi sans

pouvoir se donner réciproquement aucun secours. Il est probable qu'ils languirent jusqu'à ce que la vivacité du froid eut entièrement éteint leur chaleur naturelle; et ceux qui vécurent les derniers furent certainement les plus malheureux. La principale cause de leur perte fut le scorbut dont ils furent infectés, parce qu'ils n'avaient d'autre nourriture que des viandes salées. Cette maladie leur engourdit les membres; ils devinrent hors d'état de pouvoir faire aucun exercice qui tînt leur sang en mouvement; toutes les parties de leur corps se roidirent, et le froid acheva leur destruction. Cependant il n'aurait pas été assez excessif pour leur faire perdre la vie, s'ils avaient pu se tenir en action et résister à la maladie qui fut la principale cause de leur perte.

Le chef d'escadre ordonna de les mettre dans des coffres et de les couvrir de neige jusqu'à terre, et on creusa leur fosse quand elle fut un peu amollie. Enfin, ils furent inhumés le 24 de juin, fête de Saint-Jean, au bruit d'une décharge générale du canon de toute la flotte.

LA PÊCHE DE LA BALEINE.

Depuis plusieurs jours, le navire baleinier *l'Albatros* était mouillé dans une des plus larges baies de la côte du Chili ; la brume presque continuellement étendue sur la mer avait empêché les pirogues d'amener de l'eau.

Cette inactivité déplaisait fort aux marins, qui comptaient sur la prise de deux baleines encore pour voir toutes leurs futailles remplies d'huile, et pouvoir, en chantant, retirer du fond l'ancre qui tenait le navire à la côte étrangère.

Dès ce moment-là, il n'y avait plus rien à faire à bord de *l'Albatros*. Tous les morceaux de graisse provenans de la dernière capture avaient été fondus la nuit précédente, et, à l'aide de longs conduits de cuir, cette huile avait été dirigée dans les barriques qui restaient vides dans l'entre-pont.

C'est quelque chose de bien animé, de bien pittoresque (le mot est de vieille mode) que cette existence du marin baleinier. Je voudrais bien pou-

voir vous initier à toutes ses émotions, à ses épisodes de guerre, de course, de fuite et de triomphe, qui se terminent par un éclatant incendie.

Avoir été à la pêche de la baleine, c'est presque avoir été à la guerre. Comme là, il y a des dangers, des périls à surmonter; il y a de l'ardeur ambitieuse qui fait bondir à la place que le devoir assigne; il y a l'envie qu'on porte à celui que son poste appelle à combattre l'ennemi corps à corps; il y a plaisir à se rougir de son sang, et fierté à ceux qui remorquent la proie. Ceux que le sort ou le hasard n'a point désignés pour faire partie de l'action jalousent la part de gloire de leurs camarades; et puis, comme à la guerre encore, il y a des espérances pour le lendemain, des grades à acquérir, et le retour au foyer avec un riche butin.

Mais dans cette vie active du baleinier, tout cependant n'est pas agitation et rudes travaux. Il est des occupations dont le genre est plus facile, et qui se pratiquent comme un repos. La nuit, par exemple, quand les hommes de quart sont seuls autour du vaste fourneau qui recèle les chaudières où l'huile est en ébullition, cette grande clarté qui s'échappe et jaillit par les cheminées et les portes de la maçonnerie, en éclairant bizarrement dans la nuit sombre une partie des voiles, des mâts et les visages des marins, est quelque chose de gai et d'animé. C'est le moment des histoires et des contes de bord; assis en face du feu, sur le premier ob-

jet qu'ils ont à leur portée, ou sur le guindeau, ceux qui restent sans rien faire écoutent avidement une aventure de mer, contée par un vieil harponneur, un *croque-baleine ;* d'autres font cuire dans l'huile bouillante des chaudières quelques pommes de terre, ou bien quelques morceaux de biscuit de mer, qu'ils trempent d'abord dans l'eau pour les amollir, et qui, se trouvant saisis par l'huile, deviennent cassans et friables. C'est plaisir alors : toutes ces figures, tournées vers la flamme pétillante, semblent avoir les yeux rouges et le teint enflammé par la joie. On rit, on chante ; le travail ne coûte point d'efforts, il se fait sans qu'on s'en aperçoive. Ici, ce sont des projets pour le retour à terre ; à côté, des réminiscences, d'anciennes joies dans lesquelles on se retrempe, en cherchant bruyamment à faire partager le superflu d'émotion qu'elles réveillent ; ou bien ce sont des quolibets à bout portant, des épigrammes techniques, intraduisibles dans le langage du monde ; des comparaisons sur un matelot, sur le compte duquel s'exerce le bel esprit du quart... Quelquefois, aussi, l'huile brûle, les chaudières débordent ou le feu se ralentit ; mais l'œil du chef est là, et, au premier ordre, les hommes qui, peu à peu, s'étaient groupés, retournent à leurs travaux, et, privés pour un instant du plaisir de leur conversation interrompue, ils aiment à demander à haute voix les objets qui leur sont nécessaires, avec gra-

tification d'un surnom pour celui à qui ils s'adressent.

Mais nous avons laissé *l'Albatros* mouillé dans une baie de la côte du Chili, enveloppé de brume, attendant l'occasion de prendre deux baleines qui lui manquent pour condamner les panneaux de sa cale et mettre le cap en route pour revenir. C'est un bien délicieux moment, si vous saviez, après un an ou deux d'absence!.... car on a toujours au cœur quelque affection, ne fût-ce que le sol...

Dans la matinée du jour où la mémoire me porte, appuyé sur la lisse de *l'Albatros*, la brume qui, depuis si long-temps, nous dérobait la vue de la terre près de laquelle nous étions mouillés, se laissa transpercer par quelques rayons égarés du soleil. De lourde et moite qu'elle était d'abord, elle devint bleuâtre et brillante ; peu à peu flottant dans nos cordages comme de légères écharpes de gaze que la brise faisait onduler, elle devint plus transparente, et bientôt le soleil, se montrant davantage, vint jeter ses rayons sur toutes les petites perles qui diamantaient notre pont et notre mâture ; puis la terre borda l'horizon, et le ciel fut bleu.....

Depuis le moment où la brume avait commencé à se dissiper, deux jeunes novices étaient montés dans la mâture, afin de fouiller la baie dans tous ses recoins, et de s'assurer que pas une baleine n'y

était entrée ou restée impunément à la faveur des brouillards.

Chaque harponneur s'approcha de sa pirogue, afin d'être certain que tout était prêt en cas de signal, tant on était impatient d'en finir avec les mers du Sud.

« Baleine! baleine au vent à nous! « cria du haut du mât d'artimon une voix perçante, que la joie rendait toute haletante.

« Où, où? est-elle loin? est-ce une bonne baleine? »

Ces cris se multipliaient; la vigie du mât de misaine, qui venait aussi d'apercevoir l'animal, joignit sa voix à toutes celles qui flottaient déjà dans l'air.

« Je crois qu'il y en a deux.

— La voilà qui court dans le fond de la baie.

— Va-t-elle de l'avant? » demanda un officier.

« Non, lieutenant! la voilà comme une planche sur l'eau. Je n'en vois plus qu'une.

— Allons, leste, enfans! amenez deux pirogues, ajouta le capitaine, en enfonçant son chapeau ciré sur ses oreilles, et se disposant à monter quelques enfléchures pour voir par lui-même.

— Si j'avions l'bonheur d'amariner ces deux-là, not' affaire serait dans l'sac, matelot!

— Embarque! embarque! » criait un officier.

Et bientôt les deux pirogues de tribord descendent sur leurs palans; la quille effleure la surface

à peine agitée de la mer ; les cinq canotiers s'affalent par tous les objets saillans qui sont à l'extérieur du navire, et l'officier donne son commandement :

« Largue tout ! »

La pirogue pousse au large.

Equipée de cinq vigoureux rameurs, elle s'écarta bientôt de l'endroit où était mouillé le navire. Légère comme la longue feuille de palmier, dont elle avait la couleur, la frêle embarcation, avec sa petite voile, que balançait la brise naissante, se dirigea vers une pointe de la baie, du côté de laquelle un des hommes restés en vigie tendait son bonnet, qu'il agitait en guise de signal. L'autre pirogue suivait.

« La voici ! » s'écria le harponneur, qui depuis quelques instans avait quitté son aviron pour observer...

« Houra, garçons ! »

Aussitôt, la petite voile est roulée, chaque rameur s'étend sur son aviron et bout d'impatience. La pirogue passe comme une flèche.

« Courage, enfans ! elles sont bien deux ; c'est la mère et le petit ! »

Et en effet, quelques instans après, un bruit sourd, que connaît si bien l'oreille exercée du marin, annonça aux canotiers qu'ils approchaient du but de leur désir. L'animal faisait alors un bruit épouvantable ; le déplacement d'eau qu'il occasio-

nait formait un remous qui permettait de suivre sans erreur sa direction, lors même qu'il s'enfonçait sous l'eau. Mais, la seconde fois qu'il reparut à la surface, il lança, à vingt pieds en l'air, deux longs jets en forme d'arc, et, montrant sa tête toute couverte d'insectes marins, il parut s'arrêter entièrement en lançant, d'instant en instant, par ses évens une eau rapide, dans laquelle le soleil brillait à éblouir la vue.

En un moment, la pirogue fut à vingt pieds de la baleine.

« Debout! s'écria l'officier au harponneur, lève les rames!... »

L'impulsion donnée à la pirogue par les coups d'aviron ayant diminué la légère distance qui séparait nos impatiens marins de leur monstrueux antagoniste, le harponneur fut bientôt à portée de piquer; et, au commandement qui lui en fut fait, il saisit un de ses harpons, qu'il brandit un instant à bout de bras...., puis, lancé avec force, le fer tout entier disparut dans le corps de la baleine....

Se sentant atteint et pénétré, l'animal resta un instant comme frappé d'inertie; ce ne fut que quelques instans après que, cherchant sans doute à se délivrer de la douleur qu'il ressentait, il commença à se rouler sur l'eau, élevant tantôt son énorme tête, comme pour chercher la cause de sa douleur, tantôt frappant la surface de la mer avec ses nageoires, ou bien balançant en l'air sa vaste queue,

dont il frappait violemment la surface de l'eau ; il reprit sa course droite, irrégulière, coupée par des angles droits ; il cherchait à fuir la douleur de sa blessure et à rejoindre son petit, qu'on ne voyait plus.

La pirogue, que la ligne fixée au manche du harpon tenait à la baleine, filait avec une étourdissante célérité : c'était à donner des vertiges à se tourner pour respirer ; le moindre mouvement brusque d'un des hommes eût suffi pour faire chavirer la frêle et rapide barque.

Mais l'officier, qui s'était porté sur l'avant à la place du harponneur, préparait une longue lance avec laquelle il devait achever la baleine, aussitôt qu'elle allait, en lui présentant le flanc, exposer à ses coups une des parties vitales.

Vingt fois la redoutable lance, un instant balancée en l'air, est prête à partir des mains du bouillant jeune homme..., et vingt fois la baleine esquive par hasard le coup mortel que peut-être elle allait recevoir.

« Halez la ligne, enfans ! Approchons davantage, que je lui délivre son billet d'enterrement. »

En effet, la baleine ayant ralenti sa course, la pirogue, à l'aide de sa ligne et d'une partie de ses avirons, s'approcha de l'aileron, et, à une distance d'environ trois brasses, l'adroit marin lança son fer, qui entra de plus de trois pieds dans la partie mortelle.

A ce second coup, sans doute plus douloureux que le premier, le cétacé plongea aussitôt en faisant sous les eaux une route inégale et brisée ; son remous et la ligne qui tenait à la pirogue indiquaient toujours la direction où l'œil impatient du jeune baleinier désirait le voir paraître.

Ce fut à quelques brasses de leur embarcation que le sein de la mer s'ouvrit pour livrer passage, au milieu du bouillonnement de l'eau, au large dos de la baleine ; bientôt elle lanca en l'air, par ses deux évens, deux longs jets d'un sang épais...

« Houra ! s'ecrièrent les rameurs ; houra ! vous lui avez joliment trouvé sa saignée, lieutenant ! »

L'autre pirogue faisait des efforts incroyables pour approcher.

On eût pu voir dans chacune des figures de ces braves marins la joie qu'ils éprouvaient d'être seuls spectateurs de l'agonie prochaine de leur proie.

« Nage un coup, enfant, nage un coup, que je l'achève avant que les autres s'approchent ! » s'écria le chef de la pirogue avec un accent de joie.

L'animal se débattait alors violemment : il frappait l'eau avec force de son énorme queue, et rougissait au loin la mer, en s'enveloppant dans un tourbillon d'écume toute rose, et produisant un bruit que les échos de la baie se renvoyaient comme des coups de canon.

Cependant le jeune marin profita d'un moment où, fatiguée de sa vaine lutte contre la douleur, la

baleine sembla se résigner à mourir ; avec quelques coups de lance il aggrava les blessures, et bientôt, faisant encore d'inutiles efforts pour fuir, l'animal sillonna de nouveau la mer d'une longue raie de sang ; puis, faisant jaillir par les souffles d'énormes morceaux de sang extravasé, il tourna sur lui-même, et son ventre luisant, marqué de larges taches blanches, se montra à la surface de l'eau rougeâtre. Peu d'instans après la mort de la baleine, la seconde pirogue arriva.

« C'est une belle baleine, monsieur, dit au lieutenant le nouveau venu.

— Je le crois bien, elle en vaut deux comme nos dernières. Mais où donc sera passé le petit?

— Il sera sorti de la baie.

— Remorquons-nous?

— Oui, traînons cela à bord, il n'y a guère que deux milles ; le capitaine a dû voir ce qui se passait, il va nous envoyer du renfort.

— Oui, et du tafia ! » dit un vieux matelot.

Une heure après, la grosse baleine était solidement amarrée contre *l'Albatros*, et un *houra* vigoureux s'élança des vastes poitrines de quarante marins montés sur les lisses et dans les haubans.

« Mousse ! s'écria le capitaine, la goutte à notre monde : celle-là en vaut bien deux, nous n'en voulons plus ! »

Le lendemain, dans la nuit, vous auriez pu entendre, si vous aviez été à quelque distance de *l'Al-*

batros, les voix éraillées des matelots, qui chantaient en virant leur ancre ; celles en fausset des mousses et des novices, qui répondaient en larguant les voiles : tout cela se dessinant fantastique aux lueurs mourantes du foyer qui avait consumé *la dernière baleine*.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

CO

Nauf
Ja

Réve
da
da

Ince

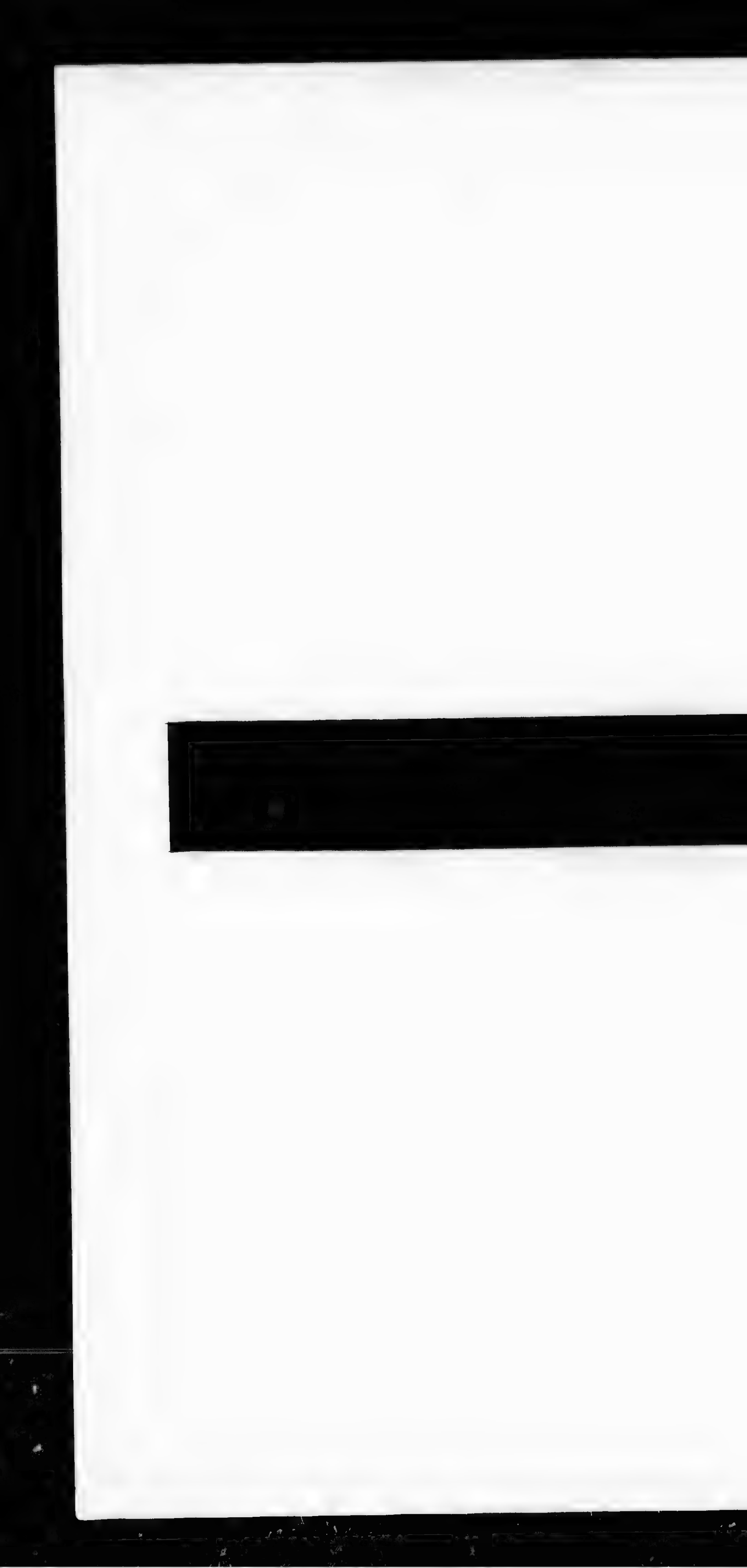
Nau
v

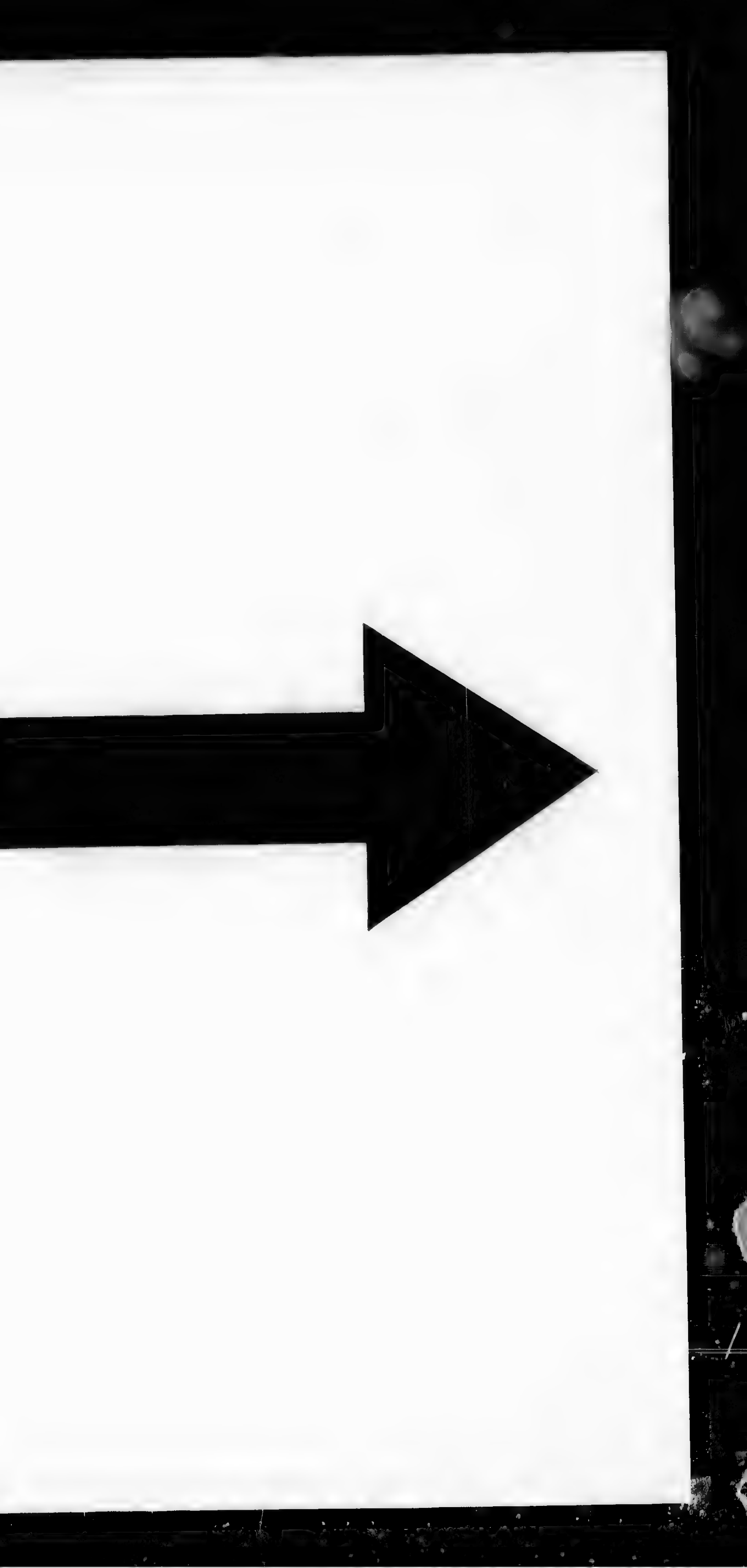
Nau
(

Inc
(

Nau
t

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.





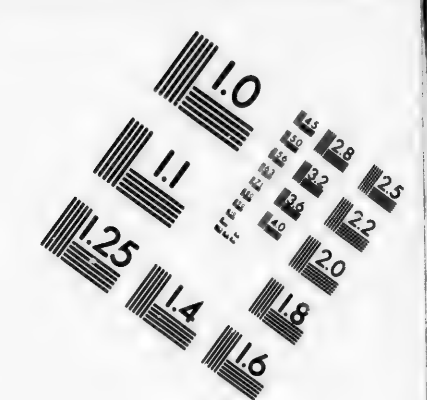
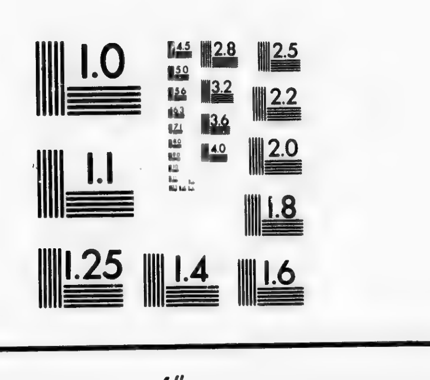


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Madame HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE), rue de l'Eperon, n° 7.

Pages.

